

~~NOV 28 1968~~ 99 713
11/27
065

ABSTRACT

UNE ANALYSE DES TROIS PERSONNAGES PRINCIPAUX DES LIAISONS DANGEREUSES

by Madeleine B. Therrien

Le dix-huitième siècle littéraire français a été, jusqu'à une période récente, étudié principalement pour l'histoire de ses idées. L'Encyclopédie, la Philosophie des Lumières retenaient l'attention exclusive des critiques et le roman (à l'exception de Manon Lescaut et de La Nouvelle Héloïse) était considéré comme un genre mineur dans un siècle où d'autres genres: essais, discours, traités, prédominaient.

La critique contemporaine a redécouvert le roman au dix-huitième siècle; en particulier Les Liaisons dangereuses, l'unique roman de Laclos, connaît un grand renouveau d'intérêt. Il contient en effet plusieurs thèmes qui touchent de près l'homme du vingtième siècle: thèmes psychologiques, philosophiques, sociologiques. Notre étude est un essai de synthèse de différentes perspectives qui nous permettent d'analyser certains thèmes du roman, en particulier les rapports entre l'intelligence et la sensibilité,

la volonté en tant qu'instrument de puissance, le rôle joué par le hasard, la fatalité, et la tentative des héros de dominer le sort grâce à leur volonté. Nous étudions ces thèmes à travers les trois héros principaux du roman.

Le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil font du libertinage le but de leur vie. Ils mènent un genre d'existence basée sur un système moral qui est une conséquence de la manière dont une partie de l'aristocratie a assimilé l'idéologie des libres penseurs; ils sont les représentants d'une certaine aristocratie libertine de la fin du dix-huitième siècle. Madame de Tourvel appartient à la noblesse de robe mais sa mentalité et son mode de vie illustrent l'idéal de la bourgeoisie: sensibilité, qualités de sérieux, de vertu et de fidélité. Le Vicomte va faire de sa conquête son chef-d'oeuvre. Il veut affirmer la supériorité de son intelligence sur la sensibilité. Son intelligence devient un pouvoir grâce auquel il se soumet les autres.

En ce qui concerne les rapports du Vicomte et de la Marquise et le conflit qui cause leur perte à la fin du roman, nous prouvons que leur antagonisme est latent dès le début de l'intrigue à cause d'une

rivalité qui apparaît dans leur entreprise parallèle de séduction. En outre leur aspiration à la volonté de domination sur le sort grâce au pouvoir de la raison est compromis par l'apparition en eux-mêmes du sentiment redouté. Le Vicomte tombe amoureux de sa victime Madame de Tourvel; la Marquise éprouve de la jalousie envers Valmont et les deux finissent détruits: Valmont meurt, la Marquise doit s'exiler ruinée et enlaidie. Madame de Tourvel, elle, lutte contre son amour pour Valmont mais finit par y céder en transformant sa passion en un amour idéal et parfait. La trahison du Vicomte lui fait perdre ses illusions, elle se voit en femme déchue et coupable et meurt démente.

Les trois héros échouent parce qu'ils ont fondé leur conduite de vie sur des principes rigides qu'ils ont cru infaillibles. Ils se sont attachés aveuglément à deux systèmes de vie sans en comprendre la portée et ces deux systèmes se sont prouvés inadéquats pour une compréhension accomplie des relations humaines et sociales. L'échec des héros symbolise l'échec de deux aspects de la philosophie des lumières: d'une part une foi démesurée en le pouvoir de la raison, d'autre part un idéal de vie dirigé par la sensibilité.

UNE ANALYSE DES TROIS PERSONNAGES PRINCIPAUX
DES LIAISONS DANGEREUSES

By
Madeleine B.^{ick} Therrien

A THESIS

Submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

DOCTOR OF PHILOSOPHY

Department of Romance Languages

1966



Ed-1-61
1-18-61

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : Le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil: une entreprise de domination sur le sort.....	9
CHAPITRE II : La Présidente de Tourvel: faillite d'une morale du sentiment.....	87
CHAPITRE III: L'échec d'un système.....	149
CONCLUSION.....	203
BIBLIOGRAPHIE.....	215

11

.....

.....

.....

.....

.....

.....

INTRODUCTION

L'unique roman de Laclos Les Liaisons dangereuses parut en 1782 et a connu depuis lors un renom très inégal; la vogue considérable dont il jouit de nos jours ne saurait nous faire oublier que pendant plus d'un siècle et demi il a été oublié ou méconnu.

Lors de sa parution Les Liaisons dangereuses eut un retentissement extraordinaire (on en compte cinquante éditions entre 1782 et 1815).¹ L'étude des critiques contemporaines nous indique que son succès fut principalement un succès de scandale. On connaît l'anecdote de la reine Marie-Antoinette qui en possédait dans sa bibliothèque un exemplaire sans nom d'auteur ni titre sur la reliure. On s'arrache le roman, on cherche les "clefs" qui ont servi de modèles à Laclos, on évite l'auteur comme devant être redoutable puisqu'il a créé de tels monstres.² Madame Riccoboni écrit plusieurs lettres à Laclos où elle exprime son indignation: "C'est en qualité de femme, Monsieur, de Française, de

¹ A. Delmas dans son livre A la recherche des Liaisons dangereuses (Paris, 1964), p. 15, mentionne que de 1815 à 1850 il n'y eut que treize éditions du roman en France, douze seulement de 1850 à 1914; mais soixante-trois de 1914 à 1960.

² Ces faits sont cités par Maurice Allem dans Laclos, Oeuvres (Paris: Pléiade), p. XI. Toutes nos citations de Laclos sont tirées de cette édition.

patriote zélée pour l'honneur de ma nation, que j'ai senti mon coeur blessé du caractère de Madame de Merteuil."³

Grimm parle du

poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les grâces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très entraînant d'une intrigue aussi facile qu'ingénieuse.⁴

La Harpe remarque que "le vice ne trouve donc pas ici sa punition en lui-même, et ce dénouement sans moralité ne vaut pas mieux que le reste."⁵ Tilly appelle Les Liaisons dangereuses "l'ouvrage d'une tête de premier ordre, d'un coeur pourri et du génie du mal."⁶

En revanche le dix-neuvième siècle ignore le chef-d'oeuvre de Laclos. Les quelques critiques sont dans l'ensemble très sévères; les biographies mentionnent Les Liaisons dangereuses "dont le succès fut aussi scandaleux que l'ouvrage"; "c'est un tableau de la plus odieuse

³ cité dans Laclos, Oeuvres, p. 689. Elle ajoute : "On vous reprochera toujours, Monsieur, de présenter à vos lecteurs une vile créature, appliquée dès sa première jeunesse à se former au vice, à se faire des principes de noirceur, à se composer un masque pour cacher à tous les regards le dessein d'adopter les moeurs de ces malheureuses que la misère réduit à vivre de leur infamie. Tant de dépravation irrite et n'instruit pas. On s'écrie à chaque page : cela n'est point, cela ne saurait être!" p. 693.

⁴ Correspondance littéraire philosophique et critique, XIII, cité dans Laclos, Oeuvres, p. 700.

⁵ Lettre CLIII, de la Correspondance littéraire, cité dans Laclos, Oeuvres, p. 704.

⁶ Mémoires du Comte Alexandre de Tilly, pour servir à l'histoire des moeurs de la fin du dix-huitième siècle, cité dans Laclos, Oeuvres, p. 710.

immoralité"⁷, un "ouvrage d'une immoralité révoltante."⁸ Elles placent Laclos parmi les petits conteurs érotiques du dix-huitième siècle. Sainte-Beuve lui-même n'échappe pas à la règle; les Goncourt, eux, paraissent avoir apprécié certains aspects artistiques du roman mais parlent de "ce livre admirable et exécration . . . quelques femmes rares et abominables incarnent en elles-mêmes une corruption supérieure à toutes les autres et que l'on serait tenté d'appeler une corruption idéale: le libertinage des passions du méchantes, la Luxure du Mal!"⁹ Dans l'ensemble, les commentaires du dix-neuvième siècle frappent par leur ton fortement moral; le critique fonde son jugement sur des critères éthiques. Rappelons que le roman a été condamné en 1832 "pour outrage aux bonnes moeurs." Stendhal (dont la légende rapporte qu'il rencontra Laclos à Milan dans une loge de l'Opéra) fait exception: il a apprécié Les Liaisons dangereuses. Delmas cite vingt-quatre mentions

⁷ cité par Delmas, op. cit., p. 57. Il ajoute: "Ces démarches n'empêchent pas Rab d'être aussi dur pour le roman 'si scandaleusement fameux qui fut lu avec une extraordinaire avidité par les hommes et les femmes de cette bonne compagnie qu'il peignait sous de si effroyables couleurs'. Il faudrait des pages - monotones - pour rappeler toutes les attaques, toutes les insultes, toutes les calomnies contre 'l'horrible roman', 'le roman licencieux' et son auteur 'prodige d'immoralité dans un siècle immoral', 'l'homme de basse intrigue', 'ce Laclos au renom cynique', 'l'ordonnateur des orgies d'Orléans.'" p. 59.

⁸ cité par Allem, dans Laclos, Oeuvres, p. XVII.

⁹ Edmond et Jules de Goncourt, La femme au dix-huitième siècle (Paris, 1882), pp. 201-204.

de Laclos dans l'oeuvre de Stendhal et il analyse l'influence qu'aurait eu Les Liaisons dangereuses dans la composition de l'oeuvre de Stendhal.¹⁰ De même Baudelaire qui projetait une étude sur Laclos dont il nous reste des notes préparatoires intéressantes.¹¹

Le vingtième siècle a redécouvert Les Liaisons dangereuses : Gide, Maurois, Malraux, Giraudoux, nombre d'autres romanciers et critiques de marque lui ont consacré une étude. C'est surtout ces dernières années que l'intérêt a redoublé; les nouvelles éditions du texte se succèdent. Innombrables sont les études et articles qui ont trait aux Liaisons dangereuses. Ce renouveau d'intérêt peut s'expliquer par le fait que plusieurs des thèmes principaux du roman: la relation entre le corps et l'esprit, le rapport entre l'intelligence et la sensibilité,¹² les problèmes de la liberté et de la destinée, des rapports de la volonté et du

¹⁰ op. cit., p. 110.

¹¹ citées dans Laclos, Oeuvres, pp. 712 ff. Il s'indigne contre "l'appréciation ridicule des Liaisons dangereuses par la Biographie Michaud." Et il est le premier à avoir pressenti la portée historique des Liaisons dangereuses. En outre il contredit les critiques qui ne voyaient dans le dénouement qu'une concession à la morale. "Comment vient la brouille entre Valmont et la Merteuil. Pourquoi elle devait venir. . . C'est la brouille de ces deux scélérats qui amène les dénouements." p. 716.

¹² voir l'étude de William Mead, "Les Liaisons dangereuses and Moral Usefulness," PMLA, LXXV (December 1960), 563-570.

hasard,¹³ l'inaptitude de l'homme à diriger son destin sont des problèmes qui intéressent particulièrement l'homme du vingtième siècle. De l'ensemble de la critique contemporaine il se dégage l'impression que nous nous intéressons aujourd'hui à des aspects du roman qui ont été ignorés ou négligés dans le passé. Nous pensons particulièrement aux méthodes critiques suivantes:

- l'étude des Liaisons dangereuses en tant que roman épistolaire, envisagé sous l'angle de la forme, des rapports entre la forme et le contenu du roman;¹⁴

- Les Liaisons dangereuses en tant que témoignage historique et surtout sociologique, l'étude des personnages, produits d'une certaine époque, dans des conditions sociales qui déterminent dans une large mesure leur personnalité et le sens de leur entreprise.¹⁵

Notre étude se propose d'esquisser quelques possibilités de synthèse de ces différentes perspectives ce qui nous permettra de dégager la signification de certaines valeurs qui sont implicitement contenues dans

¹³ voir en particulier Georges Poulet, La distance intérieure (Paris, 1952), pp. 70-80.

¹⁴ spécialement Jean Rousset, Forme et signification (Paris, 1962), pp. 65-99; et Jean-Luc Seylaz, Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos (Genève, 1958).

¹⁵ voir Roger Laufer, Style Rococo, style des "Lumières" (Paris, 1963), pp. 135-154; Roger Vailland, Laclos par lui-même (Paris, 1953); et C.J. Greshoff, "The Moral Structure of "Les Liaisons dangereuses," French Review, xxxvii (February 1964), 383-399.

le roman. Nous discuterons notamment à plusieurs reprises la perspective sociologique qui nous aidera à situer les héros, à expliquer leur comportement; ces héros seront envisagés comme les représentants de certaines classes sociales, illustrant diverses idéologies. A cet effet nous nous limiterons à une analyse des trois personnages principaux des Liaisons dangereuses: le Vicomte de Valmont, la Marquise de Merteuil et la Présidente de Tourvel.

- - - - -

Le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil sont des aristocrates de la fin du dix-huitième siècle: riches, oisifs, ils mènent une vie mondaine brillante qui leur tient lieu de toute activité. Le lecteur est plongé dans un monde élégant, parfaitement superficiel et inconscient de sa vanité et de son inutilité. Sous Louis XVI l'aristocratie a perdu sa raison d'être et a remplacé un idéal de vie glorieuse par une vie de salon futile. Un nouveau type d'homme apparaît, le libertin, qui ne représente, ajoutons-le toutefois, qu'une fraction de l'aristocratie. Il entreprend une "carrière" de séduction grâce à laquelle il pourra continuer à jouir de ses prérogatives et maintenir sa supériorité qui va résider dans l'exercice du pouvoir de sa volonté; l'amour, exempt de sentiment, représente son nouvel idéal. Le libertinage est le moyen par lequel ce nouveau type d'homme veut

s'affirmer puisque par sa seule naissance il ne peut plus afficher sa supériorité. Il ne s'agit donc pas d'un jeu mais bel et bien d'une raison de vivre qui est l'expression d'un mode de pensée nouvelle: celle du libre-penseur qui croit en le pouvoir de la raison, en la supériorité de l'intellect sur le sentiment. Ce système de valeurs de l'aristocrate intellectuel représente un des objectifs de la philosophie des lumières. La supériorité basée sur le pouvoir de la raison est en effet le point culminant de l'idéal des libres penseurs: la pensée doit leur procurer la liberté à laquelle ils aspirent. Pour y parvenir, le libertin rejette le monde du sentiment au profit de la raison. Les anciennes valeurs affectives sont devenues l'apanage d'une nouvelle classe sociale, la bourgeoisie.

Dans le roman de Laclos et en face des libertins apparaît la Présidente de Tourvel qui, comme nous essaierons de le prouver, incarne l'idéologie bourgeoise. Son idéal de vie est à l'opposé de celui des deux héros: elle aspire à la tranquillité, est imbue de qualités morales, est surtout profondément croyante, sincèrement attachée aux principes de la religion. Les aristocrates libertins vont affronter cette mentalité qu'ils rejettent.

Les Liaisons dangereuses présente le heurt entre ces deux idéologies opposées, la lutte de l'aristocrate libertin contre le danger que représente pour lui le sentimentalisme et la vertu bourgeois qui le

menacent. Le libertin va lutter de toutes ses forces contre cette idéologie qui tente de pénétrer ses propres rangs. Le Vicomte se propose de faire succomber Madame de Tourvel, de lui faire renoncer peu à peu à son idéal de vie vertueuse. Valmont va faire de sa conquête un chef-d'oeuvre en attaquant à travers elle tout ce qui menace ses prérogatives de libertin: la religion, la fidélité et la vertu.

Les rapports du Vicomte et de la Marquise seront l'objet d'un chapitre spécial.¹⁶ Ils ont été des amants et leur aventure leur a permis de découvrir la similitude de leur entreprise. Ils décident de devenir des confidents mutuels dans leur carrière parallèle de séduction. Nous aurons à nous pencher sur la nature de leur union, sur sa complexité. Nous tenterons de démontrer qu'elle commence à se détériorer dès le début de l'intrigue à cause d'une certaine rivalité qui se fait jour dans leurs rapports. Nous verrons aussi que leur lutte contre le sentiment en eux-mêmes se fait de plus en plus difficile et que peu à peu le hasard, l'inattendu sous la forme de l'amour de Valmont pour la Présidente et de la jalousie de la Marquise envers le Vicomte altère leur entreprise intellectuelle. Il nous faudra démontrer que leur idéal de vie purement intellectuel est une chimère et s'avère inadéquat dans la conduite de leur existence.

¹⁶ Chapitre III de cette étude.

I. LE VICOMTE DE VALMONT ET LA MARQUISE DE MERTEUIL: UNE ENTREPRISE DE DOMINATION SUR LE SORT

Il est peu d'oeuvres littéraires qui, au même titre que Les Liaisons dangereuses aient fasciné tant de lecteurs tout en les scandalisant, peu d'oeuvres qui aient engendré autant d'appréciations aussi contradictoires. Les deux personnages principaux, le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil sont en effet des héros particulièrement ambigus et il serait fastidieux d'énumérer la gamme de qualificatifs qui leur ont été attribués à l'un ou à l'autre: méchant, dépravé, diabolique, monstrueux, corrompu, satanique; supérieur, intelligent, admirable, tragique, surhumain, génial... Commençons par nous demander quel genre littéraire a rendu possible la création de héros à la fois si séduisants et si équivoques.

Dans un roman conventionnel, l'auteur omniscient éclaire objectivement le lecteur sur le caractère et les sentiments du héros. Le lecteur domine la situation, il "sait", il peut s'identifier tour à tour aux différents personnages, ou, du moins, il les connaît, les juge, approuve ou désapprouve leur conduite en pleine connaissance de cause puisque l'auteur

lui a révélé tous les replis de son âme. Lorsque la Princesse de Clèves prend conscience de son amour pour Monsieur de Nemours, le lecteur est immédiatement renseigné et il ne subsiste dans son esprit aucune possibilité d'équivoque quant à la nature des actions de l'héroïne, conditionnées largement par ses sentiments: "L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connoître, par ce que lui venoit de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenoit à M. de Nemours: elle n'avoit encore osé se l'avouer à elle-mesme. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avoit pour lui estoient ceux que M. de Clèves luy avoit tant demandez; elle trouva combien il estoit honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritoit".¹ Madame de Clèves aime, elle vient de le découvrir. Toute sa destinée sera désormais affectée par cette prise de conscience précise. En même temps que l'héroïne, le lecteur est mis au courant de la situation et il pourra la suivre pas à pas dans sa lutte, ses remords, son bonheur ou son malheur.

Le procédé est analogue chez L'Abbé Prévost. Des Grieux rencontre Manon dans les rues d'Amiens: "Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais

¹ Madame de Lafayette, La princesse de Clèves (Paris, 1958), p. 1139.

jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvais enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. . . . Je m'avançai vers la maîtresse de mon coeur. . . . L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon coeur. . ."²

Le lecteur assiste à l'évolution du héros, il constate en lui la transformation provoquée par l'amour. Il en sait autant que l'auteur.

Rien de tel dans un roman épistolaire. Le héros n'est connu du lecteur que par les lettres qu'il écrit, celles qui sont écrites à son sujet, ou celles qui lui sont adressées.

Les lettres écrites par le héros sont suspectes quant à leur objectivité. Il écrit à un destinataire, il n'est donc pas seul en face de lui-même en train de s'analyser et de regarder dans son coeur. Il s'adresse à quelqu'un et, forcément, ce correspondant invisible est présent à son esprit, son existence, sa personnalité occupent l'épistolier comme s'il était vraiment là. Par conséquent le contenu de la lettre est modifié par le fait qu'elle

² Abbé Prévost : Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut (Paris, 1965), pp. 19-20.

est destinée à une personne précise, qu'elle devra toucher, frapper ou émouvoir. L'auteur de la lettre choisit ce qu'il va dire en anticipant la réaction du destinataire. Il ne dévoile que ce qu'il veut bien dévoiler, et imprime à la lettre un certain ton qui transforme la vérité ou tout au moins la présente sous un angle particulier. La feinte n'est pas toujours consciente mais il est indiscutable que l'on écrit beaucoup plus souvent avec l'intention de produire un certain effet plutôt que pour se dévoiler lucidement. Un seul exemple parmi beaucoup illustre ce fait: après sa victoire sur Prévau, la Marquise de Merteuil relate l'évènement dans deux lettres, l'une adressée à Valmont, l'autre à Madame de Volanges. L'épisode raconté est le même, mais le ton des lettres en fait, avec une vraisemblance totale, deux histoires totalement différentes. Dans la lettre à Valmont, elle se vante glorieusement d'avoir pris toute l'initiative, dans celle adressée à Madame de Volanges, elle joue l'innocence attaquée. Elle veut impressionner Valmont, mais veut passer pour une victime auprès de Madame de Volanges. Elle envoie d'ailleurs une copie de cette deuxième lettre à Valmont pour qu'il voie "cette histoire telle qu'il faut la raconter"(p.198).

Elle utilise la lettre non seulement comme un moyen d'informer le correspondant, mais aussi de le tromper sciemment en lui présentant la vérité partielle ou déformée.

"La lettre est un moyen de simuler ou de dissimuler tout autant que de dire spontanément"³. Madame de Merteuil utilise constamment la lettre comme une arme ou comme un moyen de pression. Elle en a fait un système dont elle a souvent éprouvé l'efficacité et elle donne ce conseil à Cécile: "Voyez donc à soigner davantage votre style. . . Vous dites tout ce que vous pensez et rien de ce que vous ne pensez pas. . . Vous voyez bien que, quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous: vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez que ce qui lui plaît davantage." (p. 249). La lettre n'est donc pas un moyen sincère de s'exprimer, mais bien souvent un moyen d'agir sur les autres, en dissimulant ses propres pensées.

³ "C'est que chaque lettre est si bien adressée à quelqu'un, tellement composée à la mesure de ce destinataire et de sa situation actuelle, que ce destinataire est dans la lettre qu'il va recevoir autant que celle qu'il écrira", Jean Rousset, op. cit., p. 95. Voir à ce sujet tout le chapitre: "Une forme littéraire: le roman par lettres".

⁴ ibid., p. 80.

Quant aux lettres qui sont écrites au sujet des héros, leur objectivité n'en prête pas moins à caution. Dit-on toujours la vérité sur ceux dont on parle ? Et d'ailleurs, dans quelle mesure connaît-on le prochain en question. Le cas Merteuil prouvera admirablement à quel point l'image que son entourage se fait d'elle est relative ou erronée.

Le lecteur ne possède donc pas une description objective du héros faite par un auteur infailible. Il n'a en main que des indications éparses, suspectes quant à leur objectivité et il lui appartient, à lui, de rétablir la vérité en examinant, en rapprochant et surtout en jugeant les éléments qui constituent l'essentiel de la personnalité du héros. Il faudra combiner en les triant les renseignements fournis par le héros lui-même, par ses correspondants, par les tiers en tenant compte des circonstances, et des rapports des héros entre eux.

Par conséquent il convient que le lecteur d'un roman épistolaire (et le critique), lise "en filigrane et par réfraction tout ce qu'on n'a pas pu lire en clair; la part est donc considérable, qui est faite à l'intervention du lecteur, à ses dons de rectification et d'interprétation. Le lecteur est prié d'être intelligent. Il se voit invité à reconstituer

une partie de la réalité qu'on lui dérobe".⁵

C'est ce que nous allons tenter de faire en analysant les héros des Liaisons dangereuses.

- - - - -

Pénétrer dans la société libertine de la fin du dix-huitième siècle, c'est découvrir un monde brillant, élégant, oisif; un monde parvenu au bout de ses ressources où les seules distractions sont les salons, l'opéra, la chasse. Un certain type d'homme domine la scène, avec un mode de vie et de pensée et un idéal nouveaux, le libertin parade dans cette société frivole, élégante, et superficielle, dans ce monde limité, fermé, ignorant des problèmes matériels, politiques ou sociaux et dont la seule occupation est de chercher à se distraire en brillant. Il s'est créé des critères et des lois qui lui sont propres. La vie mondaine a cessé d'être une vaine distraction; séduire et plaire, loin d'être un simple jeu, deviennent une raison de vivre; le charme, la richesse et la naissance ne suffisent pas à un homme, même jeune et beau pour devenir un Don Juan en vue. Écoutons l'un d'entre eux, Vressac,

⁵ Rousset, op. cit., p. 80.

le mondain de Crébillon qui proclamait en 1764 :

"C'est une erreur de croire que l'on puisse conserver dans le monde cette innocence de moeurs que l'on a communément quand on y entre, et que l'on puisse toujours être vertueux et toujours naturel, sans risquer sa réputation et sa fortune. Le coeur et l'esprit sont forcés de s'y gêner, tout y est mode et affectation. Les vertus, les agréments et les talents y sont purement arbitraires, et l'on n'y peut réussir qu'en se défigurant sans cesse. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vue."⁶

Cette dernière recommandation paraît s'adresser au lecteur de certains romans du dix-huitième siècle où la corruption, l'artifice et l'arbitraire règnent en maître. En pénétrant dans ce monde étrange et fascinant, rappelons-nous l'avertissement de Crébillon: le monde n'a pas de place pour la vertu ou pour le naturel; la naïveté et la spontanéité y sont bafouées et écrasées. Le masque, la dissimulation y sont de mise. Les valeurs traditionnelles de pudeur et d'honnêteté y sont ridiculisées; la société se crée de nouvelles valeurs.

⁶ Claude Crébillon, Les Egarements du coeur et de l'esprit (Paris, 1961), p. 196.

C'est bien une nouvelle éthique insolite que nous allons étudier à travers les héros du roman de Choderlos de Laclos. Limitons-nous pour quelques instants à une présentation descriptive des héros et du cadre dans lequel ils déploient leurs talents, avant d'analyser le sens de leur entreprise. Le Vicomte de Valmont est un être particulièrement séduisant; un juge sévère, sa comparse la Marquise de Merteuil dit de lui: "Le Valmont que j'aimais était charmant. Je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable" (p. 360). Nous n'avons de lui aucune description physique; petit, grand, blond, brun, nous l'ignorons. Toutefois personne n'est plus vivant que lui et il est facile au lecteur de se le représenter, de créer de lui une première image superficielle d'après ses lettres, son comportement et les jugements que portent sur lui les autres personnages du livre.

Jeune, brillant, riche, intelligent, il règne en maître dans une société qui le fête. Il est reçu partout et, à l'instar de ses semblables, fréquente les salons en vue, est de tous les dîners. Il soupe chez "la maréchale de..." (p. 142). Il reçoit "une invitation fort pressante de la Comtesse de B...", pour aller la voir à la campagne" (p. 122). Il fréquente aussi le demi-monde et à plusieurs reprises voit Emilie,

une "fille, bien connue pour telle" (p. 326). Charmeur, Valmont est pétillant d'esprit et de vivacité. Ses lettres sont intéressantes, animées; souvent on croirait assister à une conversation enjouée: "Je ne fus pas plutôt entré dans le cercle, que je fus prié du souper par acclamation. Je le fus aussi par une petite figure grosse et courte qui me baragouina une invitation en français de Hollande, et que je reconnus pour le véritable héros de la fête. J'acceptai" (p. 101). Le ton de ses lettres varie étonnamment suivant le destinataire. Sa correspondance avec sa complice, Madame de Merteuil est familière, vive, les plaisanteries y sont nombreuses et souvent osées: "J'ai dirigé sa promenade de manière qu'il s'est trouvé un fossé à franchir; et, quoique fort lesté, elle est encore plus timide: vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le fossé" (p. 21).⁷ En revanche, ses lettres d'amour à Madame de Tourvel sont langoureuses et sentimentales: "Accablé par les peines d'un amour malheureux, je n'avais d'autre consolation que celle de vous voir: vous m'avez ordonné de m'en priver; j'ai obéi sans me permettre un murmure. . . . je suis à vos genoux, j'y réclame le bonheur que vous voulez me ravir, le seul que vous

⁷ sur l'humour de Valmont, voir: Georges May, "The witticisms of Monsieur de Valmont," L'Esprit Créateur, III (Winter 1963), 181.

m'avez laissé; je vous crie: écoutez mes prières, et voyez mes larmes; ah! Madame, me refuserez-vous? (pp. 120, 122) "Et voici son propre jugement sur ces lettres: " . . . ce perpétuel rabâchage, qui déjà ne m'amuse pas trop, doit être bien insipide, pour toute personne désintéressée." (p. 159). Il manie la plume avec un grand art, tour à tour narrateur, confident, ou amant hypocrite qui connaît la valeur des mots et leur effet sur une femme qui aime.

Ses lettres sont parsemées d'allusions littéraires. Il cite Regnard (p. 264), La Nouvelle Héloïse (pp. 260, 262), Voltaire (p. 231), Racine (p. 146), Piron (p. 93), La Fontaine (p. 17), De Belloi (p. 321). Il serait faux d'en conclure que Valmont est un homme cultivé. Ses citations sont presque toujours placées dans ses lettres pour en tirer un effet comique ou sarcastique: "Quand au changement de ma figure, fiez-vous à votre pupille l'amour y pourvoira" (p. 264). Ce vernis littéraire fait tout simplement partie de son éducation de gentilhomme. Dans aucune de ses lettres, il n'énonce une opinion sur un livre ou sur une pièce de théâtre. Il va à l'opéra pour y rencontrer des amis mais ne fait jamais la moindre mention à la qualité du spectacle. Les problèmes philosophiques ne paraissent même pas l'effleurer et la seule citation de Voltaire est tirée d'une comédie (p. 231).

Sept ans avant la Révolution, ce grand seigneur est totalement inconscient de tout problème politique ou social. De ses ancêtres il a hérité un titre, de l'élégance et de la fortune. Mais qu'est-il advenu de l'honneur? Tous les moyens lui sont bons lorsqu'il a décidé d'obtenir quelque chose. Il ne connaît aucun scrupule, charge son chasseur d'enivrer les gens, de séduire les femmes de chambre pour entrer dans leur confiance (p. 236). Il fouille dans un secrétaire pour y découvrir des lettres: "Je feignis un saignement de nez, et sortis. Je volai au secrétaire, mais je trouvais tous les tiroirs ouverts, et pas un papier écrit... Je regrette de n'avoir pas le talent des filous. Ne devrait-il pas, en effet, entrer dans l'éducation d'un homme qui se mêle d'intrigues? ne serait-il pas plaisant de dérober la Lettre ou le portrait d'un rival, ou de tirer des poches d'une prude de quoi la démasquer? (p. 90). Ce "gentilhomme" n'hésite pas à soudoyer: "Je tentai de gagner la Femme de chambre, et je voulus obtenir d'elle de me livrer les poches de sa Maîtresse, dont elle pouvait s'emparer aisément le soir, et qu'il lui était facile de replacer le matin, sans donner le moindre soupçon. J'offris dix louis pour ce léger service." (p. 93) Il se sert d'autrui comme d'un instrument pour l'exécution de ses plans: "Comme je sentais que plus cette fille serait humiliée, plus j'en disposerais

facilement...." (p. 94). Il n'a aucun respect de la personne humaine, de la réputation et de la dignité des gens qu'il ramène à de simples objets utiles ou gênants. Les valeurs traditionnelles les plus sacrées ne sont qu'un vain mot: il les encourage pour mieux s'en moquer. L'amitié par exemple est constamment en butte à ses railleries et à sa dérision. Il la bafoue, et se joue d'elle. Il a commencé par gagner la confiance du Chevalier Danceny qui se tourne vers lui lorsqu'il est malheureux: ". . . je n'ai d'espoir qu'en vous. . . vous êtes le seul à qui je puisse me confier, ne me refusez pas vos secours . . . le seul soulagement que j'éprouve dans ma douleur est de songer qu'il me reste un ami tel que vous" (p. 123). Il amène la petite Cécile que Danceny aime passionnément à lui procurer l'accès de sa chambre pour pouvoir abuser d'elle plus facilement. Il fait appel à l'intérêt qu'il porte à un ami pour arriver plus commodément à ses fins. Il jette dans l'esprit du Chevalier des soupçons concernant l'amour que lui porte Cécile et il trouve "l'occasion d'un plaisir plus piquant" lorsqu'il séduit Cécile, à la pensée que, sans le savoir, c'est Danceny lui-même qui lui en a procuré le moyen. Il entreprend de débaucher Cécile et lui raconte "toutes les aventures scandaleuses qui me passaient par la tête; et pour les rendre plus piquantes et fixer davantage son

attention, je les mettais toutes sur le compte de sa maman, que je me plaisais ainsi à chamarrer de vices et de ridicules" (p. 263). Il pousse le cynisme jusqu'à la rendre enceinte, trouvant plaisante l'idée que le futur mari de Cécile "ne courra pas le risque de mourir sans postérité" (p. 277). Jamais chez lui la moindre trace de remords, ni un soupçon de sentiment de culpabilité. A aucun moment il ne s'interroge pour savoir si sa conduite envers Cécile est répréhensible, sa conscience ne l'inquiète pas. Il se glorifie d'avoir enlevé

en une soirée une jeune fille à son Amant aimé, d'en user ensuite tant qu'on le veut et absolument comme de son bien, et sans plus d'embarras d'en obtenir ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier; et cela sans la déranger en rien de son tendre amour; sans la rendre inconstante, pas même infidèle: car, en effet, je n'occupe seulement pas sa tête! en sorte qu'après ma fantaisie passée, je la remettrai entre les bras de son Amant, pour ainsi dire, sans qu'elle se soit aperçue de rien (p. 275).

Il le reconnaît, il s'agit pour lui d'une fantaisie sans beaucoup d'importance et qui aura le mérite de le distraire pendant quelque temps et qui aura de plus l'avantage d'allonger la liste de ses conquêtes.

En effet, le Vicomte a entrepris une véritable carrière de libertinage. Dès sa première lettre nous lisons: "conquérir est notre destin" (p. 16). Il prend l'entreprise très au sérieux; la séduction devient pour lui un but, une raison de vivre et il y met toute son

énergie et son intelligence. Il a eu (et perdu) de nombreuses femmes. Sa réputation n'est plus à faire: "il a choisi les femmes pour victimes. Je ne m'arrête pas à compter celles qu'il a séduites: mais combien n'en n'a-t-il pas perdues ?" (p. 26). Valmont toutefois n'a rien d'un vulgaire débauché à la poursuite de plaisirs faciles et variés. Il ne recherche pas le plaisir pour lui-même. Plutôt que des femmes, c'est de sa propre personne qu'il est épris. En effet sa vanité n'a d'égal que son narcissisme; il a une très haute conscience de sa valeur. Préparant une conquête, il attend le moment de pouvoir dire à ses rivaux: "Voyez mon ouvrage et cherchez-en dans le siècle un second exemple" (p. 275). L'amour représente pour lui non primordialement une occasion de plaisir, mais un moyen d'exalter son amour-propre, d'affirmer son pouvoir et sa valeur. Écoutons ce cri victorieux: "Partagez ma joie, ma belle amie; je suis aimé; j'ai triomphé de ce coeur rebelle. C'est en vain qu'il dissimule encore; mon heureuse adresse a surpris son secret. Grâce à mes soins actifs, je sais tout ce qui m'intéresse: depuis la nuit, l'heureuse nuit d'hier, je me retrouve dans mon élément; j'ai repris toute mon existence" (p. 92). Un indice de la bonne marche de son entreprise suffit à provoquer en lui cet enthousiasme bruyant. La jouissance ne réside pas pour lui dans l'amour partagé mais dans la

conscience aiguë qu'il a de son aptitude à le faire naître chez l'élue du moment. Il ne manque aucune occasion de se le prouver: "L'aventure en elle-même est bien peu de chose; ce n'est qu'un réchauffé avec la Vicomtesse de M." C'est au château de la Vicomtesse qu'il s'est arrêté pour dîner. Il brigue ses faveurs par pure convenance. On lui répond que c'est "impossible". "Jusque là je n'avais cru que lui dire une honnêteté: mais ce mot d'impossible, me révolta comme de coutume. Je me sentis humiliée d'être sacrifié à Vressac, et je résolus de ne pas le souffrir: j'insistai donc" (p. 145). Valmont va tout mettre en branle pour parvenir à ses fins, non sous l'aiguillon du désir, mais pour prouver qu'il n'est pas d'obstacle qu'il ne puisse surmonter; il se grise de l'étendue de son pouvoir, et admire sa propre force et sa subtilité.

Il se veut entièrement libre à l'égard de l'amour, affranchi de toute attache, disponible, et maître de son choix. Donc, ce n'est pas une union à laquelle il aspire dans l'amour, mais à un moyen d'affirmer sa personnalité. Par conséquent ce ne sont pas des partenaires qu'il recherche, mais des victimes. En effet, non content d'user et d'abuser du trouble qu'il éveille, il veut perdre les femmes après avoir rompu avec elles. Leur déshonneur et leur ruine vont servir d'instrument à son entreprise de valorisation de

son ego. Il avoue: "Je n'en reviens pas d'avoir eu l'idée de finir une aventure, avant d'avoir en main de quoi perdre l'Héroïne" (p. 227). Ses aventures ne doivent pas rester inconnues, et plus il leur sera donné d'éclat, plus le prestige de Valmont y gagnera. "Je joindrai à toutes les obligations que je lui ai déjà celle de la célébrité que va prendre cette aventure" (p. 341), se vante-t-il après qu'une de ses maîtresses qui a tout sacrifié pour l'amour de lui se soit retirée dans un couvent. Il ajoute: "Je vous le disais bien, il y a quelque temps, que malgré vos inquiétudes, je ne reparaitrais sur la scène du monde que brillant d'un nouvel éclat. Qu'ils se montrent donc, ces critiques sévères, qui m'accusaient d'un amour romanesque et malheureux; qu'ils fassent des ruptures plus promptes et plus brillantes . . . " (p. 341).

L'amour devient par conséquent une carrière avec ses difficultés à surmonter, ses obstacles, ses succès et ses échecs. Ce n'est pas toujours une occupation agréable: "J'allais à ce rendez-vous sans plaisir, et uniquement par procédé. Mon lit, dont j'avais grand besoin, me semblait, pour le moment, préférable à celui de tout autre, et je ne m'en étais éloigné qu'à regret. Cependant je n'ai pas eu plutôt trouvé un obstacle que je brûlais de le franchir"(p. 227).

Et de mettre tout en oeuvre pour obtenir une victoire de l'esprit tout en subissant une nuit sans plaisir mais qui flattera son amour-propre et confirmera l'indéfectibilité de son pouvoir.⁸

Or le problème de la séduction a fasciné de nombreux auteurs qui se sont intéressés au phénomène du don-juanisme. Laclos a ceci de particulier qu'il a mis en scène, aux côtés de Valmont, une femme, qui va prétendre mener à bien une entreprise parallèle.

La Marquise Merteuil est une des héroïnes les plus ambiguës de la littérature et, près de deux siècles après sa création l'énigme de sa personnalité n'en continue pas moins à être sujet à controverse. Elle nous est présentée sous plusieurs angles différents: telle qu'elle est vue par la société, par ses amants, par Valmont, et par elle-même. L'analyse de ces quatre points de vue sera le point de départ pour la reconstruction de son personnage.

⁸ "On voit en quoi le séducteur diffère d'une espèce voisine, avec laquelle on le confond très souvent: l'amateur de femmes. Ce dernier peut ne pas s'intéresser plus que le séducteur aux plaisirs étrangers à l'amour. Mais au-moins ces plaisirs-là existent pour lui. Les femmes sont à ses yeux des êtres vivants dont il goûte les moindres qualités. Ce ne sont jamais de simples équations à résoudre . . . Le séducteur en effet n'est qu'amour-propre." Jacques Faurie, Essai sur la séduction, (Paris, 1948), pp. 36,37.

Madame de Merteuil est une jeune femme séduisante. Elle fait partie du même monde que Valmont et mène une vie mondaine et oisive, cette vie de salon où l'aristocratie de la fin du dix-huitième siècle s'ennuyait avec élégance. Depuis son veuvage, elle a refusé plusieurs partis avantageux et s'est créé un personnage de femme vertueuse et invincible. Madame de Volanges, le porte-parole de la société bien-pensante s'adresse à elle qui est de beaucoup sa cadette pour lui demander conseil au sujet de sa fille: ". . . je réclame vos conseils. Ces objets sévères contrastent beaucoup avec votre aimable gaieté, et ne paraissent guère de votre âge: mais votre raison l'a tant devancé! Votre amitié d'ailleurs aidera votre prudence" (p. 226). Une aînée lui témoigne de la confiance, la juge assez raisonnable pour l'aider à prendre une décision importante concernant l'avenir de sa fille. La même dame respectable la donnera en exemple en disant d'elle: "A mesure qu'elle a vu davantage, ses principes sont devenus plus sévères" (p. 68). La Marquise s'est aussi attirée les bonnes grâces des vieilles dames du cercle qui la trouvent "merveilleuse". Elle est admirée, respectée, et sa conduite apparemment irréprochable a fait oublier depuis longtemps "quelques inconséquences qu'on avait à lui reprocher dans le début de son veuvage". La petite Cécile est en extase

devant la Marquise, elle lui voue une véritable dévotion et est touchée par sa sollicitude:" . . . elle a si bon coeur! elle partage tous mes chagrins comme moi-même" (p. 83).

Quant à ses amants, ils ont d'elle une idée non moins flatteuse. Le Chevalier de Belleruche est amoureux et trouve auprès de la Marquise un "bonheur parfait". Il garde le secret sur cette liaison, car, comme tous les amants précédents de la Marquise, il croit être le premier à avoir su l'émouvoir et, par délicatesse, il ne veut pas compromettre la réputation de celle qu'il aime et qui le rend heureux. Il l'accable "d'attention, de tendresse, de vénération" (p. 270) après avoir appris que Prévan a tenté de lui manquer de respect. Aucun soupçon quant à la nature véritable de sa maîtresse. Elle se montre à lui sous un seul jour: une femme aimante, soucieuse de garder intacte sa réputation, mais capable de se donner à lui par amour.

De même Danceny, le jeune amant, est totalement ébloui par la "délicatesse" de sa maîtresse, par la pureté de son coeur. Il l'appelle "amie sensible, tendre amante",. C'est à ses yeux "l'amour véritable" qui les a réunis; il est comblé de bonheur, sa maîtresse est pour lui une idole: "O vous, que j'aime!" (p. 350). Il ne soupçonne pas un instant la bonne foi et la sincérité de sa maîtresse: ". . . tout entière à l'amour, tu

partageras mes désirs, mes transports, le délire de mes sens, l'ivresse de mon âme" (p. 351).

Les rapports de la Marquise avec Valmont seront l'objet d'un chapitre spécial. D'anciens amants, ils sont devenus amis, des amis d'un genre particulier à la vérité, plutôt des confidents et des complices dans leur "carrière" parallèle de séduction. La Marquise est le "dépositaire de tous les secrets" (p. 17) du coeur de Valmont. Ils entretiennent une correspondance régulière. Valmont a été son amant, il se prétend son ami. Il devrait donc être le seul à la connaître vraiment. Mais le veut-il seulement ? Il est fasciné par sa personnalité, son intelligence et son brio; il l'utilise comme comparse, profite de ses conseils; il lui confie ses secrets, il fait d'elle inconsciemment un miroir où trouver sa propre image, l'effet produit par ses actions d'éclat mais il ne cherche pas vraiment à la comprendre. L'image de la Merteuil vue par Valmont ne sera donc qu'un des éléments qui permettront de constituer sa personnalité et non, comme on pourrait le croire à première vue, un tableau fidèle et objectif d'une femme vue par un ami loyal auquel elle ne dissimule rien.

L'image que la Marquise donne d'elle-même n'est pas moins suspecte. "Que vos craintes me causent de pitié! écrit-elle à Valmont. Combien elles me prouvent

ma supériorité sur vous!" , et plus loin: "Et qu'avez-vous donc fait que je n'aie surpassé mille fois ?" (p. 173). Il serait aisé de multiplier les exemples illustrant la bonne opinion que la Marquise a d'elle-même, et qu'elle veut imposer à Valmont. Elle est passée maître dans l'art de se faire voir sous un certain jour, variant suivant le correspondant auquel elle s'adresse. Il s'ensuit qu'elle est aux yeux de chaque membre de son entourage un être totalement différent.

La lecture des Liaisons dangereuses présente donc Madame de Merteuil sous des jours opposés: une femme vertueuse et respectée, une amante fidèle et sincère, une femme facile, mauvais sujet, intelligente et rusée, et finalement la femme supérieure pour laquelle elle veut se faire passer.

Tentons maintenant de reconstituer en partie le personnage de la Marquise en tenant compte de la valeur relative des informations disponibles.

La première lettre de la Marquise de Merteuil débute ainsi: "Revenez, mon cher Vicomte, revenez: que faites-vous, que pouvez-vous faire chez une vieille tante dont tous les biens vous sont substitués? Partez sur le champ." (p. 13). Ce premier contact du lecteur avec l'héroïne est très instructif. Qu'apprend-on à son sujet ? Elle ne peut comprendre que Valmont passe son temps chez une vieille tante à l'héritage

de laquelle il n'aura aucun droit. Elle ne peut concevoir que l'on puisse désirer faire plaisir à autrui sans intérêt immédiat. Voici donc un premier trait de sa personnalité: agir en fonction d'un résultat précis, d'un profit tangible prévu à l'avance. C'est un symptôme d'une nature intéressée, calculatrice. Le lecteur apprend en outre qu'elle forme le projet de faire séduire Cécile, une petite pensionnaire de quinze ans, par son allié Valmont.

Cécile est jolie, gauche, naïve, ignorante et la Marquise veut que Valmont la "forme" pour que son futur mari soit trompé avant même son mariage. Cela serait "plaisant". Cécile est considérée comme un simple objet qu'elle confie à Valmont. Elle se vante de cette "excellente idée" qui sera "une rouerie" divertissante. Pas l'ombre d'un scrupule; l'innocence de la jeune fille n'est qu'un piquant de plus. Et le motif d'une telle noirceur: le fiancé de Cécile, Gercourt fut son amant et l'a quittée. Ainsi dès la première lettre de la Marquise, le lecteur apprend que Valmont a été son amant ainsi que Gercourt et qu'ils ont été remplacés par "le régnant chevalier". Aucun doute: la Marquise court les aventures galantes au même titre que Valmont. Elle déclare: "l'amour ne m'aveugle pas" et manifestement Gercourt n'a jamais été pour elle qu'un amant ordinaire dans la longue liste de ses

amants.⁸ Une telle attitude que le lecteur considère avec une certaine indulgence pour le séducteur qu'est Valmont, étonne de la part d'une femme. En effet, la Marquise veut jouir de la même liberté qu'un homme dans sa vie amoureuse. C'est une libertine qui prétend non seulement avoir des amants comme bon lui semble, mais pouvoir les choisir et les quitter à son gré. Elle regrette assez peu Gercourt puisqu'elle l'a remplacé sans tarder. Elle est jeune, jolie, spirituelle et vit dans un monde où le libertinage est l'occupation majeure et il est clair qu'elle n'a pas de difficulté à trouver des amants. Valmont reconnaît que dans leur entreprise la Marquise le suit "au moins d'un pas égal" (p. 16). Pourquoi alors cette fureur, cet acharnement contre Gercourt. Eh bien, parce qu'il a eu l'audace de la quitter, il ne lui a pas laissé l'initiative de la rupture. Elle ne peut pas supporter d'avoir été traitée à la légère, d'avoir eu à subir un abandon comme n'importe quelle autre femme dont un homme se

⁸ Il est intéressant aussi de noter le contraste entre la première lettre, écrite par la petite Cécile, qui révèle tant de fraîcheur et de naïveté, et la méchanceté, la perversité de la Marquise. "Ainsi les deux plans de l'oeuvre sont-ils donnés dès le début: celui de l'innocence et celui de la corruption, celui des victimes et celui des bourreaux," Jean-Luc Seylaz, *op.cit.*, p. 27. Voir tout le chapitre deux, "Une géométrie sensible" sur l'utilisation que fait Laclos de la composition par lettres.

serait lassé. Elle demande à Valmont de servir "l'amour et la vengeance" et elle ajoute: "L'espoir de me venger rassérène mon âme". (p. 13) Le point de départ des Liaisons dangereuses est donc le désir de la Marquise de prendre une revanche sur quelqu'un qui l'a humiliée. Elle a été obligée de souffrir une morfitication dégradante à ses yeux et elle se promet de la faire payer cher à celui qui en a été l'auteur. Elle n'aimait pas Gercourt, mais elle a dû ramper. "Quelle est donc en effet l'insolente sécurité de cet homme, qui ose dormir tranquille, tandis qu'une femme, qui a à se plaindre de lui, ne s'est pas encore vengée?" (p. 46). Si cet homme connaît une sécurité insolente c'est parce qu'il n'ignore pas que la société est ainsi faite que les hommes peuvent, à leur fantaisie prendre et abandonner les femmes, les aimer ou s'en faire aimer sans que cela ne les engage aucunement. Mais la Marquise ne se considère pas comme une femme ordinaire et elle se rebelle contre cet état de choses. Elle déclare à Valmont, en parlant de la condition de la femme:

Sa prudence doit dénouer avec adresse ces mêmes liens que vous auriez rompus. A la merci de son ennemi, elle est sans ressource, s'il est sans générosité: et comment en espérer de lui, lorsque, si quelquefois on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer?

Sans doute, vous ne niez pas ces vérités que leur évidence à rendues triviales. Si cependant vous m'avez vue, disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si

redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies; ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance de me nuire; si j'ai su tour à tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi

Ces Tyrans détrônés devenus mes esclaves;

si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure; n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi? (p. 175)

La Marquise commence par reconnaître la dépendance de la femme de l'homme dans les rapports amoureux. Du fait que l'homme peut, impunément, disposer à son gré de sa conquête, il devient aux yeux de la femme un "ennemi" et non plus seulement un amant. L'amour se transforme en une lutte. Et, pour la première fois, une femme, la Marquise, prétend l'emporter dans le duel amoureux, faire des hommes son "jouet". Or Gercourt a prétendu la conduire à sa guise, se l'assujettir et elle veut prouver qu'elle aura le dernier mot grâce à la vengeance qu'elle complot. Si bien que lorsqu'elle proclame qu'elle est née pour venger son sexe, cela indique qu'elle se considère élue pour une mission particulière: celle de renverser les rôles, de tronquer le personnage d'"esclave" contre celui de "tyran", en un mot de prendre une revanche éclatante et méritée sur les hommes qui pendant si longtemps ont été les vainqueurs dans "cette partie si inégale" puisque les hommes n'avaient jamais rien à perdre. Il ne s'agit évidemment pas ici de

féminisme au pied de la lettre:⁹ la Marquise prétend simplement que les femmes prennent leur revanche dans le jeu de la domination. Son attitude implique une violente critique de la société qui permet une telle injustice.

Un critique, Loy, écrit que pour la Merteuil: "love equals vengeance"¹⁰. Il paraît plus vraisemblable que la vengeance est appelée non par l'amour de l'homme lui-même mais par son attitude supérieure et méprisante envers la femme. En effet la Marquise n'a pas cherché à se venger de Valmont après qu'ils se soient aimés; ils se sont quittés bons amis, sans rancune ni animosité et sont devenus confidents. Oui, à la fin du livre, elle menace: "Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, . . . je me venge" (p. 371). Mais à ce moment-là Valmont a trahi leur amitié, il lui a enlevé Danceny pour le rendre à Cécile, et, non content de cette mauvaise plaisanterie, il l'humilie et la persifle

⁹ comme, entre autres, a voulu le voir Aram Vartanian "The remarkable 'Letter 81', in which she lays bare the history and meaning of her life, mapping out her entire existential situation, is in effect a proclamation of equality between the sexes, however 'unequal' might seem some of the methods she has employed to achieve this for herself." "The Marquise de Merteuil a case of mistaken identity," L'Esprit Créateur, III (Winter 1963), 178.

¹⁰ J. Robert Loy, "Love/Vengeance in the Late Eighteenth-Century French Novel," L'Esprit Créateur, III (Winter 1963), 162.

en lui disant qu'entre Cécile et elle Danceny "n'a pas balancé un moment" (p. 370). Donc il la traite comme une vaincue, comme une femme qui a été quittée pour une autre, et c'est cela dont Merteuil va se venger.

De même dans l'épisode Prévan: celui-ci a mis en doute la vertu de la Marquise, il a accepté le défi de la "rendre sensible" (p. 142) en plaisantant avec "les deux comtesses de B." Madame de Merteuil est réduite dans son esprit à un enjeu, il croit possible de la rendre amoureuse de lui et de mener l'aventure à sa fantaisie. C'est cela qui attirera les foudres de la Marquise. Elle renverse la situation et prend en main l'initiative: "Sérieusement, j'en ai fantaisie, écrit-elle à Valmont, et je vous confie ici que j'ai fait les premières démarches" (p. 151). Elle prépare sa vengeance sur celui qui a osé la traiter comme un jouet.

Cette charmante jeune femme est possédée d'un rare besoin de domination. Elle veut diriger elle-même ses rapports avec les hommes et avec le monde. Elle s'approprie une prérogative masculine: celle de choisir ses amants et de conduire l'aventure selon son bon plaisir. En effet, son habileté se manifeste lorsqu'elle attire Prévan dans ses filets, fait sa "conquête" tout en lui donnant l'illusion que l'initiative entière

lui revient à lui. "Quant à Prévan, je veux l'avoir et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira pas." (p. 182) Sa prédiction s'avère exacte, Prévan est dupé; c'est bel et bien elle qui l'a choisi, qui a dirigé les péripéties de l'aventure et l'a ensuite réduit au silence.

Le procédé qu'elle utilise avec le jeune Danceny est analogue. Tout d'abord elle jette son dévolu sur lui: "A présent, Vicomte, devinez le successeur; je vous le donne en cent. Mais bon! ne sais-je pas que vous ne devinez jamais rien? hé bien, c'est Danceny" (p. 272). Il ne lui est pas difficile d'attirer l'attention du jeune homme sur elle; elle devient sa "confidente" puis le séduit en bonne et due forme. Le jeune homme inexpérimenté et ébloui confond le plaisir avec l'amour et exulte d'enthousiasme et de bonheur. Il est abusé par la Marquise qui s'amuse à tirer les ficelles de l'aventure et à lui faire croire qu'il s'agit bien de passion entre eux.

Or, dans toutes ces aventures, Madame de Merteuil qui a pris agressivement toutes les initiatives donne publiquement et socialement l'apparence d'être vaincue. C'est à cette seule condition qu'elle peut jouer le jeu de la séduction. Il faut qu'elle garde intacte sa réputation et sa respectabilité, ne serait-ce que pour être reçue dans le cercle et pour ne pas

risquer qu'on dise d'elle: "On ne peut plus voir cette femme-là" (p. 152). En effet cette société frivole qui reçoit des libertins tels que Valmont et Prévan, et qui déclare par son porte-parole Madame de Volanges: "Sans doute je reçois M. de Valmont, et il est reçu partout; c'est une inconséquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la société. Vous savez, comme moi, qu'on passe sa vie à les remarquer, à s'en plaindre et à s'y livrer" (p. 68); cette société qui regarde d'un oeil complaisant les éclats des hommes, paraît très sévère à l'égard de la femme. Il n'est que de voir le scandale que provoquera la découverte des agissements de la Marquise. Tout le monde se détournera d'elle, scandalisé qu'une "femme" ait pu agir ainsi.¹¹ L'hypocrisie est donc un élément absolument indispensable à Madame de Merteuil. Ses victoires ne sont connues que de Valmont et d'elle-même et ce jeu secret n'en devient que plus passionnant pour elle. Tout d'abord il s'agira de provoquer l'homme choisi sans en avoir l'air, de faire les premiers pas tout en jouant la timidité et la retenue. Madame de Merteuil excelle à

¹¹ Voir Robert Mauzi, L'idée du bonheur au XVIIIe siècle, (Paris, 1965), "Le tout-puissant empire de la réputation, qui fait et défait les vertus, dissimule ou dénonce les crimes, pèse surtout sur la femme mariée, qui dépend plus que quiconque de l'opinion", (p. 32).

ce jeu auquel elle s'est exercée dès sa jeunesse :

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler; forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux de ceux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu parfois si étonné. (p. 176).

Ce long et pénible travail sur elle-même lui a permis de contrôler parfaitement ses réactions physiques. Son corps devient l'instrument docile de son esprit; il est entraîné à ne réagir que sur son signal. Toute spontanéité est abolie et la Marquise est même parvenue à force de maîtrise et de volonté à faire exprimer à son corps le contraire de ce qu'elle ressent. Les résultats prouvent qu'il ne s'agit pas là d'une vantardise. La Marquise est réellement pour tous les membres de son entourage une femme vertueuse; si Valmont est dans le secret de son double jeu, c'est parce qu'elle l'a bien voulu. Cette duplicité, cette séparation totale entre l'être et le paraître est un élément fondamental de la personnalité de Madame Merteuil: "je

m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser et de ce qu'il fallait paraître" (p. 179). Une explication partielle de ce besoin de jouer un rôle, de dissimuler, de tromper, réside dans le fait que la Marquise tient à garder intacte sa réputation aux yeux de la société: "Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible" (p. 180). Mais ses motifs réels sont plus profonds et plus complexes. Madame de Merteuil mène une carrière de séduction. Elle choisit un amant, le rend amoureux d'elle et ensuite le rejette. Les hommes ne sont pas pour elle des partenaires dans l'amour mais de simples instruments de plaisir. Elle prétend jouir de son corps sans que le reste de sa personnalité en soit affecté. Elle provoque donc l'amour chez l'homme, grâce à son charme et à sa finesse et jouit ensuite en gardant la tête absolument froide; elle a dissocié son corps de son esprit qui doit lui appartenir intégralement. C'est encore dans sa lettre autobiographique qu'elle expose le rôle qu'elle veut jouer dans ses rapports amoureux:

Je commençais à m'ennuyer de mes plaisirs rustiques, trop peu variés pour ma tête active; je sentais un besoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour; non pour le ressentir à la vérité, mais pour l'inspirer et le feindre. En vain m'avait-on dit et avais-je lu qu'on ne pouvait feindre ce sentiment; je voyais pourtant que, pour y parvenir, il suffisait de joindre à l'esprit d'un Auteur le talent d'un Comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, et peut-être avec quelque

succès: mais au lieu de chercher les vains applaudissements du Théâtre, je résolus d'employer à mon bonheur ce que tant d'autres sacrifiaient à la vanité (p. 179).

Voilà donc ce que représente pour elle le bonheur: tout d'abord le fait qu'elle ne le doit qu'à elle-même; oui, l'homme lui est nécessaire mais elle prétend ne jamais se donner dans l'amour. Elle prend donc le plaisir, mais refuse de céder la moindre part de son esprit qui reste inviolé. Elle dit au sujet de Belleruche:

Il a tellement redoublé d'attention, de tendresse, de vénération que je n'y peux plus tenir . . . J'ai donc pris le parti de lui montrer plus d'amour, pour en venir à bout plus facilement: mais lui a pris cela au sérieux; et depuis ce temps il m'excède par son enchantement éternel. Je remarque surtout l'insultante confiance qu'il prend en moi, et la sécurité avec laquelle il me regarde comme à lui pour toujours. J'en suis vraiment humiliée. (p. 270).

Elle est la victime de son propre système, elle joue si bien l'amour que Belleruche y croit. Ainsi, aux yeux des autres, elle est réduite à l'image de ce qu'elle méprise le plus: une femme aimante qui n'a jamais aimé qu'un seul homme et qui sacrifie sa personnalité pour l'offrir à son amant. La "vénération" que Belleruche a pour elle l'humilie; il la croit dans les liens de l'amour au même titre que lui, il ose s'imaginer qu'elle l'aime, qu'elle a renoncé à son indépendance pour s'enfermer dans de telles chaînes. C'est une insulte extrêmement grave mais elle n'ose pas le détromper car tout son

système s'effondrerait. Donc pour les autres elle joue le rôle de "femme sensible" mais c'est en elle-même qu'elle trouve la satisfaction de se sentir différente. Son bonheur trouve son origine et sa plénitude dans la conscience qu'elle a de duper les autres et de garder, elle, sa lucidité et la maîtrise de son esprit. Le sens de sa déclaration: "Je n'avais à moi que ma pensée" (p. 176) s'éclaire: il est vital pour elle que sa pensée reste intacte; c'est un domaine sacré où elle règne en souveraine; sa pensée seule lui permettra d'être "l'unique artisan de son bonheur". Elle ne cherche pas à plaire, banalement, à être choisie par un homme dont elle dépendrait. Elle préfère jouir du "plaisir de tromper" qui est une jouissance essentiellement intellectuelle et supérieure parce qu'entièrement consciente: la pensée se jugeant et évaluant l'étendue de sa puissance sur autrui. Elle fait de la tromperie le chef-d'oeuvre de l'acte pur: ". . . je ne voulais tromper que pour mon plaisir, et non par nécessité" (p. 359). Elle choisit donc de duper, cela devient pour elle une raison de vivre, son bonheur puisque c'est la manière selon laquelle elle peut affirmer sa liberté et sa puissance.

Tromper autrui, duper ses partenaires, ce procédé comporte forcément un mépris total des valeurs traditionnelles; la personnalité de la Marquise frappe par son cynisme effréné. Toutefois il n'y a chez elle

aucun sadisme au spectacle du malheur des autres provoqué par son pouvoir. Toute la lettre LXIII le confirme. Elle fait le malheur de Madame de Volanges et celui de sa fille. Mais ce qui lui importe c'est de parvenir à ses fins. Elle n'ignore pas que ses machinations vont faire souffrir les deux femmes mais cette souffrance n'est pas pour elle un but en soi, mais simplement un moyen: "chemin faisant j'aurai augmenté pour moi l'estime de la mère, l'amitié de la fille, et la confiance de toutes les deux" (p. 128). Ce qui compte ce n'est pas la contemplation des autres qui rampent ou qui souffrent, mais l'exaltation que cette preuve de son pouvoir éveille en elle. Elle ne considère pas la défaite de l'adversaire mais sa seule victoire.

Or, plusieurs critiques, en parlant de la Marquise, ont vu en elle une incarnation du Mal, de la méchanceté, du satanisme, etc. Seylaz idéalise chez les deux héros la conception du mal: ". . . il y a chez Valmont et Merteuil, au lieu de haine, une telle insouciance à l'égard de Cécile ou de Madame de Tourvel . . . que le lecteur éprouve le sentiment d'être en présence du mal pur, d'une méchanceté gratuite mais sans faille". Il parle plus loin du "caractère absolu de la méchanceté dont ils font preuve. . . Le mal pur, c'est ici l'intelligence pure".¹²

¹² op.cit., pp. 101-103.

Greshoff parle de Madame de Merteuil "who is wholly bad" et dit qu'on pourrait appeler Les Liaisons dangereuses "a manichean novel". "Ultimately, and at its deepest level Les Liaisons dangereuses deals with Luciferan evil".¹³ Giraudoux parle du "couple, le mariage du mal".¹⁴

Mais le problème ainsi posé suppose des critères moraux, totalement étrangers à Madame de Merteuil. Il n'y a chez elle aucune intention de défi puisque le bien et le mal au sens traditionnel du mot n'existent pas pour elle; pas l'ombre d'un sentiment de culpabilité lorsqu'elle trompe, séduit, déprave Cécile. Pour elle il n'est qu'une seule valeur absolue: elle-même. Tout ce qui glorifie l'affirmation de son moi est le bien, tout ce qui lui nuit, ou le rabaisse, est mal. Le mal moral, le "satanisme", n'est donc pas pour la Marquise un but en soi-même, ni même un élément déterminant de son caractère. Une critique de son personnage, vu de l'extérieur, selon des critères sociaux et moraux, ne nous éclaire donc guère sur sa personnalité et en limite l'optique.

¹³ op.cit., pp. 391, 399.

¹⁴ Jean Giraudoux, Littérature, Paris, Grasset, 1941, pp. 85-86. Faurie affirme, lui aussi: "La sujétion de Valmont et de la Marquise au diable n'est mise en doute par personne" op.cit., p. 104. Maurois, lui, parle de "méchanceté toute pure", Sept visages de l'amour, Club français du livre, 1958, p. 105. Et Gide: "Il n'y a pas de doute que Laclos n'ait été la main dans la main avec Satan", cité par Maurois, op.cit., p. 93.

Il faut la placer "en dehors de la morale"¹⁵ dans une perspective qui lui soit propre, en essayant de définir par quelle éthique personnelle elle a remplacé la morale traditionnelle.

- - - - -

Vaincre, l'emporter, rester les plus forts: voilà ce qui importe; c'est la seule chose qui compte pour les deux héros. Or leur désir d'agir sur les autres pour affirmer leur propre pouvoir n'est pas un vain discours et comporte un effort continu et une attention soutenue. La volonté de puissance implique l'idée d'action, de lutte. Le héros ne sera égal à lui-même que dans la mesure où il agira. Il considère la vie, non comme une partie de plaisir mais comme une entreprise difficile dont le succès ou l'échec dépend de l'influence exercée par l'intelligence. Nous voyons apparaître ici une éthique de l'action qui n'a plus rien à voir avec la morale traditionnelle fondée sur l'obéissance à des lois

¹⁵ "A ce niveau de pensée, le problème du bien et du mal ne se pose pas pour la Marquise dans les termes de la morale courante. Le bien et le mal ne sont plus des notions objectives, ils n'ont de sens que par rapport à l'exercice par le héros de son libre-arbitre. Le mal pour Madame de Merteuil serait de ne pas être fidèle à sa liberté et de ne pas agir dans le sens de cette liberté. Il est permis, bien entendu, de condamner la Marquise au nom des principes traditionnels de la morale ou même au nom de la solidarité sociale, - grand principe de son siècle qu'elle méconnaît - mais alors on déplace le problème et même on en fausse complètement les données. Le climat des Liaisons dangereuses est un climat d'immoralité: Madame de Merteuil, comme l'homme de science se place en dehors de la morale" A. et Y. Delmas, op.cit., p. 34.

codifiées; le Vicomte et la Marquise créent leur propre morale, stricte, absolue: ne rien devoir qu'à soi-même, le succès doit dépendre entièrement du héros; faire de l'intelligence intacte l'instrument unique de l'exaltation de son ego. L'importance de l'intelligence s'en trouve encore affirmée puisqu'elle doit être l'origine et le seul mobile de toute satisfaction. Valmont s'explique clairement à ce sujet: ". . . pouvais-je souffrir qu'une femme fût perdue pour moi, sans l'être par moi?"¹⁶ (p. 147). "Une fois parvenu à ce triomphe, je dirai à mes rivaux: "Voyez mon ouvrage,¹⁶ et cherchez-en dans le siècle un second exemple!" (p. 275). "C'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manoeuvres. Il n'est donc pas surprenant que ce succès, dû à moi seul,¹⁶ m'en devienne plus précieux; et le surcroît de plaisir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, et que je ressens encore, n'est que la douce impression du sentiment de la gloire. Je chéris cette façon de voir, qui me sauve de l'humiliation de penser que je puisse dépendre en quelque manière de l'esclave que je me serais asservie; que je n'aie pas en moi seul la plénitude de mon bonheur"¹⁶ (p. 297).

16

souligné par moi.

De même la Marquise :

Mais de prétendre que je me sois donné tant de soins pour n'en pas retirer de fruits; qu'après m'être autant élevée au-dessus des autres femmes par mes travaux pénibles, je consente à ramper comme elles dans ma marche, entre l'imprudence et la timidité; que surtout je pusse redouter un homme au point de ne plus voir de salut que dans la fuite. Non, Vicomte; jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira pas. 16 (p. 122)

La volonté de puissance agit, offensivement contre les autres qu'elle rendra "esclaves"; chaque victoire a pour fonction d'attester son empire. Il s'agit d'une entreprise sérieuse, avec ses règles et ses risques. Elle engage totalement le héros. Le Vicomte et la Marquise sont les types opposés d'êtres faibles ou lâches; ils choisissent une ligne de conduite rigoureuse et n'acceptent aucun acte gratuit.

Tout en eux veut être orienté vers la glorification du moi. En particulier la discipline personnelle de Madame de Merteuil, son désir de conquête et de domination ont frappé plusieurs critiques qui ont relevé son analogie avec les héros de Corneille. Non seulement son goût de la gloire, la force de sa volonté mais aussi son vocabulaire soulignent cette parenté.

Mead analyse ainsi le caractère cornélien de la Marquise: "Considered strictly in herself Madame de

Merteuil is in fact a striking embodiment of the ideal of courage, enlightened awareness, self-discipline, and intellectual integrity which eighteenth century France had inherited from Corneille".¹⁷

L'analogie est intéressante et mérite l'attention des critiques. En effet, pour le héros cornélien comme pour la Marquise de Merteuil, le bien n'est pas forcément lié à la religion ni à la morale traditionnelle. Le courage, l'orgueil, la volonté de puissance leur tiennent lieu d'éthique. Ce point commun entre des héros aussi différents que ceux de Corneille et ceux de Laclos s'explique par le fait qu'ils appartiennent à la même classe sociale: la noblesse. Bénichou analyse l'essence de la mentalité aristocratique:

Or c'est le caractère essentiel de la féodalité, que le joug social se fasse faiblement sentir aux nobles. Le bien ne peut résider pour eux dans la privation, dans la contrainte pénible du devoir sur les appétits du moi. Toute vertu doit prendre appui au contraire sur leur personne. Leur seul devoir est d'être digne d'eux-mêmes, de porter assez haut leurs visées. Ils se doivent de dédaigner les ambitions réduites, de mépriser tout ce que le vulgaire peut atteindre comme eux. Ainsi l'orgueil double, juge, accrédite tous leurs appétits. . . le mal résidait dans la faiblesse ou la timidité, dans le fait de désirer peu, d'oser petitement, de subir une blessure sans la rendre: on s'excluait par là du rang des maîtres pour rentrer dans le commun troupeau. ¹⁸

¹⁷ Mead, op.cit., p. 567. Voir aussi Vailland qui parle de "grandeur toute cornélienne", op.cit., p. 69

¹⁸ Paul Bénichou, Morales du grand siècle (Paris, 1948), pp. 17, 19.

L'aristocrate a profondément conscience de sa supériorité. Toutes ses actions, et sa mentalité sont fondées sur ce point de départ: l'aristocrate est traditionnellement, par principe et à priori, un être au-dessus du commun; sa condition est prétexte à son attitude et souvent elle excuse son attitude. Au dix-septième siècle l'aristocratie est encore la classe d'élite qui sert un roi de droit divin. On ne discute pas ses prérogatives, elles lui sont données avec la naissance. Ajoutons qu'il en abuse rarement et qu'elles sont pour lui prétexte à la grandeur et à l'héroïsme. Il doit cela à son nom. Grandeur, individualisme, orgueil, ambition, destinée à part: voilà les qualités que Corneille prête à ses héros, à une époque où la valeur militaire et les hauts-faits guerriers font la gloire de la couronne. Mais Bénichou déclare: "Il faut donc que l'orgueil soit sage à sa manière, pour ne pas se perdre"¹⁹. L'orgueil cornélien se connaît, et évalue la force de son pouvoir qu'il n'a pas l'imprudence de croire illimité. D'où la rigueur et la mesure de l'orgueil aristocratique chez Corneille.

Un siècle et demi plus tard la situation de l'aristocrate s'est radicalement transformée, principalement sous la poussée de la bourgeoisie en train de s'affirmer. Les nobles ne mettent plus leur vaillance à

¹⁹ Ibid., p. 29.

l'épreuve de la guerre, ils perdent le contrôle des affaires publiques et sont réduits à l'inaction. Ils mènent une vie dorée et oisive mais ont gardé toutes les prérogatives de leur naissance. Certains en arrivent, à défaut d'autres échappatoires, à prouver leur supériorité et à user de leurs privilèges en s'adonnant au libertinage dont ils font une carrière. Leur vocabulaire est resté le même, les termes de guerre abondent dans Les Liaisons dangereuses:

"Voilà ce que j'attaque, voilà l'ennemi digne de moi" (p. 17).

". . . dès que votre projet est de fournir des armes contre vous, et que vous désirez moins de vaincre que de combattre. . . " (p. 62). Les mots victoire, vaincre, combat, etc., se retrouvent à plusieurs reprises à travers le livre ²⁰.

"ce superbe vainqueur" (p. 151); un ennemi si peu redoutable" (p. 154); "maniant avec adresse les armes de votre sexe" (p. 217). "Inutiles combats" (p. 229); "triomphe complet" (p. 229). "Ce n'est donc pas . . . une simple capitulation. . . c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manœuvres" (p. 297); "...déclaration de guerre" (p. 362). Le passage suivant est particulièrement significatif par la transposition d'une victoire

²⁰ pp. 182, 267, 296, 302.

guerrière en une victoire galante, en utilisant les mêmes images et les mêmes termes.

Jusque là, ma belle amie, vous me trouverez, je crois, une pureté de méthode qui vous fera plaisir; et vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre, que nous avons remarqué souvent être si semblable à l'autre. Jugez-moi donc comme Turenne ou Frédéric. J'ai forcé à combattre l'ennemi qui ne voulait que temporiser; je me suis donné, par de savantes manoeuvres, le choix du terrain et celui des dispositions; j'ai su inspirer la sécurité à l'ennemi, pour le joindre plus facilement dans sa retraite; j'ai su y faire succéder la terreur, avant d'en venir au combat. . . je n'ai engagé l'action qu'avec une retraite assurée, par où je pusse couvrir et conserver tout ce que j'avais conquis précédemment. . . (p. 302).

"Conquérir est notre destin" (p. 16), s'écrie Valmont dans sa première lettre à la Marquise. N'est-ce pas là le ton d'un noble guerrier qui se sent appelé à une destinée supérieure. Mais l'énergie que les deux héros dépensent pour affirmer leur condition exceptionnelle s'use dans le jeu vain du libertinage. Et s'ils font preuve en effet des mêmes qualités que les héros cornéliens, il est juste de les appeler "corrupted cornelian characters" ²¹, vu la futilité du but à atteindre. ²²

²¹ Greshoff, op.cit., p. 389.

²² "De la Régence à Louis XVI, Don Juan a régné sur le rêve d'une aristocratie déchue de l'héroïsme féodal. Un Richelieu ou un Lauzun dans la plus haute société, un Bézénval et un Casanova au niveau de l'aventure scélérate, tels sont les parangons qui prennent la place de l'idéal détruit par le dix-septième siècle", Denis de Rougemont, L'Amour et l'Occident (Paris, 1939), p. 179.

Dépenser leur énergie, jouir de leurs privilèges, mais aussi, et surtout, se défendre contre la bourgeoisie. "Mais bientôt à côté de l'aristocratie race physiquement diminuée" dit de Maistre, au moment où la révolution française éclata, va se lever une caste neuve, et qui depuis longtemps se préparait pour ce rôle: la bourgeoisie, qui voudra diviniser ses qualités de médiocrité et faire de la fidélité conjugale une vertu civique et religieuse"²³. La bourgeoisie devient une force. Elle introduit dans la pensée du dix-huitième siècle de nouvelles valeurs et de nouveaux critères. Baudelaire dans ses notes sur Les Liaisons dangereuses écrit: "Livre d'histoire".²⁴ Cui, dans le sens que le livre est la confrontation de deux idéologies opposées représentées par deux classes sociales, l'une décadente, l'aristocratie qui s'accroche désespérément à ses privilèges, l'autre montante qui fonde ses prérogatives sur des qualités d'intégrité, de sérieux et de moralité. Laufer parle de "la pression des valeurs bourgeoises positives représentées par la Présidente de Tourvel".²⁵ C'est en effet l'apparition de la Présidente de Tourvel

²³ Jean de Gourmont, "Littérature," Mercure de France (Février 1904), p. 479.

²⁴ cité dans Laclos, Ceuvres complètes (Paris, 1951), p. 714.

²⁵ Roger Laufer, op. cit., p. 137.

qui va transformer la carrière libertine des deux héros. Madame de Tourvel, dont le mari est président représente la bourgeoisie parlementaire et illustre les qualités nouvelles de vertu et de fidélité. Abensour dans son livre sur La femme et le féminisme avant la révolution a étudié la condition sociale des femmes de parlementaires au dix-huitième siècle. Les présidentes "quelle que soit d'ailleurs leur origine, . . . se rapprochent par leur genre de vie et leurs préoccupations de l'aristocratie qu'elles fréquentent et à laquelle elles se mélangent. . .".²⁶ Nous voyons en effet la Présidente mener le même genre de vie mondaine que les autres personnages du livre qui font partie de la plus ancienne aristocratie. Comme la plupart des parlementaires au dix-huitième siècle, Monsieur de Tourvel a été annobli.²⁷ A première vue Madame de Tourvel fait partie du même monde que les autres héros; elle est reçue chez Madame de Rosemonde qui l'appelle "ma fille"; elle est l'amie

²⁶ (Paris: Leroux, 1923), p. 162.

²⁷ "In spite of the social-legal line separating the noble and the roturier classes, there is some confusion among contemporaries and later historians about the relation of the noblesse de robe to the bourgeoisie. This group was ennobled not for feudal military service, but for political and, chiefly, legal service to the monarchy in more recent centuries. The robe was drawn from the bourgeoisie...." Elinor Barber, Bourgeoisie in 18th century France (Princeton, 1955), p. 79.

de Madame de Volanges; toutefois le ton de ses lettres adressées à celle-ci est empreint de respect et d'une trace de déférence: "Je me sou mets, Madame, aux conseils que votre amitié me donne. Accoutumée à déférer en tout à vos avis, je le suis à croire qu'ils sont toujours fondés en raison" (p. 79).

Mais si extérieurement elle appartient à la société mondaine dont elle partage les divertissements, sa vie intérieure diffère du tout au tout. Elle est croyante, pieuse et les convictions religieuses dirigent sa vie. Aucune dissipation; elle est réputée pour sa sagesse et sa vertu. Madame de Volanges parle de ses "regards purs comme (son) âme" (p. 26); elle l'appelle "la plus sage, la plus modeste d'entre les femmes (p. 168). La vieille Madame de Rosemonde lui écrit: "comme votre amie, comme l'amie d'une femme raisonnable et vertueuse" (p. 306); et "rien ne doit être impossible à votre belle âme" (p. 240). Elle illustre les qualités de la bourgeoisie à laquelle la rattachent ses principes sévères. Les femmes "de la noblesse de robe dont la vie est rendue austère par un respect plus grand, non seulement de la lettre mais de l'esprit de la religion",²⁸ mènent une vie de famille rangée. Abensour note que "les ménages parlementaires sont de bons ménages où le mari et la

²⁸ Abensour, op.cit., p. 234.

femme vivent unis, et se portent une tendre affection".²⁹

Quel contraste avec la vie dissolue du libertin! La différence entre les deux modes de vie a été fortement marquée au dix-huitième siècle; c'est le heurt de deux mentalités opposées et de nombreux écrivains s'en font l'écho. Ces répliques d'une scène de L'école des bourgeois d'Alainval sont à cet égard caractéristiques:

Benjaminne (fiancée du Marquis de Moncade).-
 "Oui, Monsieur le marquis, je ferai mon bonheur de vous voir à tous les moments de ma vie".
 Le Marquis de Moncade.- "Eh! bien Mademoiselle, vous avez un air de qualité. Défaites-vous de ces discours et de ces sentiments bourgeois."
 Benjaminne.- "Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari?"
 Le Marquis.- "Non, mais il y a du ridicule. . . , à la cour une femme se marie pour avoir un nom et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari". 30

L'aristocrate considère l'amour conjugal ridicule, il s'en moque comme d'un sentiment bourgeois, c'est-à-dire à ses yeux quelque chose d'inférieur, de méprisable. Madame de Merteuil paraît faire écho à ces paroles; à

²⁹ ibid., p. 156. Voir aussi Barber; "Man and wife lived together and did not blush for it, while in the nobility man and wife pretended to live separately, at least in public", op.cit., p. 79. Goncourt déclare: "L'amour conjugal est regardé par le temps comme ridicule et une sorte de faiblesse indigne des personnes bien nées: il semble que ce soit un bonheur roturier, bourgeois, presque avilissant, un bonheur fait pour les petites gens, un sentiment bas, en un mot." op.cit., p. 239.

³⁰ cité par Abensour, op.cit., p. 163.

ses yeux la Présidente est une "prude", sa "dévotion" est en butte aux sarcasmes de la Marquise. "Croyez-moi, Vicomte, quand une femme s'est encroûtée à ce point, il faut l'abandonner à son sort; ce ne sera jamais qu'une espèce" (p. 19).³¹ Le libertin se moque de cet idéal de vie sage et tranquille, fondé sur des valeurs de sérieux et de respect. Les deux héros affichent un mépris profond pour cette idéologie; en particulier la conception de l'amour fidèle et romanesque est l'objet de leurs railleries. Madame de Merteuil parle du plaisir:

"En est-il avec les prudes? J'entends celles de bonne foi: réservées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances" (p. 19). Le Vicomte et la Marquise vont renouveler tout au long de l'intrigue leurs protestations de dédain pour l'amour qui prête au ridicule: "J'ai besoin d'avoir cette femme pour me sauver du

³¹ "Duclos définit l'espèce comme l'opposé de l'homme de considération" (Mœurs, 1751, p. 144), cité par Le Hir in Les Liaisons dangereuses (Paris, 1961), p. 397. Maurois écrit: "Reste la Présidente de Tourvel, laquelle est tout ce que Mme de Merteuil n'est pas: tendre, sincère, fidèle, malheureuse, et capable de mourir d'amour. Mais la Présidente est une bourgeoise, Mme de Merteuil une grande dame, et là se trouve, comme nous l'avons dit, la clef du livre," op.cit., p. 108. Voir aussi René Girard, Mensonge romantique et vérité romanesque (Paris, 1961), particulièrement le chapitre cinq; "Le grand seigneur. . . ne craint donc pas le ridicule pour lui-même mais il rit volontiers du ridicule des autres. Est ridicule à ses yeux tout ce qui s'écarte le moins du monde de la dernière mode de la cour" (p. 124).

ridicule d'en être amoureux" (p. 18), déclare Valmont. Ils ravalent au rang de quelque chose d'inférieur un mode de vie si opposé au leur.

Toutefois ce mépris cache davantage qu'une morgue dédaigneuse. L'idéologie bourgeoise représente une véritable menace aux yeux des libertins. En effet, si l'ancienne noblesse recherchait la constance et la stabilité, les libertins de la fin de l'Ancien régime aspirent au contraire à la liberté de mouvement; ils refusent de se sentir liés par aucune obligation religieuse, sociale ou morale: ils veulent suivre leurs propres caprices; et ils vont tenter d'empêcher l'idéologie bourgeoise telle qu'elle est incarnée par l'amour fidèle et constant de la Présidente de pénétrer l'aristocratie. Les prérogatives de frivolité, de vie dissolue et oisive, la morgue, le cynisme, en un mot tout ce qui distingue un certain aristocrate libertin de la fin du dix-huitième siècle, lui sont trop chères pour qu'il accepte de se soumettre à des valeurs sociales qu'il méprise et dont il veut rester distinct. L'attitude des deux héros envers Cécile et Danceny est significative à cet égard. En effet les deux jeunes gens, par leur "adoration" mutuelle, leur respect et leur fidélité, vont à l'encontre des principes du libertinage et sont, au début du roman, en passe d'assimiler les vertus et l'idéologie bourgeoises. Valmont dit en parlant de Danceny: "Il a

un fond d'honnêteté qui nous gênera" (p. 96). "Danceny... s'est obstiné, surtout, à taire le nom de la petite Volanges, dont il m'a parlé comme d'une femme très sage, et même un peu dévote. . . je . . . l'ai beaucoup plaisanté sur sa délicatesse et ses scrupules; mais il paraît qu'il y tient et je ne puis pas répondre de lui" (p. 112). Plus loin: "La sécurité de la mère, la candeur de la fille, tout l'intimide et l'arrête. . . ses raisonnements. . . prêtent au ridicule" (p. 119). Et le Vicomte et la Marquise s'efforceront de mettre des entraves à l'amour béat de Danceny et Cécile. La Marquise se propose de ne permettre à Cécile "de se rapprocher de Danceny qu'après le lui avoir fait un peu oublier" (p. 270). Elle persuade Cécile que ce serait un "bonheur" si elle pouvait s'attacher Valmont comme amant tout en continuant à aimer Danceny. Pour les entraîner dans leur sillage de façon irrévocable, Valmont et Merteuil iront jusqu'à devenir respectivement l'amant et la maîtresse de Cécile et Danceny. En séduisant Danceny, la Marquise fait un premier pas pour le détourner de Cécile et tenter de faire de lui un séducteur à la Valmont. Le Vicomte de son côté procède à l'"éducation" de la jeune fille, entreprend de la "dépraver" et se vante que "dans ce court intervalle l'écolière est devenue presque aussi savante que le maître" (p. 263). En essayant de former les deux jeunes gens à leur image, ils confirment leur désir de

ne pas faillir à la tâche qu'ils se sont assignée:
 "conquérir est notre destin", mais aussi de ne pas
 permettre à Cécile et Danceny de se laisser séduire par
 l'amour et la fidélité qu'il comporte.

Valmont et Merteuil préconisent un rejet de
 toutes obligations sociales ou morales qui entraînerait
 une limitation à leur liberté et ils utilisent leur
 intelligence, leur situation sociale pour affirmer leur
 liberté à l'égard de tout devoir, de toute sujétion.
 Souvenons-nous de l'indignation de Madame de Merteuil
 lorsque Belleruche la croit amoureuse de lui: "Il me
 prise donc bien peu, s'il se croit valoir assez pour me
 fixer! Ne me disait-il pas dernièrement que je n'aurais
 jamais aimé un autre que lui ? Oh! pour le coup, j'ai
 eu besoin de toute ma prudence, pour ne pas le détromper
 sur-le-champ, en lui disant ce qui en était. Voilà certes
 un plaisant Monsieur, pour avoir un droit exclusif!" (p. 271).
 Elle refuse d'appartenir à un autre, d'être liée par un
 lien quelconque. Lorsqu'elle est la maîtresse de Danceny,
 elle écrit:

Je me permettrai même d'ajouter que, s'il me
 venait en fantaisie de lui donner un adjoint,
 ce ne serait pas vous, au moins pour le moment.
 Et par quelles raisons, m'allez-vous demander?
 Mais d'abord il pourrait fort bien n'y en avoir
 aucune: car le caprice qui vous ferait préférer
 peut également vous faire exclure (p. 308).

Et cette dernière citation où elle exprime si clairement
 son besoin total d'indépendance à l'égard d'autrui:

Savez-vous, Vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée? ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis avantageux; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à mes actions. Ce n'est même pas que j'aie craint de ne pouvoir plus faire mes volontés, car j'aurais bien toujours fini par là; mais c'est qu'il m'aurait gêné que quelqu'un eût eu seulement le droit de s'en plaindre (p. 359).

Elle tient par-dessus tout à la liberté, à la mobilité, ne veut avoir à rendre compte de ses actions à personne.

Le cas de Valmont est analogue: il choisit une femme, la rejette, en prend une autre sans vouloir jamais être attaché à aucune et nous verrons à quel point il se défendra lorsque, peu à peu, il se sentira attiré par la Présidente de Tourvel. Ce besoin de liberté d'action, cette mobilité de leurs goûts, font partie du jeu de la séduction, bien sûr, mais trahit aussi une aspiration plus profonde: celle de réaffirmer constamment le pouvoir de leur volonté. S'ils se laissent fixer par quelqu'un ou par quelque chose, ils infirmeront la possibilité de convertir leur volonté de puissance en actes. Il n'est que de voir l'importance qu'ils attribuent aux preuves de l'affirmation de leur ego. Leur intelligence met tout en oeuvre pour se soumettre les autres afin de pouvoir se griser de l'étendue de leur propre pouvoir. Écoutons Valmont: "Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré" (p. 22). "En vain cherche-t-elle à présent des secours étrangers: c'est moi qui réglerai son sort" (p. 54). En ce faisant il s'identifie à Dieu, lui emprunte ses

attributs, sa toute-puissance, pour agir et soumettre totalement une créature à sa volonté. Il mesure les progrès de son ascendant sur sa victime: "Les ferventes supplications, tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité, c'est moi qui le reçois d'elle" (p. 216). "Elle n'aura existé que pour moi" (p. 271). "Je ne supporterai mon sort que du moment où je disposerai du sien" (p. 233). Son propre "sort" ne lui paraît tolérable que dans la mesure où il peut se concevoir en tant que démiurge.

De même la Marquise de Merteuil veut le monde à ses pieds: "Tous les deux sont en adoration vis-à-vis de moi", dit-elle en parlant de Cécile et Danceny. Et: "Me voilà comme la Divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables" (p. 128). Sa volonté de puissance actionnée à bon escient place le reste du monde sous sa dépendance.

Ce désir d'être Dieu exprime leur besoin de croire en leur supériorité, de la prouver; et le libertinage va leur procurer une possibilité d'affirmer leur pouvoir.

- - - - -

Dans notre étude du libertinage nous allons nous attacher à analyser tout d'abord les rapports de Valmont et de Merteuil avec autrui, leur conduite, leur idéal de vie, les différents aspects de leur maîtrise qui a ébloui

tant de critiques. Nous nous limiterons à un premier niveau de l'oeuvre, celui qui s'adresse au "lecteur commun", fasciné par la virtuosité des deux héros dans leur comportement envers autrui; suivra l'étude du "deuxième niveau",³² beaucoup plus complexe qui concerne les rapports réciproques des deux héros et leur attitude envers eux-mêmes. Cette première partie ne sera donc qu'une introduction à une tentative de compréhension et d'explication à un niveau plus profond et plus complexe.

Le lecteur est frappé par plus d'une analogie entre les deux héros: tous deux des êtres jeunes, beaux, ils ont entrepris de séduire et de subjuguier grâce à leur intelligence et leur connaissance du coeur humain. Ils sont passés maîtres dans cet art et leurs nombreuses et brillantes réussites témoignent de leur virtuosité. Quel est le secret de leur réussite? Comment parviennent-ils à dominer leurs partenaires tout en restant, eux, insensibles et glacés?

Lorsqu'on se penche sur les différents épisodes érotiques des Liaisons dangereuses: ceux d'Emilie, de la Vicomtesse, de Cécile, pour le Vicomte; ceux de Belle-roche, de Prévan et de Danceny pour la Marquise, on

³² Cette terminologie est empruntée à William Mead, op.cit., p. 565.

s'aperçoit que dans chaque cas le séducteur a pris seul l'entière initiative de l'aventure, qu'il a choisi la victime, puis a préparé le déroulement des événements point par point, froidement, lucidement, sans permettre à la moindre émotion de se faire jour ou de transformer le sens de la conquête. "Depuis quelques jours, . . . j'avais remarqué que la petite Volanges était en effet fort jolie" (p. 217), dit Valmont qui va chercher auprès d'elle une "distraktion"; il se reconnaît quelques "droits" sur ce "bien". Il décide "d'agir en conséquence, et le succès a couronné l'entreprise" (p. 217). La Marquise entreprend de séduire Prévan: "Il est joli au moins, mais très joli. . . Sérieusement j'en ai fantaisie, et je vous confie ici que j'ai déjà fait les premières démarches" (p. 151). Lorsque, fatiguée de Belle-roche, elle jette son dévolu sur Danceny, elle écrit à Valmont: "A présent, devinez le successeur; je vous le donne en cent . . . hé bien, c'est Danceny" (p. 272). Les liens qui unissent le séducteur et sa victime n'ont rien de commun avec les liens habituels de l'amour partagé. La relation du libertin envers l'objet de sa conquête est plutôt celle d'un maître envers son esclave." "Le libertinage véritable, qui n'est ni bonnes fortunes ni vulgaires coucheries, est la volonté de domination sur autrui".³³ Or pour pouvoir dominer ses partenaires dans

³³ Laufer, op.cit., p. 139.

l'amour, il est indispensable de rester détaché affectivement. En effet toute émotion, tout engagement sentimental, enlève à celui qui en est l'objet une partie de sa lucidité; la sensibilité représente une menace dangereuse puisque ses manifestations entament la suprématie de l'esprit et paralysent la volonté. Le Vicomte et la Marquise ont tous deux observé à quel point les liens affectifs qui nous unissent à notre entourage influent sur notre pensée. C'est l'angle sous lequel nous sommes vulnérables et susceptibles d'emprise. A fortiori l'amour est, par excellence, capable de nous priver de l'autonomie de notre pensée: "Votre coeur abuse votre esprit" (p. 332), écrit la Marquise à Valmont à qui elle parle aussi du "déraisonnement de l'amour" (p. 28). L'intelligence froide et lucide est invulnérable et garante d'un contrôle parfait sur le corps et la sensibilité; lâcher la bride aux sentiments correspond à égarer l'intelligence, à la duper et même à la paralyser. "Ah! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent à sentiment . . . (p. 175). L'amour provoque en elles le délire, un "état d'ivresse" (p. 337) et rend donc esclave puisqu'il entraîne une abdication de la volonté lucide. Il "abrutit . . . ceux qu'il domine" (p. 320). L'exemple de Madame de Tourvel est convaincant: la passion a fait d'elle un jouet, lui a enlevé toute lucidité pour la transformer en un être faible et aveugle.

Les deux héros profitent de cette faiblesse et l'utilisent dans leur propre intérêt. Ils agissent sur les autres grâce à leur intelligence de la vulnérabilité des sentiments qui devient une arme puissante entre leurs mains, les rend très forts puisqu'elle leur permet de manier autrui: Danceny "est amoureux . . . ; on pourra peut-être en tirer parti" (p. 96). Ils éprouvent leurs victimes, aiguillonnent leurs passions, pour pouvoir ensuite les diriger à loisir; "connaître les hommes pour agir sur eux".³⁴ La Marquise excelle dans cet art: "après être descendue dans mon coeur, j'y ai étudié celui des autres" (p. 180).

Or, dans son étude du coeur humain, elle s'est aperçue notamment que les manifestations du sentiment peuvent produire un effet considérable. Madame de Merteuil, décrivant un épisode de son aventure avec Belleruche déclare: "Je retrouvai sur cette charmante

³⁴ "croire à l'intrigue, c'est croire d'abord qu'on peut agir sur les hommes, - par leurs passions, qui sont leurs faiblesses. Il y a là-dessous une vue de l'homme qui a trouvé quelques expressions littéraires éclatantes de la Rochefoucauld à Laclos et Stendhal, une figure mythique d'époque, celle de Talleyrand, et une expression idéologique assez poussièreuse, - bien que ce soit chez Tracy que le jeune Beyle ait épinglé la formule qui devait gouverner quelques-uns de ses rêves et la part qu'il croyait astucieuse de sa vie: "connaître les hommes pour agir sur eux". André Malraux, in Tableau de la littérature française II (Paris, 1939), p. 379.

figure, cette tristesse, à la fois profonde et tendre, à laquelle vous-même êtes convenu qu'il était si difficile de résister" (p. 30). Ils mettent tous deux cette constatation à profit et décident de se servir des manifestations du sentiment à des fins utiles. Ils pleurent par système; Valmont écrit à la Marquise: "en me livrant à ce point j'avais beaucoup compté sur le secours des larmes: mais soit mauvaise disposition, soit peut-être seulement l'effet de l'attention pénible et continuelle que je mettais à tout, il me fut impossible de pleurer" (p. 300). De même Madame de Merteuil: "Mais voulant frapper le coup décisif, j'appelai les larmes à mon secours" (p. 194). Ils emploient leur intelligence à simuler le sentimentalisme lorsqu'ils peuvent en tirer parti pour berner leurs victimes. A cet effet ils se sont exercés à l'imiter et ils se sont aperçus que ce rôle était facile à jouer à condition d'avoir un contrôle aussi parfait que possible de ses réactions physiques. La Marquise s'est appliquée dès sa jeunesse à "régler les divers mouvements de sa figure" (p. 176), à se montrer comme "une femme sensible" (p. 180). "L'habitude de travailler son organe y donne de la sensibilité; la facilité des larmes y ajoute encore" (p. 70). Les larmes deviennent une arme, un moyen, un produit de l'esprit au lieu d'être l'expression naturelle d'une émotion. Le Vicomte déclare: "Par bonheur je m'étais

livré à tel point, que je pleurais aussi; et, reprenant ses mains, je les baignais de pleurs. Cette précaution était bien nécessaire; car elle était si occupée de sa douleur, qu'elle ne se serait pas aperçue de la mienne, si je n'avais pas trouvé ce moyen de l'en avertir" (p. 53).

A une autre occasion: "J'eus soin d'avoir toute la soirée une douceur mélancolique qui me parut réussir assez bien" (p. 95). Il sait, lui aussi, que le sentiment s'imité sans peine: il écrit à la Présidente de longues lettres sentimentales (dont l'une d'entre les bras d'une prostituée) qui produisent exactement le même effet que si elles étaient l'expression spontanée d'un sentiment vrai. "J'ai mis beaucoup de soin à ma Lettre, et j'ai tâché d'y répandre ce désordre, qui seul peut peindre le sentiment" (p. 144). Lorsque la Marquise s'est lassée de son aventure avec Belleruche, elle prend "le parti de lui montrer plus d'amour, pour en venir à bout plus facilement . . . je le surchargerai à tel point d'amour et de caresses . . ." (p. 271).

Le parti-pris d'utiliser les manifestations de la sensibilité à une fin précise confirme la prééminence accordée à l'intelligence qui doit être capable de la faire imiter froidement pour se jouer des autres, et réduire le reste de l'humanité à la sensibilité et à l'imbécillité. Il s'agira de duper ses partenaires dans l'amour en misant sur leur faiblesse. Dans l'épisode Prévan par exemple la

Marquise prévoit très exactement les réactions de cet homme vaniteux, habitué à ce que les femmes se laissent prendre à son charme: "aussi, quand on alla souper, m'offrit-il la main. J'eus la malice, en l'acceptant, de mettre dans la mienne un léger frémissement, et d'avoir, pendant ma marche, les yeux baissés et la respiration haute. J'avais l'air de pressentir ma défaite, et de redouter mon vainqueur. Il le remarqua à merveille; aussitôt le traître changea-t-il de ton et de maintien. Il était galant, il devint tendre" (p. 192). Il suffit à la Marquise de jouer la femme sensible à son charme, ce prétendu succès flatte la vanité du séducteur qui tombe dans le piège les yeux fermés. Sa vanité annule sa prudence et Madame de Merteuil n'aura qu'à mener l'affaire à bien en escomptant pas à pas les réactions de Prévan. Elle dupe Madame de Volanges, lui fait changer d'avis au sujet de sa fille simplement en se servant adroitement de quelques flatteries faciles: "Je la cajole tant qu'elle doit trouver que j'ai raison" (p. 252). Elle la convainc par de fausses raisons que le mariage de Cécile avec Danceny serait une erreur, et qu'une telle décision serait le fruit des "illusions de l'amour maternel. Puisque ce sentiment est louable, il doit se trouver en vous. Qu'il se reconnait bien en effet dans le parti que vous êtes tentée de prendre! c'est ainsi que, s'il vous arrive d'errer quelquefois,

ce n'est jamais que dans le choix des vertus" (p. 242). Comment résister à de tels arguments pour autant qu'on ait un petit peu de vanité et pas beaucoup de clairvoyance comme c'est le cas pour Madame de Volanges! La Marquise en tire parti avec brio.

Son attitude envers Danceny est tout aussi remarquable. Elle décide de séduire le jeune homme qui est amoureux fou de Cécile; son amour est devenu le centre de sa vie. Or, loin d'essayer de diminuer cet amour aux yeux du jeune amant, Madame de Merteuil l'encourage, devient la confidente, l'amie fidèle.

Danceny lui écrit:

. . . pourquoi n'êtes-vous pas là pour me répondre, pour me ramener si je m'égare; pour me parler de Cécile, pour augmenter, s'il est possible, le bonheur que je goûte à l'aimer, par l'idée si douce que c'est votre amie que j'aime? Oui, je l'avoue, l'amour qu'elle m'inspire m'est devenu plus précieux encore, depuis que vous avez bien voulu en recevoir la confiance. J'aime tant à vous ouvrir mon coeur, à occuper le vôtre de mes sentiments, à les y déposer sans réserve! Il me semble que je les chéris davantage, à mesure que vous daignez les recueillir; et puis, je vous regarde et je me dis: C'est en elle qu'est renfermé tout mon bonheur (p. 283).

Le jeune homme naïf n'est pas assez lucide pour s'apercevoir de la confusion de ses sentiments, de la nature trouble de ceux qui l'attirent vers la Marquise.

Celle-ci insiste sur cette "tendre amitié": "il est si doux d'avoir un jeune ami dont le coeur est occupé ailleurs" (p. 287). Jusqu'au dernier moment, tant

qu'elle est séparée de lui, elle revient sur sa qualité de confidente. Lorsqu'ils sont en présence l'un de l'autre, c'est-à-dire lorsque Danceny, troublé par la présence de la Marquise, n'a pas la latitude nécessaire pour analyser lucidement son attitude envers elle, elle le séduit sans peine grâce à son charme, et la volupté aidant. La sensualité du jeune homme lui fait publier instantanément son amour pour Cécile et il parle "d'amour véritable" entre la Marquise et lui.

De même le Vicomte évalue à sa juste mesure la vulnérabilité humaine. Il entreprend la conquête de la vertueuse Présidente et il a l'habileté de flatter sa vanité en la traitant avec un respect marqué, en la distinguant des autres femmes au point qu'elle acquiert une telle sécurité qu'elle en oublie de regarder dans son coeur. "Il faut . . . surtout, lui fermer les yeux sur le danger, car si elle le voit, elle saura le surmonter ou mourir" (p. 262). Il loue les femmes vertueuses et la met dans sa confiance. Plus tard, lorsque la Présidente, sous le coup d'une passion violente pour lui, s'effraie et s'enfuit loin du danger que représente pour elle la présence de Valmont, il lui fait croire qu'il ne l'aime plus, qu'il a choisi Dieu et augmente ainsi le désespoir de la Présidente, en suscitant sa jalousie et le chagrin de n'être plus aimée. Elle se donnera pour le ramener à elle. L'attitude du Vicomte envers Danceny

reflète la même connaissance de la vanité et de la faiblesse humaine: lors de sa rupture avec la Marquise, lorsqu'il souhaite lui nuire, il sait qu'elle a un rendez-vous avec Danceny pour le soir même. Il écrit au chevalier une lettre de ton en apparence détaché mais lui propose sournoisement de passer plutôt la soirée chez Cécile. Tout d'abord il lui fait comprendre à demi-mot que la Marquise s'est moquée de lui en lui proposant "une petite maison délicieuse, et qu'on n'a prise que pour vous" (p. 364). Il insinue: comment pouvez-vous être la dupe de cette "femme parfaitement usagée!" Il oppose à ces plaisirs de coquetterie, l'amour de Cécile, que Danceny aime, et l'occasion de la revoir qui peut-être ne se présentera plus. Et habilement il termine la lettre en supposant que Danceny prendra "le parti de l'amour, qui me paraît aussi celui de la raison" (p. 365). Pour donner plus de poids à la lettre, il paraît laisser la décision entièrement au Chevalier en ajoutant: "Comme je n'y ai pas d'intérêt, je trouverai toujours que vous avez bien fait" (p. 366). Après avoir indiqué à Danceny qu'il est abusé par une femme facile (qu'il serait humiliant d'aimer), il lui offre une jeune fille "qui n'a pour elle que sa beauté, son innocence et son amour" (p. 365). Danceny, le jeune amoureux transi n'hésitera pas une seconde, séduit par la perspective de retrouver Cécile qu'il "adore"; par

le désir d'humilier la Marquise qui l'a trompé et par dessus tout de prendre le parti de la "raison". Valmont est parvenu à ses fins simplement en anticipant les réactions de vanité du Chevalier. Il est évident qu'il lui est totalement indifférent que Danceny retrouve ou non Cécile, mais il aspire à une vengeance personnelle contre la Marquise. Danceny lui est un instrument utile, il tombe dans le piège sans se douter de l'arrière-pensée du Vicomte.

L'attitude de Valmont envers Cécile résulte de la même ligne de conduite. Cécile aime Danceny; Valmont n'essaie même pas de le diminuer à ses yeux et de le supplanter dans son coeur. Cécile est jeune, jolie et totalement ignorante. Valmont décide de la séduire, de miser uniquement sur la sensualité de la jeune fille et il déclare: ". . . rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, je subjuguais par l'autorité" (p. 217). Cécile se défend, plus apeurée qu'honteuse, mais finit très vite par céder. Elle est "tout troublée . . . je ne sais pas comment cela se faisait; sûrement je n'aime pas Monsieur de Valmont, bien au contraire; et il y avait des moments où j'étais comme si je l'aimais . . . quand il s'en est allé, j'en étais comme fâchée" (p. 222). Valmont réussit donc cette conquête, presque sans peine, simplement parce qu'en analysant la situation, il en a déduit que Cécile était susceptible d'une surprise des sens et que son amour pour Danceny serait écarté par la

découverte du plaisir physique dont elle ignorait tout.

Les deux héros ont donc mis à profit leur connaissance du coeur humain après avoir observé la vulnérabilité des sentiments chez autrui. Ils se soumettent les autres en faisant jouer leur séduction et leur habileté. La réussite est totale ainsi que le démontre l'épisode Prévan: un homme est réduit par Madame de Merteuil au rôle de pantin. La prouesse impeccable de la calculatrice Marquise provoque sa chute, son emprisonnement et son déshonneur. Quant à la Présidente, elle se donnera à Valmont en abdiquant tout son passé. Cécile, de son côté, devient par les soins du Vicomte et de la Marquise une petite débauchée. La victoire est sans tâche.

Toutefois, si l'action sur les hommes a porté ses fruits, Valmont et Merteuil se heurtent à un obstacle plus redoutable, dans leur tentative de domination sur le sort: c'est celui qu'incarne le hasard, qu'il se présente sous la forme de la sensibilité redoutée, ou de tout évènement fortuit et inattendu. Ce hasard ferait perdre sa suprématie à l'intelligence puisqu'elle ne serait plus l'unique moteur des actions du héros. Il faut donc le supprimer de telle sorte qu'il n'ait plus aucune chance de survenir et de détruire les plans. Il faut être plus fort que lui et Valmont en est conscient. "Et devais-je, comme

le commun des hommes, me laisser maîtriser par les circonstances?" (p. 147). Valmont prétend se distinguer du "commun des hommes" en prouvant que son intelligence est l'instigatrice unique de sa victoire. Il ne faut même pas permettre au hasard de faciliter l'exécution du projet, la victoire ne doit être souillée par aucune contribution extérieure. Lorsque Valmont fait le récit de la chute de Madame de Tourvel, il insiste sur sa "pureté de méthode" : "Je n'ai rien mis au hasard, que par la considération d'un grand avantage en cas de succès, et la certitude des ressources en cas de défaite" (p. 302). Profiter du hasard, s'y laisser soumettre, ou encore pis, s'y fier serait une faiblesse très grave tout juste digne du reste des mortels. Madame de Merteuil le rappelle vivement au Vicomte lorsqu'il s'attarde complaisamment auprès de la Présidente: "Vous renoncez à vos heureuses témérités. Vous voilà vous conduisant sans principes, et donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice" (p. 28). Par caprice, il faut comprendre ici faiblesse, émotivité; ces mots sont synonymes pour la Marquise. La spontanéité, l'élan, une fois de plus, tout ce qui est instinctif ou passionné doit être supprimé grâce justement à la volonté de s'y soustraire. Cette volonté doit agir sans relâche. Le Vicomte avoue à Madame de Merteuil qu'il a failli s'abandonner à un mouvement spontané: "Où nous

mène pourtant un premier mouvement! Heureux, ma belle amie, qui a su, comme vous, s'accoutumer à n'y jamais céder" (p. 227). Se former à la résistance, s'habituer à éviter la spontanéité, qu'est-ce d'autre que de se créer d'une certaine manière pour se projeter, invincible dans l'avenir. Se laisser aider par le hasard reviendrait à ne plus assumer la complète responsabilité de ses actes, à ne plus être le promoteur de son propre destin, à ne plus être un Dieu.

Pour parvenir à son but, le héros prétend supprimer tout ce qui n'est pas de son ressort, tout élément sur lequel il n'a qu'une juridiction incomplète et relative; tout ce qui est fortuit, inattendu et qui échappe au contrôle de la volonté humaine. Valmont et Merteuil vont employer leur intelligence à prévenir l'imprévu, la fatalité; ils vont s'efforcer de ne pas y être soumis, de les maîtriser en empêchant leur influence et leurs effets. Ils vont donc tenter de déterminer le sort, en faisant à l'avance le plan de leurs actions, en prévoyant l'avenir. Ils conçoivent un projet, puis le mettent à exécution en essayant de ne pas sortir de la ligne de conduite prévue. Autrement dit, ils prétendent dominer le destin, lui imposer sa marche. Poulet donne cette excellente définition du projet :

c'est la volonté de substituer à l'avenir indéterminé, qui est l'oeuvre du hasard, un autre avenir, prédéterminé, qui est l'oeuvre de la volonté. Le projet implique une recréation du temps par la pensée volontaire.

Cette pensée volontaire, Valmont nous en présente le type. Il est essentiellement (comme d'ailleurs son émule féminin, la Marquise de Merteuil) un homme à projets. Il est une pensée calculatrice qui se fixe sur l'avenir pour lui imposer la forme qu'elle s'est donnée comme fin. ³⁵

Les deux héros "calculent" l'avenir; ils le considèrent comme une matière brute qu'ils vont modeler comme ils l'entendent, un "creux" qu'ils vont remplir à l'avance. Toute leur vie est donc préméditation de l'avenir par l'intelligence et le mot "projet" se retrouve d'innombrables fois sous leur plume.

La Marquise s'exprime ainsi :

"Je veux donc bien vous instruire de mes projets" (p. 13).

" . . . et ce ne fut qu'après avoir bien concerté mon plan, que je pus trouver deux heures de repos. J'allai le soir même chez Madame de Volanges, et, suivant mon projet, je lui fis confidence ... (p. 127).

"et je suis toujours dans le dessein d'en faire mon élève" (p. 131).

" . . . je revins à la ville avec mes grands projets" (p. 179).

"J'avais le double projet de favoriser l'évasion de Prévan,

³⁵ Georges Poulet, op.cit., p. 71.

et en même temps de la faire remarquer" (p. 196).

"Que vous la gardiez, j'y consens; cela entre même dans mes projets" (p. 270).

Valmont parle en termes analogues:

" . . . je me suis ressouvenu à temps qu'il était utile et même nécessaire à mes projets" (p. 47).

"Aussitôt je formai mon plan, je le lui communiquai, et nous l'exécutâmes avec succès" (p. 95).

" . . . il faut tout prévoir" (p. 137).

"Je ferai plus, je la quitterai . . . je n'aurai point de successeur" (p. 275).

"j'attends une seconde époque pour . . . m'assurer que j'ai pleinement réussi dans mes projets" (p. 277).

Madame de Volanges dit très justement de Valmont :

"... sa conduite est le résultat de ses principes. Il sait calculer tout ce qu'un homme peut se permettre d'horreurs sans se compromettre" (p. 26). Donc, ce qu'il fait est l'aboutissement d'un plan, c'est la mise à réalité de ce qu'il a comploté. Il calcule, prévoit, puis agit. Sa "conduite" est un résultat"; " . . . jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet" (p. 26). La conduite du héros doit être toute tracée d'avance par son intelligence et sa volonté; il ne lui reste plus ensuite qu'à l'exécuter sans faille.

Or Valmont et Merteuil agissent sur des êtres humains. Ils disposent de leur liberté, de leur volonté. En effet, pour rester les maîtres absolus du destin, ils doivent abattre les obstacles, fussent-ils des hommes, ce qui revient le plus souvent à considérer autrui comme un objet que l'on maniera selon son bon plaisir. "Oh! je renouerai avec sa fille; je veux la travailler à ma fantaisie" (p. 234). La vénération qu'ils ont pour leur propre intelligence les oblige paradoxalement à la nier chez les autres. Merteuil ordonne à Valmont: "emparez-vous de Danceny, et conduisez-le. Il serait honteux que nous ne fissions pas ce que nous voulons de deux enfants" (p. 109). Ils sont amenés à traiter les hommes, non comme des individus avec leur propre personnalité, mais au contraire à les transformer en des marionnettes incapables de jouir de leurs facultés intellectuelles. C'est à ce prix seulement qu'eux pourront affirmer leur liberté et diriger le cours de leur destin.

- - - - -

L'entreprise de séduction des deux héros, leur carrière de libertinage s'éclaire singulièrement si on l'envisage comme un moyen pour eux de démontrer leur supériorité. Valmont écrit au sujet de Cécile: "J'ai le projet qu'elle garde de moi toute sa vie une idée supérieure à celle des autres hommes" (p. 272).

Le libertin veut prouver sa supériorité à l'égard des autres, et surtout se la prouver à lui-même. L'érotisme, loin d'être un jeu devient un "moyen de vérifier son pouvoir".³⁶ Or pour que la gloire du séducteur soit vraiment éclatante, pour qu'il puisse s'exalter à la contemplation de ses propres exploits, le nombre des femmes qu'il a séduites ne le satisfait pas; leur qualité est d'une importance primordiale. Plus la conquête présente de difficultés, par suite du mérite de la victime, plus la gloire en sera retentissante pour le vainqueur et plus le succès en sera significatif et confirmera sa toute-puissance.

Au début des Liaisons dangereuses, Laclos place le lecteur à un moment décisif dans la carrière de Valmont. Celui-ci écrit à sa confidente:

Dépositaire de tous les secrets de mon coeur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé . . . Vous connaissez la Présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque; voilà l'ennemi digne de moi; voilà le but où je prétends atteindre (p. 17).

"le plus grand projet que j'aie jamais formé": le Vicomte va tenter de se surpasser, d'entreprendre une conquête vitale qui représentera plus et mieux que ses succès précédents. Nous sentons qu'il y attribue une importance

³⁶ A. Fabre-Luce, cité par Seylaz, op.cit., p. 53.

considérable et qu'il va engager tout son savoir et toutes ses forces dans cette entreprise. Le choix de Madame de Tourvel est donc essentiel. Pourquoi cette femme est-elle à ses yeux autre chose qu'une proie ordinaire, une victime de plus à son tableau de chasse? Etudions l'un après l'autre les trois éléments que Valmont attaque en elle, et qui font qu'il la considère comme un "ennemi" digne de lui.

Sa "dévotion": Madame de Tourvel est profondément croyante. La religion pour elle n'est pas une vaine pratique mais représente vraiment la base de sa personnalité et lui dicte sa ligne de conduite et ses principes de vie. Elle a conservé une foi naïve et simple qui fait dire d'elle à son ennemie: "votre prude est dévote, et de cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance" (p. 19); réflexion causée par la méchanceté et la jalousie, mais qui prouve bien que la réputation de Madame de Tourvel s'entoure d'un halo de piété. Valmont entreprend la conquête de la Présidente parce qu'elle est jeune et jolie, bien sûr, mais aussi et surtout parce qu'elle est croyante. Sa tâche s'en trouvera doublée. La religion devient un élément important que Valmont va attaquer à travers elle. Celle-ci représente en effet un danger réel puisqu'elle dicte à la femme des principes contraires aux fins du Vicomte: la vertu et la

fidélité qui évidemment réduisent à néant toute possibilité de libertinage et préconisent une vie uniforme et chaste dans les liens du mariage. La religion devient un point de mire, une cible en elle-même. Valmont ne manque aucune raison de la tourner en dérision. Hypocrite, il va à la messe pour plaire à la Présidente. Sa vieille tante n'en revient pas: "Vous n'imaginez pas combien . . . elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prières et à sa Messe. Elle ne se doute pas de la Divinité que j'y adore" (p. 18). A plusieurs reprises il raille; après sa parodie de charité auprès des pauvres du village à seule fin de frapper Madame de Tourvel, il ironise: "J'oubliais de vous dire pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces bonnes gens de prier Dieu pour le succès de mes projets" (p. 48). S'il n'y croit pas, il considère toutefois la religion comme une force, une puissance qui domine la Présidente et avec laquelle il entre en compétition: "J'aurai cette femme; . . . j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore" (p. 22). Madame de Tourvel devra, par amour pour lui, renoncer à Dieu, renier ses croyances, en un mot abdiquer sa raison de vivre pour se soumettre à lui. Il ne sousestime pas la valeur de ce renoncement, ce qui prouve qu'il considère la religion comme une rivale difficile à vaincre. La chute de la Présidente devra illustrer dans son esprit, non seulement une victoire

sur une femme, mais aussi la défaite de la religion, sa propre supériorité sur elle. Madame de Tourvel déclare après avoir cédé à Valmont: "Je veux vivre pour le chérir, pour l'adorer" (p. 318). Elle emploie inconsciemment un terme religieux; un dieu a remplacé l'autre dans son esprit et dans son coeur; Valmont a gagné, il a été plus fort que la religion. Nous tenterons d'expliquer pourquoi et comment il y est parvenu.

Le deuxième obstacle que Valmont doit affronter chez la Présidente est son "amour conjugal". Obstacle bien mince comme nous le verrons; en effet au lieu d'amour conjugal, c'est plutôt devoir conjugal qu'il faudrait dire; car il est indubitable que Madame de Tourvel n'est pas attachée à son mari par des liens affectifs bien profonds et ce n'est pas ce qui l'empêchera de céder immédiatement à son amour pour Valmont, mais plutôt l'idée d'obligation morale envers les liens du mariage. Son comportement est conditionné non par son amour pour son mari, mais par la conscience aiguë du devoir moral et religieux. Ce deuxième obstacle, "le mari", se confond donc avec les principes religieux et vertueux qui menacent l'entreprise du séducteur.

Le troisième obstacle "ses principes austères" se ramène de lui-même à ces mêmes principes et en découle directement. Valmont, opposant Madame de Tourvel à la "foule des femmes" dont il a été l'amant, reconnaît:

"Ici, au contraire, j'ai trouvé une timidité naturelle et extrême, que fortifiait une pudeur éclairée; un attachement à la vertu, que la Religion dirigeait, et qui comptait déjà deux années de triomphe, enfin des démarches éclatantes, inspirées par ces différents motifs et qui toutes n'avaient pour but que de se soustraire à mes poursuites" (p. 297).

Le choix de la Présidente est donc essentiel puisque son idéal de vie vertueuse incarne des menaces multiples. Valmont la choisit parce qu'il s'oppose aux principes de la religion qui sont la forme de vie de Madame de Tourvel.³⁷

³⁷ Il n'entre pas dans le cadre de notre étude de procéder à une analyse approfondie du don-juanisme. Il est toutefois utile de relever l'opposition entre la "prétention" de tout Don Juan "à la surhumanité", et la morale chrétienne; son désir si souvent renouvelé de s'attaquer à des femmes religieuses, qui, par la morale chrétienne qu'elles incarnent et leur sens de l'honneur, représentent une menace sérieuse pour le séducteur. "Strange as it may seem, Don Juan is at his best in a society that keeps its women behind barred windows and permits them to go out only in the company of chaperones. That is why Don Juan was born in seventeenth-century Spain, where contact between the sexes is limited to fiery but hidden glances during promenades, and where duennas watch over their precious charges; where balconies have to be climbed on silk ladders and where black veils blend mysteriously with the dark of night." Leo Weinstein, The Metamorphoses of Don Juan (Stanford University Press, 1959), p. 37. "Don Juan suppose une société encombrée de règles précises dont elle rêve moins de se délivrer que d'abuser . . . Si les lois de la morale n'existaient pas, il (Don Juan) les inventerait pour les violer." Denis de Rougemont, Comme toi-même (Paris, 1961), p. 102.

L'attitude vertueuse de la Présidente, les refus qu'elle oppose à Valmont offrent un obstacle de taille à l'entreprise du Vicomte. Dès le départ il est conscient des difficultés qu'elle présentera et l'importance de la résistance qu'il devra affronter attise son amour-propre. Il est attiré par la difficulté elle-même qui contribuera à renforcer l'étendue de son pouvoir et à confirmer sa gloire. Au cours de la séduction, il affirme à plusieurs reprises son désir de braver ouvertement tous les obstacles incarnés par Madame de Tourvel, de ne pas se faciliter la tâche mais au contraire de leur faire front sans tricher pour qu'une "réussite totale" soit une preuve éclatante de la supériorité de ses talents.

37 (suite)

"on peut considérer, si l'on veut, la légende de Don Juan comme le point de rencontre de la vieille conception du héros souverain, qui double et éclipse les maris et sème au gré de ses désirs le germe vital, avec la morale chrétienne, qui non seulement condamne toute prétention à la surhumanité, mais se lie à des institutions où la jalousie des hommes et l'honneur des femmes se trouvent ligüés contre les entreprises du séducteur . . . Tout le problème de Don Juan revient donc à rendre compte de l'aggravation moderne du conflit entre l'aspiration noble à la surhumanité et la loi chrétienne." Paul Bénichou, op. cit., pp. 170, 171.

J'aurai cette femme; je l'enlèverai au mari qui la profane: j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent! ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter; et qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier les vaincre que dans mes bras. Qu'alors j'y consens, elle me dise: "Je t'adore" (p. 22).

Ah! qu'elle se rende, mais qu'elle combatte; que, sans avoir la force de vaincre, elle ait celle de résister; qu'elle savoure à loisir le sentiment de sa faiblesse, et soit contrainte d'avouer sa défaite (p. 53).

Mon projet, au contraire, est qu'elle sente, qu'elle sente bien la valeur et l'étendue de chacun des sacrifices qu'elle me fera; de ne pas la conduire si vite que le remords ne puisse la suivre; de faire expirer sa vertu dans une lente agonie; de la fixer sans cesse sur ce désolant spectacle; de ne lui accorder le bonheur de m'avoir dans ses bras, qu'après l'avoir forcée à n'en plus dissimuler le désir (p. 143).

Oui, j'aime à voir, à considérer cette femme prudente, engagée, sans s'en être aperçue, dans un sentier qui ne permet plus de retour, et dont la pente rapide et dangereuse l'entraîne malgré elle, et la force à me suivre. Là, effrayée du péril qu'elle court, elle voudrait s'arrêter et ne peut se retenir. Ses soins et son adresse peuvent bien rendre ses pas moins grands; mais il faut qu'ils se succèdent ... Alors n'ayant plus que moi pour guide et pour appui, sans songer à me reprocher davantage une chute inévitable, elle m'implore pour la retarder. . . Ah! laissez-moi du moins le temps d'observer ces touchants combats entre l'amour et la vertu (p. 216).

Ce n'est pas assez pour moi de la posséder, je veux qu'elle se livre. Or il faut pour cela non seulement pénétrer jusqu'à elle, mais y arriver de son aveu (p. 262).

Les textes qui précèdent indiquent clairement la portée de l'entreprise du Vicomte. Il veut, non seulement une victoire sur une femme, mais surtout sur la vertu et sur la religion, sur un certain mode de vie, qu'elle devra abandonner consciemment avant de lui appartenir. Elle devra renoncer, en le sachant, à toute croyance qui la tiendrait éloignée de lui, à toute valeur qui ne serait pas lui; Femme mariée et fidèle, femme religieuse, femme vertueuse, elle abandonnera tous ses attributs pour se soumettre totalement à son séducteur. Et avant de pénétrer dans le monde et la vie de la Présidente de Tourvel, citons encore ces mots du Vicomte qui résument le sens de sa conquête :

Si pourtant on aime mieux le genre héroïque, je montrerai la Présidente, ce modèle cité de toutes les vertus; respectée même de nos plus libertins! telle enfin qu'on avait perdu jusqu'à l'idée de l'attaquer! je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs et sa vertu, sacrifiant sa réputation et deux ans de sagesse, pour courir après le bonheur de me plaire, pour s'enivrer de celui de m'aimer, se trouvant suffisamment dédommée de tant de sacrifices, par un mot, par un regard qu'encore elle n'obtiendra pas toujours. Je ferai plus, je la quitterai; et je ne connais pas cette femme, ou je n'aurai point de successeur. Elle résistera au besoin de consolation, à l'habitude du plaisir, au désir même de la vengeance. Enfin elle n'aura existé que pour moi et que sa carrière soit plus ou moins longue, j'en aurai seul ouvert et fermé la barrière. Une fois parvenu à ce triomphe, je dirai à mes rivaux: "Voyez mon ouvrage, et cherchez-en dans le siècle un second exemple!" (p. 275).

II. LA PRESIDENTE DE TOURVEL : FAILLITE D'UNE MORALE DU SENTIMENT

Il est aisé d'opposer la Présidente de Tourvel aux deux héros, ils incarnent des univers diamétralement contraires; d'un côté le monde de l'esprit, l'aspiration rationnelle à la volonté de puissance, de l'autre, celui du coeur, de la sensibilité. De l'admiration mêlée d'effroi devant la froideur cynique de Valmont et Merteuil, le lecteur passe à l'attendrissement. Le Comte de Tilly, ce contemporain de Laclos qui jugea si sévèrement Les liaisons dangereuses,¹ est le premier d'une longue série de critiques à être sensible au personnage de Madame de Tourvel, à sa "candeur angélique"; "le portrait de Madame de Tourvel est adorable, et a fait verser bien des larmes à la jeunesse des deux sexes".²

Dans la première partie de cette étude, Madame de Tourvel a été envisagée à travers les deux héros; elle était réduite par eux à l'état d'objet; Madame de

¹ ". . . je l'envisage (ce roman) moi, comme un de ces météores désastreux qui ont apparu sous un ciel enflammé, à la fin du dix-huitième siècle," in Laclos, Oeuvres, p. 710.

² ibid., p. 709

Merteuil lance à Valmont: "c'est pourtant pour ce bel objet que vous refusez de m'obéir" (p. 19). Ils avaient fait d'elle une chose, une entité dont ils allaient user après en avoir étudié tous les ressorts.

Et pourtant quoi de plus humain que la personnalité de Madame de Tourvel. Cette "Eve touchante" comme l'appelle Baudelaire, incarne toute la féminité qui fait défaut à la Marquise. La personnalité de la Présidente est beaucoup plus intelligible que ne le sont celles des deux héros; psychologiquement elle est plus facile à saisir puisque, contrairement à eux, elle n'a jamais le parti-pris de dissimuler ou de masquer intentionnellement ses pensées ou ses projets.

En résumé voilà son histoire: une femme vertueuse et fidèle renonce à sa vie sereine et à ses devoirs conjugaux pour se consacrer à une passion violente, puis elle meurt, brisée et démente. Nous nous proposons d'analyser la personnalité de Madame de Tourvel, l'évolution de son caractère et les motifs de sa transformation. Cette transformation paraît d'autant plus lourde de conséquences si l'on pénètre l'idéal de vie de la Présidente avant sa rencontre avec Valmont: en effet, il ne s'agit pas chez elle d'une simple aventure, d'une passade comme elles étaient si fréquentes dans le monde du Vicomte et de la Marquise, mais d'un véritable renversement des

valeurs qui engage son être tout entier et qui l'entraînera à la mort. Nous tenterons de prouver que son drame résulte d'une relation inadéquate entre son esprit et son corps, son intelligence et sa sensibilité; il conviendra de définir ces termes en fonction de sa personnalité.

Penchons-nous tout d'abord sur l'aspect raisonnable du caractère de Madame de Tourvel. Bien que Laclos ait situé le début de son roman après la rencontre de Madame de Tourvel et Valmont, il est aisé de se représenter son genre de vie et son état d'esprit avant le grand bouleversement que lui apportera l'amour.

Nous l'avons déjà vu, Madame de Tourvel est femme de parlementaire et vit l'existence rangée et sans histoire d'une épouse de magistrat. Elle est mariée et, contrairement aux autres héros, elle appartient à un monde organisé. "She is the only character who is married, and the fact that she is a genuinely devout person is by no means accidental. It all contributes to build up the image of a person who is part of a real and solid world and whose entire life is framed by equally real and solid values".³ Le lecteur va en effet être frappé par le contraste entre le milieu réglé et stable dans lequel elle vit et le monde dissolu des

³ Greshoff, op.cit., p. 389

libertins. Nous apprenons que son mariage avec Monsieur de Tourvel fut "l'ouvrage" de Madame de Volanges. En d'autres termes, il s'est agi très probablement d'un mariage de convenance comme celui que Madame de Volanges prépare pour Cécile et Gercourt qui ne se sont jamais vus. Monsieur de Tourvel n'apparaît jamais dans le roman. Qui est-il, ce Président dont elle est séparée pendant toute la durée de l'intrigue et auquel il n'est fait qu'une ou deux allusions vagues et impersonnelles; c'est un être bien flou, toujours "absent à la suite d'un grand procès" (p. 17). Valmont qui lit une de ses lettres à sa femme y trouve "un mélange indigeste de détails de procès et de tirades d'amour conjugal" (p. 95). On imagine un magistrat un peu pompeux qui joue consciencieusement le rôle de sa charge. Madame de Tourvel mentionne très rarement son mari et le jour où elle se donnera toute entière à son amour pour Valmont, l'idée de Monsieur de Tourvel ne l'effleurera même pas. Elle avouera à Madame de Rosemonde: "J'aime, oui, j'aime éperdument. Hélas! ce mot que j'écris pour la première fois . . ." (p. 238). Mais avant de connaître la passion, elle se contente sereinement de ce mari qu'elle n'a pas choisi; aucune recherche de bonheur égoïste dans sa vie conjugale. Elle accepte passivement ces "liens" sans connaître ni désirer un autre mode de vie: "Je suis heureuse, je dois l'être" (p. 117).

Elle passe quelque temps dans le château de la vieille et respectable Madame de Rosemonde et son éloignement physique de Paris est en lui-même significatif. La vie calme et rangée de ce château de province contraste avec l'agitation parisienne: "une messe chaque jour, quelques visites aux pauvres du canton, des prières du matin et du soir, des promenades solitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, et quelquefois un triste Wisk" (p. 17). voilà ce qui va remplir son séjour à la campagne.

La vie qu'elle mène est sage, sans grands événements heureux ou malheureux. Rien d'exceptionnel dans cette existence paisible. Madame de Volanges mentionne sa "vie sage et retirée" (p. 26). Sa personnalité dégage une profonde impression de sérénité et elle-même a de très nombreuses reprises insiste sur l'importance pour elle d'une vie rangée, sans déchirement et sans éclat. Elle a besoin de paix et de sécurité: "cessez donc, je vous en conjure, cessez de vouloir troubler un coeur à qui la tranquillité est si nécessaire" (p. 117); ". . . de quel droit venez-vous troubler ma tranquillité?" (p. 206). Le mot tranquillité apparaît d'innombrables fois sous sa plume. Elle reproche à Valmont de la lui avoir enlevée par son intrusion dans sa vie, elle le supplie de lui rendre sa "tranquillité", son "bonheur", sa "vertu" (p. 294).

Cet idéal de tranquillité est symptomatique de tout un mouvement idéologique de recherche d'un bonheur paisible en opposition avec une frénésie de mobilité et d'instabilité. Ces deux tendances contradictoires paraissent avoir dominé le siècle, comme l'a montré Mauzi dans son étude sur le bonheur au dix-huitième siècle: "Cette dualité symbolique qui partage l'homme entre la tentation du vertige et le rêve du repos est sans doute éternelle. Mais le dix-huitième siècle l'exprime avec une particulière transparence. Peu d'époques ont exalté, avec une égale ferveur, le repos et le vertige..."⁴ Laclos a exprimé cette dualité par le truchement de ses deux héroïnes féminines la Marquise de Merteuil et la Présidente de Tourvel. Il sera intéressant d'envisager quel effet aura la rencontre de ces deux mentalités opposées.

Tentons d'approfondir l'idéal de vie de Madame de Tourvel. Elle fonde sa conduite sur des notions bien établies auxquelles elle obéit depuis son enfance: celles de la religion et de la société. Il n'existe pour elle que deux catégories d'actions: les bonnes et les mauvaises; les premières correspondent aux normes dictées par les lois morales, les autres vont à l'encontre de ces lois. Elle parle à plusieurs reprises des femmes infidèles qui sont si "méprisables. . . puisqu'elles ont trahi leurs devoirs pour se livrer à un amour criminel" (p. 118);

⁴ Mauzi, op.cit., p. 127

criminel en effet l'amour en dehors des lois du mariage car il entraîne à ses yeux l'idée de péché, de perdition religieuse et sociale. Seule une existence dans le cadre de la moralité la plus stricte n'est concevable pour elle: "il vaut mieux mourir que de vivre coupable" (p. 238).

Son sort est décidé pour elle et il semble qu'elle ait renoncé à tout élan personnel pour se reposer simplement sur des principes appris. Le lecteur est frappé par l'absence de conflit de cette vie sans déchirement, par cette acceptation des règles qui comporte une certaine passivité ou peut-être un manque de foi en elle-même qui se trahit par le besoin qu'elle a de se confier, de se confesser. Elle ne se considère jamais capable d'être le juge unique de ses actions. Dans la première partie du roman c'est Madame de Volanges qui est sa confidente: la Présidente se croit obligée de lui expliquer que Valmont mérite son amitié. Elle cherche à convaincre son amie et en même temps à se persuader elle-même de ses bonnes raisons. Plus tard c'est dans le coeur de la vieille et indulgente Madame de Rosemonde qu'elle épanche sa peine, qu'elle s'accuse pour chercher le pardon ou la condamnation de sa conduite.

Lorsque son confesseur ou son confident l'a confirmée dans sa sécurité, et qu'elle jouit de l'approbation de sa conscience, elle peut alors vivre en paix.

Sa vie intérieure est réglée, droite, en accord avec la Loi, et la discipline morale l'a habituée à considérer comme répréhensible et redoutable tout plaisir qui aurait comme prix la paix de la conscience: "Quelle femme honnête peut se déterminer à faire ce qu'elle sent qu'elle serait obligée de cacher" (p. 91); "S'il existe des plaisirs plus vifs, je ne les désire pas; je ne veux point les connaître. En est-il de plus doux que d'être en paix avec soi-même, de n'avoir que des jours sereins, de s'endormir sans trouble, et de s'éveiller sans remords?" (p. 117). Rapprochons ces phrases de quelques-uns des très nombreux textes cités par Mauzi à l'appui de sa thèse. Telle cette définition de Gourcy: "Le bonheur est un état de paix et de contentement parsemé de plaisirs sans amertume et sans remords qui en égayent le fond".⁵ Mauzi note: "L'abbé Jacquin veut montrer. . . que la véritable félicité consiste dans la modération et dans la tranquillité d'une âme innocente".⁶ Et cette phrase de Mercier:

⁵ in Mauzi, op.cit., p. 331

⁶ Mauzi, op.cit., p. 341. Il cite également ces conseils de Madame de Lambert: "Souvenez-vous que le bonheur dépend des moeurs et de la conduite, mais que le comble de la félicité est de le rechercher dans l'innocence; on ne manque jamais de l'y trouver"; "si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. . ." "Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme et dans le témoignage secret de la conscience" (p. 604).

"Quel trésor plus doux que celui d'une bonne conscience".⁷
 Madame de Tourvel est une parfaite incarnation de cet idéal de droiture et d'innocence.

En outre cet attachement au devoir, cette harmonie de vertu et de paix sont dépourvus de la moindre trace d'affectation ou de fausseté. Son aspect physique lui-même correspond à la simplicité de son âme. Bien que le lecteur n'ait d'elle aucune description précise, il est aisé de l'imaginer: jeune (elle a vingt-deux ans), très naturelle, féminine; la Marquise lui reproche d'être "mise à faire rire" (p. 19); évidemment la simplicité ne peut paraître que risible à quelqu'un d'aussi sophistiqué que Madame de Merteuil. Valmont, sensible à ce genre de naturel nouveau pour lui, l'apprécie au contraire: "toute parure lui nuit; tout ce qui la cache la dépare: c'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. Grâce aux chaleurs accablantes que nous éprouvons, un déshabillé de simple toile me laisse voir sa taille ronde et souple" (p. 21). Aucune recherche, aucun artifice dans sa tenue. Il est à noter que Madame de Tourvel est un des seuls personnages des Liaisons dangereuses dont Laclos nous ait donné quelques indications physiques; il semble qu'il ait voulu insister sur le côté naturel et paisible de sa personnalité.

⁷ ibid., p. 616.

Elle est bonne, douce et pieuse: "il faut voir comme, dans les folâtres jeux, elle offre l'image d'une gaieté naïve et franche! comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure et la bonté compatissante!" (p. 21). Elle s'émeut facilement et sa sensibilité se manifeste à de très nombreuses reprises par des larmes; la Présidente pleure beaucoup: de joie, de tristesse, d'émotion, et de douleur bien sûr: ". . . c'est toujours une action honnête et louable, et dont le seul récit m'a attendrie jusqu'aux larmes" (p. 50). Valmont découvre des traces de larmes sur les lettres de Madame de Tourvel. "J'ai passé la nuit dans les larmes" (p. 207), avoue-t-elle lorsqu'elle se débat contre ses propres sentiments. Lorsqu'elle est sur le point de se donner à Valmont, celui-ci voit froidement "les larmes la suffoquer" (p. 302). Ses "yeux fixes laissent échapper des larmes assez continues, mais qui coulent sans effort" (p. 303). Elle sanglote en regardant les lettres du Vicomte. "Tous les moments de ma triste existence sont marqués par mes larmes" (p. 257), bref, il n'est pas d'émotion heureuse ou malheureuse qui ne provoque ses pleurs.

Elle ne connaît ni l'artifice ni le mensonge. Tout en elle respire la spontanéité: "elle n'a pas comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois et nous trompe toujours . . . Il faut voir

. . . ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée!" (p. 21). Très instinctives, ses réactions physiques trahissent toujours les mouvements de son âme et de sa pensée; elle est incapable de dissimulation et ses gestes expriment fidèlement ce qu'elle ressent. Lorsque Valmont l'aide à franchir un fossé, il la tient pendant un instant contre lui: "l'aimable rougeur vint colorer son visage" (p. 22). A plusieurs reprises Valmont relève l'émotion exprimée par ses gestes: "son regard animé, son geste devenu plus libre, et surtout ce son de voix qui, par son altération déjà sensible, trahissait l'émotion de son âme . . . sa main tremblante ne lui permettait pas de continuer son ouvrage" (p. 52). "une écriture altérée et tremblante, qui témoignait assez la douce agitation de son coeur pendant cette occupation" (p. 96). Il serait aisé de multiplier les exemples: chaque fois que la Présidente ressent une émotion, ses gestes en sont l'interprète. Quel contraste avec la Marquise qui a appris volontairement à "dissimuler": "je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné" (p. 176). Au contraire Madame de Tourvel avoue à Valmont: ". . . je ne sais ni dissimuler ni combattre les impressions que j'éprouve" (p. 58).

Jusqu'au jour où elle rencontre Valmont, elle n'a d'ailleurs jamais ressenti le besoin de cacher quoi que ce soit. Valmont l'a deviné: "Enfin, il fallait qu'elle réunît encore cette candeur naturelle, devenue insurmontable par l'habitude de s'y livrer, et qui ne lui permet de dissimuler aucun des sentiments de son coeur" (p. 320).

Ce rapport étroit entre le physique et le moral confirme l'unité de sa personnalité, l'harmonie entre son corps et son esprit, entre ses actes, dont elle a l'habitude qu'ils soient l'expression spontanée de ses sentiments, et sa conscience. Donc au début de l'intrigue des Liaisons dangereuses, la personnalité de Madame de Tourvel dégage une impression reposante de paix et d'équilibre entre ses désirs modérés et leur réalisation, entre son idéal de vie vertueuse et sans heurts et son existence uniforme. On est tenté de lui appliquer la définition du bonheur de l'Encyclopédie: "Notre bonheur le plus parfait dans cette vie n'est donc . . . qu'un état tranquille semé çà et là de quelques plaisirs qui en égaient le fond".⁸

Cette conception du bonheur consiste donc en une vie plane et harmonieuse dans le cadre d'une moralité traditionnelle et d'une structure sociale solide.

⁸ in Mauzi, op.cit., p. 129

Mauzi relève que cette idéologie s'applique particulièrement à la bourgeoisie dont il dit: "Le bonheur bourgeois est le bonheur sans histoire du devoir facilement accompli. Le bourgeois est spontanément vertueux. Faire ce qu'il doit ne lui coûte rien. C'est son mode d'existence habituel, le style de vie qui lui est destiné.

La vertu est pour lui de l'ordre et de la nature".⁹

Madame de Tourvel est à tel point imbue de cet idéalisme que sa présence seule dans l'atmosphère dissolue des Liaisons dangereuses donne au roman un ton de fraîcheur et d'intégrité dont le contraste avec le cynisme des deux héros symbolise le heurt de deux idéologies.

Le moment est venu d'examiner maintenant la révolution apportée à cette âme douce et sage par l'irruption de l'amour dans sa vie. Cette femme vertueuse va être arrachée à son petit monde calme, et, comme il est aisé de le prévoir, la découverte de la passion n'ira pas sans lutte ni sans déchirement.

Nous connaissons les circonstances de sa rencontre avec Valmont. Elle passe quelques semaines dans le château tranquille de Madame de Rosemonde. Elle est contrariée par l'arrivée du Vicomte dont la réputation est bien établie: c'est un libertin, un homme qui prend plaisir à perdre les femmes. Elle avoue plus tard:

⁹ op.cit., p. 274.

" . . . je ne vous cacherais pas que, quand Madame de Rosemonde vint me faire part de votre arrivée, j'eus besoin de me rappeler mon amitié pour elle et celle qu'elle a pour vous, pour ne pas lui laisser voir combien cette nouvelle me contrariait" (p. 162).

Elle écrit à son amie: "Je ne le connaissais que de réputation, et elle me faisait peu désirer de le connaître davantage" (p. 25). Or elle est toute surprise de ne pas trouver sur son visage les marques de sa perversion. Elle imaginait une espèce de monstre à l'expression marquée par le vice. Contre son attente, sa première impression est nettement favorable: " . . . il me semble qu'il vaut mieux qu'elle (sa réputation). Ici, où le tourbillon du monde ne le gêne pas, il parle raison avec une facilité étonnante, et il s'accuse de ses torts avec une candeur rare. Il me parle avec beaucoup de confiance, et je le prêche avec beaucoup de sévérité. Vous qui le connaissez, vous conviendrez que ce serait une belle conversion à faire" (p. 25). Ce premier contact est très significatif: la Présidente est intéressée par Valmont, il est si différent de ce qu'elle s'était imaginé; elle découvre un homme charmant, qui retrouve sa simplicité dès qu'il n'est plus dans le tourbillon du monde. Déjà elle excuse Valmont, il est "gâté" par le monde, mais la campagne et la compagnie de gens honnêtes font réapparaître son naturel. Sa

mauvaise réputation n'est donc pas entièrement justifiée puisqu'elle ne peut s'appliquer qu'à un aspect du Vicomte qu'il a abandonné en quittant les salons.

"Ce redoutable Monsieur de Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paraît avoir déposé ses armes meurtrières, avant d'entrer dans ce Château . . .

C'est apparemment l'air de la campagne qui a produit ce miracle". Elle lui accorde aussitôt une confiance illimitée: ". . si j'avais un frère, je désirerais qu'il fût tel que Monsieur de Valmont se montre ici"

(p. 32). Bienveillance, désir de le trouver honnête, cette démarche caractérise la Présidente. Sa réaction n'est pas due uniquement au fait qu'elle est immédiatement sensible au charme du Vicomte. Elle trahit au contraire un élément important de sa personnalité: dans sa fraîcheur et sa pureté, elle est incapable de sortir de son petit monde limité et idéal. Il lui paraît impensable que quelqu'un puisse ne pas être droit et honnête. Dans sa naïveté, elle ne soupçonne pas l'existence d'un monde de dissimulation et de masque. Elle-même ne demande qu'à être honnête et bonne, à garder ses serments, à respecter autrui, à ne lui faire de tort en rien: "Vous me forcez à vous craindre, peut-être à vous haïr, je ne le voulais pas" (p. 59).

Elle projette sur les autres ses propres réactions:

"J'en appelle à vous-même, à votre honnêteté; m'avez-vous

cru capable de ce procédé?" (p. 91). Elle a une confiance à toute épreuve en la bonté de l'homme. Cette qualité qu'elle possède elle-même au plus haut point, elle la prête sans hésiter à ceux qui l'entourent: "Il est si pénible de penser désavantageusement de qui que ce soit, si fâcheux de ne trouver que des vices chez ceux qui auraient toutes les qualités nécessaires pour faire aimer la vertu" (p. 49).

Dévouée, altruiste, elle souhaite le bien des autres. Dès sa première rencontre avec Valmont, elle entreprend sa "conversion" avec le désir sincère de l'amener à la vertu et de le rendre capable de jouir d'un bonheur honnête et calme comme le sien.

Autant Madame de Merteuil était guidée par la raison, la pensée, la réflexion, autant les réflexes de la Présidente lui sont-ils dictés par son coeur. Elle est toute sensibilité, émotion. C'est son coeur, non son esprit qui juge et qui décide: "Je ne vous ferai point le détail des faits ou des raisons qui le justifient; peut-être l'esprit les apprécierait-il mal: C'est au coeur seul qu'il appartient de les sentir" (p. 333). Son coeur est son conseiller et le critère unique qui la guide dans la vie.¹⁰ Soulignons le côté négatif de ce

¹⁰ Mead, op.cit., p. 568. "What happens when in everyday life one attempts to make his way by no other light than that which comes from the heart? Laclos offers us the case of Madame de Tourvel... Madame de Tourvel is ignorant of the world, and worse yet she is utterly unaware of the fact".

système de vie, fondé uniquement sur la sensibilité et qui dans le cas de la Présidente présente l'exemple d'une femme dont le manque de lucidité est total; son désabusement et son aliénation prouveront que le coeur seul peut ne pas être une source efficace de connaissance, de soi-même et d'autrui. Elle est en effet incapable de voir le monde tel qu'il est, tout enfermée dans son petit univers où elle ne veut laisser d'accès qu'au bien: "et je ne puis penser que celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu" (p. 50). Or lorsqu'instinctivement elle désire quelque chose, et qu'elle ne veut et ne peut désirer que ce qui est vertueux, elle transforme naïvement la réalité pour l'adapter à ses normes. Lorsqu'elle est attirée par Valmont, elle refuse de voir en lui un libertin, malgré les avertissements de ses amis et malgré la réputation qui le précède partout, elle se créera un Valmont idéal, vertueux et bon et pourra alors laisser son coeur être attiré par lui. Il serait impensable pour elle de pouvoir s'attacher à quelqu'un qui ne soit pas honnête et bon. Sa naïveté et son manque de jugement objectif sont frappants d'autant plus qu'elle n'est pas une enfant ignorante comme Cécile, mais bien une femme en contact avec une société libertine. Elle n'a rien perdu de sa fraîcheur et de ses illusions sur le genre humain et ce manque total de réalisme entraînera sa perte.

Une lettre très sévère de Madame de Volanges la met fortement en garde contre le Vicomte. Elle qualifie Valmont de "faux", "dangereux", "malhonnête", "criminel", "cruel", "méchant". Elle précise qu'il a choisi les femmes pour victimes . . . de toutes les femmes auxquelles il a rendu des soins, succès ou non, il n'en est point qui n'aient eu à s'en plaindre" (p. 26). Voici qui est clair et net, et qui de plus correspond à l'idée que la Présidente avait de Valmont avant de l'avoir vu. Mais Madame de Tourvel refuse de croire à la véracité d'un tableau si noir. Au contraire, elle ne trouve en la présence du Vicomte que des "motifs de sécurité". Elle ne veut croire que ce qu'elle voit et ce que lui dit son coeur.

Toutefois dès cette deuxième lettre à Madame de Volanges, on distingue un ou deux indices d'un intérêt qui n'est pas aussi détaché qu'elle le voudrait: tout d'abord la longueur de sa lettre; et aussi l'enthousiasme qu'elle manifeste pour prendre la défense du Vicomte qu'elle ne connaît que depuis quelques jours. Elle s'en explique d'une manière un peu suspecte: "Voilà, Madame, de bien longs éclaircissements: mais j'ai cru devoir à la vérité un témoignage avantageux à Monsieur de Valmont" (p. 34). Est-ce vraiment de vérité qu'il s'agit ici; ne serait-ce pas plutôt qu'elle cherche à persuader autant sa correspondante qu'elle-même de

l'"honnête sincérité" du Vicomte? Elle discourt trop pour prendre le temps de regarder dans son coeur et elle se flatte d'avoir déjà réussi, elle, à commencer la transformation de Valmont. Et son désir de le voir irréprochable est, lui aussi, suspect; de plus: une petite pointe de jalousie ne parvient pas à se masquer: elle est soulagée d'apprendre qu'entre le Vicomte et la Marquise il s'agit d'amitié seulement et non d'amour... (p. 33). Et cette curiosité qui lui fait désirer savoir comment Valmont passe ses matinées, si "quelques femmes aimables à la ronde" sont pour quelque chose dans ses sorties de chasse le matin (dont il rapporte rarement du gibier!). Et son peu d'empressement à suivre les conseils de son amie qui la conjure de s'éloigner ou de demander le départ du Vicomte. Non, elle se sent en sécurité, et n'a aucune envie de mettre fin à ce début d'"amitié"; elle ne ressent nul "besoin" et encore moins de désir de quitter celui qui en si peu de temps a déjà su capter sa confiance.

C'est encore pour faire l'éloge du Vicomte qu'elle écrit une troisième fois à Madame de Volanges. Valmont a abusé habilement de sa crédulité en faisant la charité, en sauvant de la misère quelques pauvres du village voisin. Elle est prise au piège et cette "vertueuse action" provoque son admiration et son enthousiasme. Elle met à le défendre une "chaleur"

qui inquiète son amie: "C'est la sollicitude de la bien-faisance; c'est la vertu des plus belles âmes", elle est "attendrie jusqu'aux larmes . . . Quoi! les méchants partageraient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bien-faisance?" (p. 50). En toutes occasions, Madame de Tourvel "sent", "pressent", "redoute", "craint", mais ne prévoit jamais clairement une situation donnée, comme la suite de notre étude va le prouver.

Or, sans qu'elle s'en rende compte, la nature des sentiments de la Présidente n'a cessé d'évoluer depuis sa première rencontre avec Valmont. D'une méfiance naturelle, elle est passée à la curiosité, à l'intérêt puis à l'enthousiasme. Cet état d'admiration va être interrompu brutalement par la prise de conscience de son amour pour le Vicomte. Valmont qui a observé l'évolution des sentiments de la Présidente juge à plusieurs signes (son émoi en sa présence, sa main tremblante) que l'amour de Madame de Tourvel est déjà bien ancré dans son coeur et il décide de le lui faire connaître en lui déclarant son propre amour. Les paroles de déclaration de Valmont qu'elle aurait accueillies froidement et avec mépris lorsqu'elle le connaissait à peine, et qu'elle aurait simplement considérées comme une vulgaire flatterie de la part d'un libertin, aujourd'hui la bouleversent profondément. Elle croise ses mains sur ses yeux "avec l'expression du désespoir : "Ah! malheureuse!" s'écria-t-elle; puis elle fondit en larmes" (p. 52).

Sa réaction, et surtout son exclamation "malheureuse" et non malheureux, prouvent qu'il a touché juste; la Présidente ouvre les yeux et la vérité de son amour lui apparaît comme un coup de foudre. Elle a perdu sa sécurité, et son amour, dont elle est consciente maintenant, va devenir l'unique objet de ses préoccupations. Elle commence par s'apercevoir avec horreur de l'emprise qu'il a déjà sur elle. Et cette prise de conscience marque le début d'une lutte pathétique: elle va farouchement refuser cet amour, le combattre et tenter d'empêcher que ses sentiments ne s'imposent. A partir de cet instant la personnalité du Vicomte passe au second plan. La tragédie se joue dans l'âme de Madame de Tourvel déchirée: tout son idéal de vie tranquille et paisible, ses principes d'honnêteté et de félicité vont peu à peu être submergés par un sentiment impérieux et irrésistible. L'âpreté du combat intérieur de la Présidente ne peut s'évaluer à sa juste mesure que si l'on garde présent à l'esprit l'authenticité de sa sagesse et de ses convictions et il est facile de s'imaginer qu'elle se débattrait de toutes ses forces contre cet amour.

Son trouble se manifeste tout d'abord par une réaction de peur. Dans une lettre au Vicomte, elle le supplie de la laisser en paix: "L'étonnement

et l'embarras où m'a jetée votre procédé; je ne sais quelle crainte, inspirée par une situation qui n'eût jamais dû être faite pour moi" (p. 58). Le mot crainte reviendra à plusieurs reprises sous sa plume: "Croire à vos sentiments, ne serait-ce pas une raison de plus pour les craindre" (p. 116); plus tard: "Renoncez à un sentiment qui m'offense et m'effraie" (p. 138); "effrayée de mes sentiments, de mes pensées, je crains également de m'occuper de vous et de moi" (p. 206). Analysons de plus près cette réaction de peur. Quelles sont les causes de l'appréhension de la Présidente devant une situation si nouvelle pour elle, et comment cette peur exprime-t-elle son déchirement intime?

Le premier élément qui frappe le lecteur est le caractère social de sa réaction. La Présidente, avant même de vouloir envisager le bouleversement et les conséquences que pourraient entraîner l'amour sur sa personnalité intime, s'inquiète et se soucie de l'opinion publique. Sa sagesse, sa vertu ont contribué à former d'elle aux yeux de la société l'image d'une femme, d'une épouse irréprochable. Le maintien de cette image, l'approbation d'autrui sont absolument indispensables à son repos. En effet, elle écrit à Valmont: "Accoutumée à n'inspirer que des sentiments honnêtes, à n'entendre que des discours que je puis écouter sans rougir, à jouir par conséquent d'une

sécurité que j'ose dire que je mérite . . ." (p. 58).

Madame de Tourvel a l'habitude de s'attirer le respect par son attitude impeccable. Elle s'est toujours sentie à l'abri du trouble et de la tentation. Elle vit dans un monde à part, entourée d'une auréole de respectabilité et rien, pense-t-elle, ne pourrait la faire sortir de cette route plane, toute tracée d'avance. Elle se croit un destin tout défini; elle se considère en dehors de ce qu'elle méprise et veut ignorer. Elle écarte les conseils prudents mais éclairés de son amie et se juge capable, elle, d'entreprendre la conversion de Valmont malgré sa mauvaise réputation et malgré tous les avertissements de son entourage. Sa vertu, son honnêteté sont à la base de sa naïveté qui fait qu'elle se croit différente, invulnérable. Madame de Volanges dans sa lucidité désabusée tente en vain de la mettre en garde : "Ma belle amie, votre honnêteté même vous trahit par la sécurité qu'elle vous inspire" (p. 68).

Ce n'est que trop tard qu'elle s'en rend compte:

"Hélas! le temps n'est pas loin, où je me croyais bien sûre de n'avoir jamais de pareils combats à soutenir. Je m'en félicitais; je m'en glorifiais peut-être trop. (p. 206). De même que la Marquise et le Vicomte sont trop sûrs de leur force, de la puissance de domination de leur intellect sur leurs sentiments, de même la Présidente considère sa vertu comme

un élément constant et immuable. Elle ne croit pas à la possibilité d'une faille; elle surestime ses forces. C'est le choc de deux mondes où chacun se croit imperméable aux manifestations de l'autre et c'est cette même sécurité, qui, bien que basées sur des principes diamétralement opposés, entraîne la chute des héros.

Voici donc le premier motif de son émoi: quelqu'un, le Vicomte a mis en question son invulnérabilité, il a osé la traiter comme une femme ordinaire, susceptible de tomber amoureuse. Elle ressent très fortement cette attitude comme une insulte. En effet au début de leurs rapports Valmont avait eu l'habileté de se montrer parfaitement correct; il avait prétendu la distinguer des autres femmes et lui avait répété à quel point elle était différente, elle, qui n'avait rien à craindre, à l'abri de sa vertu. Elle était tombée dans le piège, flattée de sentir qu'elle avait droit de sa part à un traitement différent: "j'avoue que je lui sais un gré infini d'avoir su me juger assez bien pour ne pas me confondre avec elles (les autres femmes)" (p. 33).

Donc la déclaration du Vicomte blesse son amour-propre, elle se sent humiliée qu'il ait cessé de la considérer comme intouchable et inaccessible: "l'idée révoltante de me voir confondue avec les

femmes que vous méprisez, et traitée aussi légèrement qu'elles" (p. 58). Elle revient à plusieurs reprises sur cette préoccupation: "J'ai cru que vous respecteriez une femme honnête" (p. 59). Les sentiments du Vicomte l'"offensent", "leur aveu l'outrage" (p. 59), et elle lui manifeste son mécontentement:

Avertie déjà depuis longtemps de ce danger par mes amis, j'ai négligé, j'ai même combattu leur avis tant que votre conduite à mon égard avait pu me faire croire que vous aviez bien voulu ne pas me confondre avec cette foule de femmes qui toutes ont eu à se plaindre de vous. Aujourd'hui que vous me traitez comme elles, que je ne peux plus l'ignorer, je dois au public, à mes amis, à moi-même de suivre ce parti nécessaire (p. 87).

Elle s'oppose elle, "femme honnête", à "cette foule de femmes" qui ont eu la faiblesse de renoncer à des principes moraux rigides, et qui se sont attiré, par leur conduite, un "mépris" justifié. Elle veut pouvoir maintenir intacte sa réputation de femme irréprochable, aux yeux du Vicomte et à ceux de la société.

D'ailleurs l'amour comporte aussi pour elle un danger d'une nature plus intime. Comment Madame de Tourvel se représente-t-elle ce sentiment qui jusqu'alors lui était inconnu? Elle parle d'"orages redoutables", de "ravage effrayant" (p. 105); du "tumulte des sens", d'un "orage des passions dont le spectacle est effrayant". "Eh comment affronter ces tempêtes? comment oser s'embarquer sur une mer couverte des débris de mille et mille

naufrages" (p. 116). Plus loin elle décrit ainsi l'amour: "cet état de trouble et d'anxiété", "ces agitations violentes" (p. 207). Elle ne voit de l'amour que son aspect troublant et destructeur; il crée le désordre, déchaîne la violence et ses lettres de cette époque sont remplies de ces descriptions sinistres.

Or, nous l'avons vu, l'idéal de vie de la Présidente consiste en la tranquillité. La passion et toute l'agitation qu'elle comporte à ses yeux représente une menace dangereuse, elle apporterait dans ses habitudes un bouleversement dont elle ne perçoit que le côté négatif. L'impétuosité des sentiments risque d'ébranler l'autorité qu'elle a l'habitude de reconnaître à sa raison.

Le sentiment de crainte que lui inspire la violence de la passion paraît faire écho à de nombreuses voix du dix-huitième siècle qui ont insisté sur le danger que représente la passion pour le bonheur individuel. "Il (le bonheur) est dans le silence des passions, dans l'équilibre et le repos de l'âme",¹¹ dit Marmontel. Madame de Lambert donne ces conseils: "le bonheur est dans la paix de l'âme. Il faut fermer toutes les avenues aux passions . . . Il faut craindre

¹¹ in Mauzi, op.cit., p. 330.

ces grands ébranlements de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût".¹²

De ces textes se dégage clairement l'idée que la passion est dangereuse, négative;¹³ qu'elle représente la part obscure et nuisible de l'être humain et que tout homme réfléchi mettra en oeuvre sa prudence et son énergie pour empêcher l'empire de la passion sur la raison. Pour les adeptes de ce style de vie, l'homme dans son essence comporte donc une dualité entre ses passions mauvaises, et son intelligence qui a pour fonction de les écraser. "Le bonheur est le fruit de la raison; c'est un état tranquille, permanent, qui n'a ni transport, ni

¹² ibid., p. 339. Citons également Grimod de la Reynière: "L'amour est une passion aveugle et tumultueuse, qui s'empare de l'âme par la voie des sens, qui, sous l'attrait du plaisir, cause les plus violents chagrins, énerve le coeur, abrutit l'âme et plonge le malheureux qui en est attaqué dans un état de crise dont il ne sort pas quand il veut . . . Les transports de l'amour sont des illusions passagères que le retour de la raison anéantit et dissipe". in Mauzi, op.cit., p. 360. Et cette lettre de Julie à Saint-Preux: "que d'agitations! que d'effroi! que de mortelles alarmes! que de sentiments immodérés ont perdu leur première douceur! . . . ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses." Julie ou La Nouvelle Héloïse (Paris, 1960), p. 76.

¹³ Hazard, qui analyse ce même aspect du bonheur, au 18^e siècle, écrit dans La crise de la conscience européenne (Paris, 1961): "Ayons soin de fuir les passions, dont les mouvements violents n'apportent jamais que troubles et chagrins" (p. 275).

éclats",¹⁴ affirme Madame de Choiseul. Cet état d'esprit correspond exactement à celui de Madame de Tourvel lorsqu'elle écrit à Valmont:

dans le moment où vous croyez faire l'apologie de l'amour, que faites-vous au contraire que m'en montrer les orages redoutables? qui peut vouloir d'un bonheur acheté au prix de la raison, et dont les plaisirs peu durables sont au moins suivis de regrets quand ils ne le sont pas de remords? . . . Vous croyez, Monsieur, ou vous feignez de croire que l'amour mène au bonheur; et moi, je suis si persuadée qu'il me rendrait malheureuse, que je voudrais n'entendre jamais prononcer son nom (p. 105).

Elle est incapable d'envisager la passion sous un angle un tant soit peu positif; son attitude est conditionnée par son éducation et ses principes religieux. "Remords" le mot est particulièrement significatif. La Présidente a peur de la passion parce que ses convictions religieuses et les règles qu'elles comportent lui ont enseigné que celle-ci est synonyme de péché et que céder à l'attrait de l'amour entraînerait de sa part un tel sentiment de culpabilité accompagné de mépris de soi-même qu'il lui enlèverait toute joie de vivre. Elle a si peu de foi en elle-même qu'elle a absolument besoin de la sanction de la religion et de la société. Peur de l'opinion publique, peur de voir s'affaiblir la prééminence de sa raison sur son coeur, crainte de perdre sa tranquillité et surtout sa bonne conscience,

¹⁴ in Mauzi, op.cit., p. 331.

voici les raisons pour lesquelles la Présidente redoute la passion et pourquoi pendant assez longtemps elle va refuser de reconnaître qu'elle aime.

Elle se plaint de l'amour du Vicomte et affirme qu'elle ne partage pas, qu'elle ne partagera jamais ses sentiments. Il lui est plus facile de nier tout simplement l'existence de ce qu'elle veut ignorer. Son attitude n'est pas dépourvue de mauvaise foi. A plusieurs reprises elle voile une partie de la vérité à Madame de Volanges: elle n'ose lui dire que c'est elle qui a envoyé un domestique pour épier les allées et venues du Vicomte. Lorsque Madame de Volanges renouvelle sa mise en garde, la Présidente omet de lui dire qu'en effet elle a, elle aussi, à se plaindre des assiduités de Valmont. Elle continue à prendre sa défense; ce parti-pris de dissimulation est symptomatique: elle a quelque chose à cacher mais son refus de le dévoiler à son amie découle de son refus de prendre elle-même nettement conscience de la situation dans laquelle elle se trouve. Ce parti d'éviter de voir clair en elle-même devient systématique dans la suite de ses rapports avec Valmont. Elle ne veut pas entrer en correspondance avec lui, c'est la sage conduite que lui dictent ses principes: ". . . quelle femme pourrait avouer être en correspondance avec vous? et quelle femme honnête peut se déterminer à faire ce qu'elle sent qu'elle serait

obligée de cacher?" (p. 91). Mais immédiatement après, elle revient sur sa décision, d'une manière maladroite et hésitante qui trahit son trouble; elle a demandé à Valmont de partir mais ne peut se résoudre à le perdre tout à fait, à couper tous les liens: "Encore si j'étais assurée que vos lettres fussent telles que je n'eusse jamais à m'en plaindre, que je pusse toujours me justifier à mes yeux de les avoir reçues, peut-être alors le désir de vous prouver que c'est la raison et non la haine qui me guide, me ferait passer par-dessus ces considérations puissantes" (p. 91). Quelle ironie, et aussi quel pathétique dans sa référence à la raison! elle qui va de moins en moins se laisser conduire par elle. Non, ses mauvaises raisons ne convainquent personne, pas plus que sa réaction d'amertume lorsque, sur les conseils de Madame de Volanges, elle s'est finalement décidée à demander au Vicomte de s'éloigner. Elle partage la tristesse de Madame de Rosemonde qui

regrette beaucoup son neveu, dont il faut convenir qu'en effet la compagnie est agréable. . . elle ne tarissait pas sur son éloge. J'ai cru lui devoir la complaisance de l'écouter sans la contredire, d'autant qu'il faut avouer qu'elle avait raison sur beaucoup de points. Je sentais de plus que j'avais à me reprocher d'être la cause de cette séparation... j'ai été vraiment peignée de la douleur de ma respectable amie; elle m'a touchée au point que j'aurais volontiers mêlé mes larmes aux siennes (p. 98).

Il est clair que ses larmes ne sont pas dues uniquement à la compassion. Le départ du Vicomte l'a profondément affligée et elle attribue sa tristesse à la vue du chagrin de Madame de Rosemonde. Seylaz a très bien analysé ses réactions: "Nous découvrons qu'elle essaie de sauvegarder, contre Valmont sa vertu, et contre Madame de Volanges son amour et l'idée charmante qu'elle se fait du Vicomte. Et avec la même duplicité naïve, elle donne satisfaction au monde et à la vertu en éloignant Valmont, et elle cède à la tentation, au charme de l'amour, en permettant à celui-ci de lui écrire et en lui répondant".¹⁵ Elle tient encore trop à son sur-moi social pour renoncer à son image de femme vertueuse. Par conséquent elle renvoie Valmont ce qui confirme son personnage de sagesse et de vertu. Elle peut toujours jouir de l'approbation de l'opinion publique, elle peut continuer à se sentir invulnérable. Mais en même temps, secrètement, elle peut céder une part cachée de son coeur en s'autorisant à penser à lui, à lui écrire et à recevoir ses lettres.

Son refus de reconnaître en elle la présence de l'amour, son manque de lucidité apparaissent d'une manière beaucoup plus éclatante encore lorsqu'elle propose à Valmont de devenir son amie. Sous le couvert de cette amitié, elle pourrait alors se livrer en bonne conscience à l'attrait de Valmont, à la douceur de sa

¹⁵ op.cit., p. 74.

société; elle n'aurait plus de remords à en subir le charme. "Pour me livrer à ce sentiment si doux, si bien fait pour mon coeur, je n'attends que votre aveu" (p. 139). Elle recouvre son amour de toutes sortes de qualificatifs honorables avant d'oser l'appeler par son nom: bonté, intérêt, pitié, tolérance, dévouement, charité, amitié. Plutôt que d'avoir à admettre en elle l'existence d'un sentiment inavouable, elle recourt à toutes les solutions que lui propose l'hypocrisie. Charpentrat parle à juste titre du "truquage désespéré et bouleversant" de Madame de Tourvel.¹⁶ Ironiquement c'est son honnêteté qui est le mobile de cette mystification. La Présidente a tellement l'habitude d'être en règle avec sa conscience qu'elle repousse tout sentiment qu'elle aurait à se reprocher. Elle retarde le plus possible l'instant où elle devra prendre une décision qui lui sera douloureuse quelle qu'elle soit: lorsqu'elle admettra la réalité de son amour, et deviendra du même coup implicitement coupable, il lui faudra alors, soit rejeter cet amour, ce dont elle n'a aucune envie, soit l'accepter en renonçant à tout ce qui fut sa vie jusqu'à ce jour. Alternative pénible et l'on comprend qu'elle mette en oeuvre toutes les ruses offertes par son imagination pour essayer d'éluder le problème

¹⁶ P. Charpentrat, Préface aux Liaisons dangereuses (Paris: Delmas, 1950), p. XIII.

et d'en retarder l'issue.

La pathétique lettre LVI marque un net changement de ton. Une allusion à son mari, la référence à "un amour criminel" sont autant d'indices de son fléchissement. Le lecteur la sent qui faiblit peu à peu. C'est à ce stade de sa lutte qu'elle fait le plus souvent allusion au devoir: ". . . vos sentiments . . . je ne veux ni ne dois y répondre" (p. 116), et le poignant "Je suis heureuse, je dois l'être" (p. 117). Jusqu'à maintenant elle s'est toujours défendue en affirmant qu'elle ne désirait pas les attentions du Vicomte. Mais la voilà qui parle pour la première fois d'"obstacles insurmontables" qui la séparent de Valmont. Il ne s'agit plus seulement de son propre désir de refuser l'amour. Ses références renouvelées au devoir, à des empêchements extérieurs prouvent bien qu'elle est en train de céder intérieurement, mais qu'elle saisit tous les prétextes pour refouler encore la réalité de son amour. Son recours à des éléments extérieurs à sa volonté sont symptomatiques du fait que sa tête ne peut plus lutter contre son coeur. Elle compte sur le secours du devoir, cette notion si profondément ancrée en elle depuis toujours. "non, je n'oublie point, je n'oublierai jamais ce que je me dois, ce que je dois à des noeuds que j'ai formés, que je respecte et que je chéris" (p. 164).

Guyon analyse cette réaction: "Mais les mots eux-mêmes qu'elle emploie ne nous avertissent-ils pas que nous sommes ici en présence de sentiments non personnels, d'une morale conventionnelle? Que peuvent ces contraintes extérieures d'ordre moral et social contre le torrent dévastateur de la passion? Elles seront emportées comme un fétu . . . Les principes de la morale, principes théoriques et appris, la volonté même la plus farouche de leur être fidèle, ne peuvent rien contre les prestiges de cet amour".¹⁷

Elle entreprend une lutte farouche et désespérée, non pas contre le Vicomte, mais contre elle-même. Ce n'est plus Valmont qu'elle voit, c'est une certaine image de lui qui l'occupe tout entière. Son amour est devenu un monde indépendant, comme le remarque judicieusement la vieille Madame de Rosemonde: "l'amour est un sentiment indépendant, que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne saurait vaincre" (p. 305). C'est une véritable guerre intestinale qui s'amorce entre son personnage social et religieux, fidèle à des principes rigides et à des devoirs, et son coeur qui est de plus en plus tenté par le charme du Vicomte, par cet amour, par l'attrait de "ce sentiment impérieux" (p. 207). C'est une lutte douloureuse qui engage tout son être et qui se trahit par son écriture. Le début de cette lettre LVI était très composé, mais peu à peu elle perd le contrôle de l'expression et sa phrase hachée révèle son trouble

¹⁷ Bernard Guyon, "La chute d'une honnête femme," L'Anneau d'or, numéro spécial, p. 171.

intérieur: "Laissez-moi, ne me voyez plus, ne m'écrivez plus, je vous en prie; je l'exige" (p. 118).¹⁸ D'ailleurs l'ardeur de sa passion n'apparaît pas à Madame de Tourvel comme une révélation subite et violente; la progression est lente, elle se laisse peu à peu envoûter et croit, orgueilleusement et naïvement, pouvoir dominer ses sentiments, ou couper court à ses relations avec le Vicomte.

Valmont l'encourage dans ce sens en lui faisant croire qu'elle est maîtresse de ses sentiments: "Que craignez-vous, que pouvez-vous craindre d'un sentiment que vous serez toujours maîtresse de diriger à votre gré?" (p. 121); "ce sentiment lui-même, consentez à le partager, et vous le réglerez à votre choix" (p. 186).¹⁹

Toutefois le moment est arrivé où la Présidente ne peut plus continuer à s'aveugler sur l'état de son coeur. Le choc que provoque en elle le retour inopiné

¹⁸ Seylaz a étudié le rapport entre l'évolution du style de Madame de Tourvel et son abdication progressive devant la passion. "Le langage finit toujours par nous trahir". Il parle plus loin de "cette tentative pathétique d'utiliser le langage pour protéger un secret ou pour se le cacher à soi-même". Op.cit., p. 63. Voir surtout pages 62, 63 et 64.

¹⁹ "Les phrases balancées du séducteur inspirent à la Présidente une sécurité trompeuse; en la persuadant qu'il existe des lois au royaume de la passion, elles la conduisent plus sûrement à sa perte que des couplets lyriques". Charpentrat, op.cit., pp. XIII-XIV.

du Vicomte, le charme qu'elle trouve à leurs entretiens, tout lui indique clairement son amour et, une dizaine de jours après le retour du Vicomte, elle lui adresse une lettre suppliante où elle lui avoue son amour et le conjure de partir.

Cette lettre capitale (No.XC) exprime admirablement la lutte de la Présidente, son trouble, le conflit entre ses principes et son amour; une analyse approfondie de ce seul texte (à ce moment de son évolution où elle n'a pas encore rejeté complètement son passé, et n'est pas encore assez forte pour accepter son amour), suffirait pour éclairer son caractère. C'est l'apogée de sa lutte, ce moment hésitant où le héros tourmenté est déchiré par les deux tendances qui s'affrontent en lui: ce sont alors des résolutions, puis la tentation teintée d'hésitations, du trouble de plus en plus violent d'une femme à un moment crucial de son drame, devant une décision qu'elle a écartée le plus longtemps possible mais qu'elle ne peut repousser davantage. Tout le drame est intérieur, aucune circonstance extérieure ne s'impose à la Présidente.

Toute la lettre comporte une sorte de rythme, un mouvement entre les éléments traditionnels, religieux, sociaux de la personnalité de Madame de Tourvel, et la présence en elle de l'amour. La lutte est symbolisée par le passage continuuel d'un monde à l'autre, elle se

trouve prise au piège entre les deux, elle est déchirée.

La lettre débute par un trait de la bonté innée de la Présidente: elle ne veut pas peiner le Vicomte et souhaite que sa propre douleur soit une compensation au chagrin qu'elle va lui causer malgré elle. Elle fait un premier aveu timide et voilé en parlant de "sentiments plus vifs". L'objet de la lettre est clair: ne nous voyons plus"; il s'agit d'un projet de rupture: "fuyons". Remarquons l'emploi de la première personne du pluriel; elle a besoin de la collaboration de Valmont, ce qui prouve qu'elle n'a pas en elle-même la force de lutter seule. Ces entretiens sont "trop dangereux"; une "inconcevable puissance" c'est-à-dire une impulsion qu'elle ne dirige pas la domine; elle décide de faire une chose, et fait le contraire, ce qu'elle ne "devrait" pas faire.

Suit, et cette fois-ci spontanément, la confession de la violence de son amour que même l'absence ne pourra détruire. Il a envahi son âme, elle ne lutte plus contre son existence en elle, elle a cessé de chercher de mauvaises raisons pour l'appeler par un autre nom. Mais immédiatement après cet aveu de sa "faiblesse", un revirement se produit par le retour aux principes, au monde de la raison et du devoir: oui, elle est obligée de reconnaître l'existence de l'amour en elle mais elle refuse absolument de l'accepter et elle est déterminée à lutter de toutes ses forces.

Plus que jamais elle le considère comme un mal et elle est prête à mourir plutôt qu'à céder. Sa détermination s'exprime par l'emploi du futur et par la répétition: "cet empire que j'ai perdu sur mes sentiments, je le conserverai sur mes actions; oui, je le conserverai, j'y suis résolue, fût-ce aux dépens de ma vie" (p. 206).

Voici venu ensuite le moment de l'examen de conscience, de l'accusation, du remords. Elle ressent fortement sa culpabilité, elle s'accuse d'orgueil, de faiblesse. C'est le recours à la religion et toute la terminologie est marquée par des termes religieux: "Ciel"; "miséricorde", "chute", "coupable". Son âme de croyante est écrasée, punie, brisée. Ce retour au passé évoque en elle le bonheur tranquille qu'elle a perdu. Elle a la nostalgie de cette époque où son coeur était en paix avec sa conscience.

Le souvenir de son existence passée amène naturellement à son esprit l'idée de vertu. Elle la croit encore possible et laisse courir son imagination sur un avenir où elle pourrait concilier la vertu et l'amour. Elle s' imagine encore naïvement que la séparation sera une solution à son mal; elle se propose le compromis suivant: elle mènera une vie vertueuse aux côtés de son mari, mais son coeur pourra se livrer à "la douceur de goûter sans remords un sentiment

délicieux" (p. 206). Elle retrouverait ainsi le calme, "la joie de son coeur", sans perdre l'amour dont en ce moment elle ne connaît que la peur, le trouble, l'anxiété, les agitations violentes. Elle fait appel à la vertu de Valmont, à son âme sensible, c'est vraiment sous ce jour qu'elle le voit dans son aveuglement et elle aspire à une union idéale avec celui qu'elle aime.²⁰

La lettre est adressée au Vicomte et destinée à le toucher. Mais elle est aussi l'expression d'un monologue, d'une pensée qui va et vient, qui oscille, tantôt se contrôle et tantôt s'oublie. La Présidente écrit autant pour elle-même que pour son destinataire. Elle essaie de dominer sa passion, de se convaincre elle-même du bien-fondé de sa requête à Valmont; mais la tentation du sentiment miroite et alterne avec la peur du péché et de la honte. Elle n'ose pas affronter la désapprobation de ceux qui l'ont toujours connue vertueuse et surtout elle redoute

²⁰ Peut-être est-il possible de voir dans cet épisode une réminiscence de La Nouvelle Héloïse, lorsque Julie, à la veille de son mariage avec Monsieur de Wolmar écrit à Saint-Preux: "Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un père esclave de sa parole et jaloux d'un vain titre dispose de ma main qu'il a promise. Que l'amour seul dispose de mon coeur."
op.cit., p. 314.

la culpabilité et les reproches de sa conscience.

"Mais devenir coupable!... non, mon ami, non, plutôt mourir mille fois. Déjà assaillie par la honte, à la veille des remords, je redoute et les autres et moi-même. Je rougis dans le cercle, et frémis dans la solitude" (p. 207).

De plus, elle sent le danger que représente la passion, redoutable et funeste puisqu'elle paralyse l'ascendant de la raison, fait perdre à sa victime le contrôle de sa pensée sur ses gestes. La Présidente se sent "enivrée", elle "s'égare"; elle veut faire une chose, en fait une autre; elle a perdu "son empire sur ses sentiments" et la perdra bientôt sur ses actions.

En effet quelques jours plus tard, la Présidente, n'ayant plus le courage de résister tombe dans les bras du Vicomte et subit une crise violente. Cette fois-ci l'avertissement est clair, elle est au bout de ses forces et elle prend le parti de s'enfuir. C'est à Madame de Rosemonde qu'elle fait l'aveu de son amour; c'est vers cette douce et bonne vieille dame qu'elle se tourne dans son trouble. Ce changement de confidente, à ce moment décisif de l'intrigue est significatif: Madame de Volanges l'avait à plusieurs reprises mise en garde contre le Vicomte et la Présidente ne veut pas lui procurer une satisfaction de vanité qui serait humiliante pour elle. Instinctivement elle craint sa rigueur, ses

reproches et ses réflexions morales. En outre elle sait que Madame de Volanges déteste Valmont et elle ne veut pas entendre médire de celui qu'elle aime. Elle connaît Madame de Rosemonde pour son indulgence et elle sait l'affection que celle-ci porte à son neveu: "Ah! Madame, pardon: mais mon coeur est oppressé; il a besoin d'épancher sa douleur dans le sein d'une amie également douce et prudente: quelle autre que vous pouvait-il choisir" (p. 237). La sollicitude de Madame de Rosemonde prouvera qu'elle ne s'était pas trompée.

C'est loin de Valmont que l'ardeur de son amour se découvre à elle dans toute son ampleur. Examinons le vocabulaire qu'elle utilise pour en parler: "une inconcevable puissance" (p. 206), "un sentiment impérieux" (p. 207), des sentiments "qui, portant dans l'âme le trouble mortel que j'éprouve, ôtent la force de les combattre", "ce fatal voyage m'a perdue . . . j'aime, oui, j'aime éperdument", "je suis bien malheureuse", (p. 238), "enivrée du plaisir de le voir . . . j'étais sans puissance et sans force . . . Fatal effet d'une présomptueuse confiance! pourquoi n'ai-je pas redouté plus tôt ce penchant que j'ai senti naître? . . . Insensée! je connaissais bien peu l'amour! . . . je m'égare encore dans des vœux criminels" (p. 239). Plus

loin elle parle du "tourment inexprimable. . . la peine qui m'accable . . . la fatalité qui me poursuit" (p. 257), "le trouble où je suis, à mes peines mortelles, au tourment affreux" (p. 274), le "poison dangereux qui a corrompu mon âme" Le rapprochement des termes qu'elle utilise, le choix du vocabulaire: fatal, funeste, indique clairement que la Présidente considère sa passion comme un évènement néfaste mais irrésistible. Son amour n'est pas le résultat d'un choix, il lui est imposé. Elle n'a ni recherché ni désiré cet état, elle le subit malgré elle. Elle a lutté tant qu'elle a pu, mais a épuisé en vain ses forces: "J'étais sans puissance et sans force; à peine m'en restait-il pour combattre, je n'en avais plus pour résister; je frémissais de mon danger sans pouvoir le fuir" (p. 238). Elle se sent accablée, victime d'une force qui l'écrase. Elle se reproche d'avoir surestimé ses forces, de s'être crue invulnérable à la passion. Sa raison, ses convictions morales ne lui sont d'aucune aide, ils sont devenus impuissants à arrêter les progrès de son amour. Elle se sent submergée par ce déchaînement et profondément humiliée d'être incapable de le repousser. Elle se voit sous le jour d'un être faible ayant perdu la possibilité de recourir aux principes qui guidaient sa vie et de reposer sur eux.

Le parti qu'elle a pris de fuir lui prouve bien vite que la séparation d'avec l'objet aimé n'apporte aucune solution à son mal; elle "rougit de (ses) sentiments" (p. 258); elle se sent de plus en plus faible, et accablée d'être devenue à tel point esclave de sa passion: "Fuyons cette passion funeste qui ne laisse de choix qu'entre la honte et le malheur" (p. 294).

Son impression de mortification redouble lorsqu'elle reçoit la lettre du Père Anselme lui apprenant que Valmont ne l'aime plus. Jusqu'à maintenant, elle avait voulu prouver tout d'abord qu'elle était invulnérable à l'amour, puis, lorsqu'elle a dû admettre la réalité de son amour, elle a mis tout en oeuvre pour affirmer qu'elle lutterait et vaincrait cet amour, contrairement à Valmont, qui, croyait-elle, s'était laissé complètement subjugué. Or, les rôles sont renversés: lui a, soi-disant, été plus fort tandis qu'elle gît là, seule et malheureuse, complètement brisée par la passion; Toute la lettre CXXIV est un cri de révolte. Sa douloureuse lutte intestine s'aggrave maintenant d'une sensation de solitude tragique. Elle trouvait la force de combattre tant qu'elle savait qu'elle n'était pas seule à souffrir. Du moment où elle croit que Valmont ne l'aime plus, ses peines redoublent. Elle parle de son "sacrifice": "mais pour qu'il fût entier, il y manquait que Monsieur de Valmont ne le partageât point. Vous avouerais-je que

cette idée est à présent ce qui me tourmente le plus? Insupportable orgueil, qui adoucit les maux que nous éprouvons par ceux que nous faisons souffrir! Ah! je vaincrai ce coeur rebelle, je l'accoutumerai aux humiliations" (p. 293). Le mot humiliation apparaît une deuxième fois dans la même lettre. Son orgueil blessé ne peut admettre qu'elle, qui se croyait si forte, soit réduite seule à un tel état d'esclavage: "tandis que je lui (Dieu) demande sans cesse, et toujours vainement, la force de vaincre mon malheureux amour, il la prodigue à celui qui ne la lui demandait pas, et me laisse, sans secours, entièrement livrée à ma faiblesse" (p. 293). Valmont a trouvé, lui, la force nécessaire pour que sa raison l'emporte sur ses sentiments, tandis qu'elle, déjà si mortifiée par l'empire de son coeur sur sa tête, doit se reconnaître incapable de se maîtriser.²¹ D'où son humiliation et son impression d'être abandonnée de Dieu qui reste sourd à ses prières, et la laisse seule, écrasée et faible: ". . . j'étais réservée à tant d'humiliation!

²¹ On pourrait rapprocher cette situation de celle de La religieuse portugaise dont la passion malheureuse est rendue encore plus douloureuse et amère par le fait qu'elle est seule à souffrir: "Hélas, que je suis à plaindre, de ne partager pas mes peines avec vous, et d'être toute seule malheureuse: cette pensée me tue." Lettres portugaises (Lausanne: Guilde du livre, 1960), p. 73.

Ah! que du moins je me la rende utile, en me pénétrant par elle du sentiment de ma faiblesse" (p. 288). Humiliation, dépit: Valmont par ses machinations a habilement préparé l'état d'esprit de la Présidente. La visite du Vicomte, à la fois souhaitée et redoutée trouvera Madame de Tourvel profondément troublée.

Nous avons vu à quel point cette passion subie malgré elle par la Présidente est négative et destructrice aussi longtemps qu'elle la renie et la combat. Mais enfin, le moment est venu où après tant de luttes et de souffrances, elle se donne à Valmont et cesse de renier son amour. Elle ne soupçonnait en rien la bonne foi du Vicomte qui, par ses menées, l'a persuadée que cette entrevue ne représentait aucun danger pour elle; elle s'est apprêtée la mort dans l'âme à le revoir pour la dernière fois. L'arrivée de Valmont déclenche une scène pathétique et le Vicomte remarque que les réactions de la Présidente sont particulièrement vives: tremblements, évanouissements, convulsions, terreur, suffocations, sanglots. La violence de ses manifestations physiques marque l'importance de la transformation qui s'opère chez la Présidente. La passion l'emporte, les préceptes moraux ne résistent pas devant la tentation de l'amour. Avant de céder, elle déclare à Valmont: "Je désire votre bonheur" (p. 299). Dès le moment où elle s'est donnée à lui, il proteste de sa félicité, et

elle décide de tout sacrifier pour le bonheur du Vicomte. "Je ne puis plus supporter mon existence qu'autant qu'elle servira à vous rendre heureux. Je m'y consacre tout entière: dès ce moment je me donne à vous, et vous n'éprouverez de ma part ni refus, ni regrets" (p. 303). Delmas attribue le "don total" et "l'oubli total de soi" de la Présidente à la révélation que lui a apportée l'amour.²² Plus tard il déclare qu'elle "a trouvé sa vérité dans l'acceptation de l'amour".²³ Cette interprétation qui veut voir en la Présidente une femme qui assume lucidement la réalité de son amour ne résiste pas à une étude attentive de son attitude pendant sa liaison avec Valmont.

Analysons tout d'abord les manifestations de sa passion et tentons ensuite d'en déduire l'essence. Son "don total" mérite un examen spécial. La Présidente sacrifie son honneur, sa vertu et ses principes pour se consacrer au bonheur du Vicomte: ". . . placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis

²² " . . . la Présidente reçoit la révélation qui, pour un temps, et avant que le voile se déchire, lui permet d'être vraiment elle-même, en admettant la réalité de l'amour" op.cit., p. 418.

²³ Delmas, op.cit., p. 444.

décidée pour ce dernier parti . . . Valmont est heureux; et tout disparaît devant cette idée, ou plutôt elle change tout en plaisirs" (p. 309). Au lieu des remords auxquels le lecteur aurait pu s'attendre après la faute tant redoutée, la Présidente éprouve un bonheur idéal. "Et comment ne croirais-je pas à un bonheur parfait, quand je l'éprouve en ce moment? . . . jouissez donc de mon bonheur; je le dois à l'amour" (p. 317); " . . . vous voulez mon bonheur, et il est si grand dans ce moment que je suffis à peine à le sentir" (p. 318). Plus loin elle parle encore de "l'excès . . . de son bonheur", de son "surcroît de bonheur" (p. 333). La découverte de l'amour provoque donc une première réaction chez Madame de Tourvel: elle décide de se consacrer désormais uniquement au bonheur du Vicomte. Elle ne sera heureuse que dans la mesure où il le sera, lui. Toute sa vie sera dirigée vers ce seul but, le bonheur de Valmont devient son unique raison de vivre. Elle remercie Madame de Rosemonde de sa "tardive réponse. Elle m'aurait tuée sur le coup, si j'avais eu encore mon existence en moi: mais un autre en est possesseur: et cet autre est M. de Valmont . . . Tant que ma vie sera nécessaire à son bonheur, elle me sera précieuse, et je la trouverai fortunée" (p. 309); " . . . je n'aurai

vécu que pour lui" (p. 310).²⁴ Cet altruisme total, cet idéal de dévouement, d'auto-sacrifice sont autant de préceptes chrétiens familiers à la Présidente. Valmont devient le bénéficiaire unique de sa générosité spontanée.

Toutefois Madame de Tourvel est trop profondément imbue de ses principes religieux pour que la découverte de l'amour provoque en elle un reniement instantané et lucide. Elle va tout simplement orienter son idéal de vie non plus vers Dieu mais vers l'homme qu'elle aime. Il n'est que d'étudier le vocabulaire qu'elle utilise en parlant de lui: "Je l'aime avec idolâtrie. . . je veux vivre pour le chérir, pour l'adorer" (p. 318); "grondez-la d'avoir jugé témérairement et calomnié celui qu'elle ne devait pas cesser d'adorer" (p. 333). Le lecteur est frappé par ce "mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques",²⁵ : Madame de Tourvel transpose la religion en passion amoureuse et, loin qu'il y ait la moindre intention blasphématoire dans son esprit,

²⁴ Poulet analyse ainsi ce renoncement à l'individualité: "Et cette possession de l'être par l'être ne sera réellement accomplie que lorsque l'être possédé aura cédé, non pas seulement son corps, ni une simple minute de son existence, mais son indépendance, son droit de continuer à vivre sa propre vie et à choisir son propre destin." op.cit., p. 74. Loy parle, lui, du "loss of identity of the self in love." op.cit., p. 163.

²⁵ le mot est de Prévost, Manon Lescaut, p. 45.

bien au contraire c'est ennoblir son amour que de lui prêter les qualités qu'elle a toujours accordées à la religion. Elle connaît avec le Vicomte une union parfaite, elle "adore", elle est presque en extase devant celui qui est devenu son dieu. Cette déification, Valmont l'avait souhaitée: "Je serai vraiment le dieu qu'elle aura préféré " (p. 22), et c'est la mentalité religieuse de la Présidente qui opère la transformation, cette confusion entre l'adoration religieuse et celle qu'elle porte à Valmont; seul l'objet a changé. Ce sont donc sa piété et son ardeur qui font de la Présidente une grande amoureuse. Elle n'a jamais accordé aucun droit à son moi, elle a toujours été entièrement soumise à des valeurs religieuses, morales, extérieures à elle. Le jour où elle abandonne ces valeurs, elle peut consacrer toutes ses habitudes de dévouement, de soumission, d'adoration à un autre, à une passion à laquelle elle se donnera toute entière, comme auparavant elle appartenait à une foi. Il faut avoir à renoncer à des convictions pour pouvoir les remplacer par la passion et la Présidente est une victime toute désignée. Le Vicomte le sait bien, lui qui s'est attaqué à elle à cause de sa "dévotion" et de ses "principes austères". Lorsque la passion rendra Madame de Tourvel esclave, celle-ci n'aura fait que changer de maître. Sa passion amoureuse

est d'ailleurs à peine différente de sa passion religieuse, elle l'a simplement remplacée.²⁶

Cette idée est confirmée par le fait qu'à plusieurs reprises la Présidente tente de justifier cet amour: "ce bonheur qu'on fait naître, est le plus fort lien, le seul qui attache véritablement. Oui, c'est ce sentiment délicieux qui ennoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte, et le rend vraiment digne d'une âme tendre et généreuse comme celle de Valmont" (p. 318). Et surtout cette phrase étonnante: "Valmont est innocent; on n'est pas coupable avec autant d'amour." (p. 332). Sa propension morale est si forte qu'elle veut faire approuver son amour par le ciel. L'amant se trouve ennobli, purifié et surtout innocenté par l'amour. Revenons à Mauzi: "Cette profitable complicité entre la volupté et la bonne conscience atteint, dans la littérature de la deuxième moitié du siècle, un tel degré de certitude mystique que le bonheur

²⁶ Mauzi montre que cette confusion n'était pas rare au dix-huitième siècle; il mentionne notamment Prévost et Bernardin de Saint-Pierre: "Cette conception théologique de l'amour procède d'une contamination curieuse de l'éthique romanesque et de la pensée chrétienne". op.cit., p. 474; "Les valeurs sentimentales et morales sont irrémédiablement confondues. L'amour peut même se dissoudre dans le sentiment religieux. Selon Bernardin de Saint-Pierre, il 'prend dans les âmes pures tous les caractères de la religion et de la vertu'.... Avant la chute, la vertu consiste à résister à l'amour. Après la chute, elle se transforme en un attachement héroïque à cet amour." (p. 479).

devient un signe irrécusable de l'innocence. On lit dans un roman, à propos de deux amants extasiés: "Ils sont Trop heureux, ils ne peuvent être coupables".²⁷ Le plaisir, le bonheur ne peuvent exister pour la Présidente que si Dieu connaît la pureté de son coeur et de ses intentions. Il n'est pas question dans son esprit d'ignorer Dieu; au contraire elle fait appel à lui pour sanctionner son amour.²⁸

Il est aisé de dégager maintenant l'essence de sa passion. Son bonheur si parfait et si merveilleux repose en fait sur une mystification. Elle voit l'amour comme un état d'innocence, de félicité et d'union idéales. Elle ne pourrait être heureuse si elle était lucide; son illusion est totale. Que représente Valmont à ses yeux? A aucun moment elle ne le voit tel qu'il est réellement. Elle l'idéalise, fait de lui un être parfait. "On eût dit qu'elle prêchait le panégyrique d'un Saint" (p. 51). Elle écrit avant sa chute: "Ce qui me reste encore (de vertu), je le dois à sa générosité" (p. 238); "je rougis de mes sentiments, et non de l'objet qui les cause. Quel autre que lui est plus digne de les inspirer!" (p.258).

²⁷ op.cit., p. 148.

²⁸ cf. Manon Lescaut; Des Grieux parle de "l'innocence de nos occupations"; "Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur. C'est, lui dis-je, de le faire approuver du Ciel". (p. 190).

Et: "Le Dieu qui l'a formé devait chérir son ouvrage . . . cet être charmant" (p. 293). "Je le (mon bonheur) dois à l'amour, et de combien encore l'objet en augmente le prix! . . . je l'aime avec idolâtrie, et bien moins encore qu'il ne le mérite" (p. 317). Si le lecteur ne connaissait Valmont que par les lettres de Madame de Tourvel, il aurait de lui une image totalement déformée, celle d'une idée plutôt que d'un être humain.²⁹ La Présidente ne peut aimer que quelqu'un qu'elle admire et croit parfait; elle fixe Valmont en une image idéale et irréelle au lieu de l'accepter comme une créature susceptible d'erreurs et de changement.

En outre, cette perfection qu'elle attribue à son amant, elle la demande aussi de l'amour lui-même; elle transfigure sa passion. Leur amour doit être infini, plus rien d'autre au monde ne peut exister: "Il (Valmont) est devenu le centre unique de mes pensées, de mes sentiments, de mes actions". (p. 309). Elle parle de "bonheur parfait". Elle y voit une

²⁹ Il y aurait un parallèle intéressant à établir entre l'attitude de Des Grieux et celle de la Présidente. Comme elle, il est incapable de voir lucidement l'objet de sa passion. "Chère Manon, tu es trop adorable pour une créature". Manon Lescaut, p. 45 . . . Il l'appelle: "une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde si tous les hommes eussent eu mes yeux et mon coeur" (p. 79). Elle est "l'idole de son coeur" (p. 101) et il parle de sa "tendresse si juste pour un objet si charmant" (p. 61).

prédestination: "Qui sait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre!" (p. 318). Ce besoin de perfection, d'absolu est lui aussi le signe d'une transposition religieuse. Elle veut un amour aussi constant que celui de Dieu, sans limite et immortel. "Pourquoi cesserait-il de m'aimer?" (p. 318), demande-t-elle naïvement.

Il est frappant de constater que lorsqu'elle parle de sa liaison avec Valmont, il n'est jamais fait de sa part la moindre allusion à l'aspect physique, charnel de leur amour. Elle paraît vouloir intentionnellement exclure la sensualité de sa vision amoureuse. Toutefois dans la description que Valmont donne de sa victoire, il note qu'elle "se précipita ou plutôt tomba évanouie entre ses bras" (p. 302). Laclos délibérément ne laisse aucun doute au lecteur: Madame de Tourvel se donne à Valmont, elle n'est pas violée dans son sommeil comme Clarisse. Plusieurs critiques ont analysé cette défaillance de la Présidente: ". . . la chute de la Présidente dégage le véritable sens du livre. (Madame de Tourvel) succombe elle-même à une surprise des sens. La terrible puissance de la sensualité, pudiquement voilée dans le roman sentimental ou tourné en plaisanterie dans la littérature dite légère, voilà ce qui ressort de cette oeuvre rigoureuse comme une

épure".³⁰ Or la Présidente dans son aspiration à la transcendance refuse d'admettre sa soumission à la sensualité, elle refuse de s'accepter elle-même comme un être humain avec des besoins physiques. La marque de son éducation religieuse se manifeste ici une fois de plus. Cette acception du monde de la chair est impensable pour elle qui est si fortement imbue de la notion de péché, de faute charnelle.³¹

Son incapacité d'être lucide, de voir le monde et les êtres tels qu'ils sont: imparfaits et mouvants, la rend vulnérable et particulièrement susceptible d'être déçue et blessée. La vieille Madame de Rosemonde connaît les coeurs et tremble pour elle:

³⁰ Marcel Ruff, L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne (Paris, 1955), p. 46. Seylaz développe la même idée: "... la défaite de la Présidente ruine une croyance traditionnelle: celle de la vertu invincible" op.cit., p. 145. Il parle aussi à plusieurs reprises de la "toute-puissance de la sensualité" (pp. 92, 94, 96).

³¹ "La volonté de Valmont (et de Madame de Merteuil) est d'obliger Cécile et surtout Mme de Tourvel à avouer leur sensualité, c'est-à-dire à consentir à une part d'elles-mêmes que leur éducation, leurs convictions ou leurs préjugés ne peuvent leur faire concevoir que comme honteuse ou coupable. Il ne s'agit donc pas pour Valmont de les convertir au culte du plaisir . . . mais bien de les humilier. Cette humiliation sera d'autant plus forte qu'existera chez elles une conscience chrétienne du monde de la chair." Seylaz, op.cit., p. 55.

O ma jeune amie! je vous le dis avec douleur: mais vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que l'amour vous rende heureuse. Hé! quelle femme vraiment délicate et sensible n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettait tant de bonheur!... J'ai cru, ma chère Belle, qu'il pourrait vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur parfait dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination: espoir trompeur, auquel on tient encore, même lorsqu'on se voit forcé de l'abandonner, et dont la perte irrite et multiple les chagrins déjà trop réels, inséparables d'une passion vive (pp. 313, 314).

Mais la Présidente n'est pas assez mûre pour envisager un bonheur relatif, elle refuse de croire en cette mise en garde clairvoyante, elle n'est pas prête pour une vie sans absolu.

Ce sont d'ailleurs ces illusions, cette foi totale et naïve qui font le charme de Madame de Tourvel. Sa jeunesse, son manque de réalisme, ce refus d'accepter l'imperfection et la laideur font d'elle un être particulièrement attachant. Le calculateur Valmont lui-même avoue: "Je croyais mon coeur flétri . . . Madame de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse" (p. 22).

Ces illusions, la Présidente prouve à quel point elles lui sont indispensables lorsque, quelques jours après le début de leur liaison, Valmont la quitte brusquement et elle le voit un peu plus tard avec une courtisane à ses côtés qui se divertit bruyamment à sa vue. Elle envoie son domestique chez le Vicomte: on lui

répond qu'il ne rentrera pas de la nuit. Or il suffit d'une lettre de Valmont pleine de mauvaises raisons (il s'est "reposé sur l'amour du soin de les faire trouver bonnes" p. 332) pour que, non contente de pardonner, elle s'accuse elle-même d'avoir "parlé trop tôt" de cette "légère faute", d'avoir "jugé témérairement et calomnié" (p. 332) le Vicomte. Elle a tellement besoin de cet amour qui est devenu toute sa vie, et qui ne peut exister que si Valmont lui paraît parfait, qu'elle persiste à le disculper malgré l'évidence: "Ces torts graves, offensants que je lui reprochais avec tant d'amertume, il ne les avait pas" (p. 332). Si elle devait accepter Valmont comme infidèle et volage, cela impliquerait du même coup qu'il l'a traitée, elle, avec la même légèreté que les autres femmes et que leur "amour parfait" n'est peut-être pas ce qu'elle s'était imaginé. Aussi cherche-t-elle toutes sortes de raisons pour le disculper, pour fournir une explication à sa conduite plutôt que d'envisager la possibilité d'une trahison.³²

³² cf. les paroles de Des Grieux après la trahison de Manon: "je lui demandai pardon de mon emportement. Je confessai que j'étais brutal et que je ne méritais pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle . . . je ne vous demande point de justification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite: trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte pas la tendresse de son coeur" (pp. 143-144).

Aveuglement, illusion, mystification; le "bonheur parfait" de Madame de Tourvel va être interrompu brutalement par la terrible lettre de Valmont qui lui dessille les yeux et lui supprime définitivement la possibilité de s'abuser plus longtemps. "Le voile est déchiré, Madame, sur lequel était peinte l'illusion de mon bonheur" (p. 340). La vérité se découvre à elle: non seulement le fait que Valmont s'est joué d'elle, n'est pas le héros idéal qu'elle vénérât; mais surtout il lui apparaît maintenant que son bonheur reposait sur une mystification. Elle parle de son "aveuglement". Cette double découverte, cette "funeste vérité", lui fait enfin entrevoir la réalité telle qu'elle est et non plus transformée et embellie par son imagination. Elle écrit à Madame de Rosemonde: "Ce n'est pas de pitié que j'ai besoin, c'est de force" (p. 340), de force pour essayer de regarder la réalité en face, de voir et d'accepter le monde tel qu'il est réellement et surtout d'être obligée de se voir elle-même et de s'accepter dans toute l'étendue de sa culpabilité. Elle en sera incapable et perdra ses forces physiques et sa raison.

Nous avons vu comment le bonheur intégral que Madame de Tourvel avait connu auprès de Valmont avait fait cesser en elle sa lutte intestine. Or son désenchantement la fait reprendre de plus belle. Un premier

signe de son déchirement intérieur réside dans les violentes crises physiques qu'elle subit. Madame de Volanges, qui décrit son état parle de "délire", d'"aliénation d'esprit" (p. 347), de "transports effrayants" puis d'un "abattement léthargique" (p. 349); plus loin elle mentionne "des convulsions vraiment effrayantes" (p. 354). Le mot aliénation est en lui-même révélateur: il signifie précisément perte de la raison. Nous savons que Madame de Tourvel est un être très instinctif, elle ne s'est jamais appliquée beaucoup à raisonner, et lorsqu'elle doit faire face à une situation si nouvelle pour elle, elle est totalement confondue, perd la capacité de raisonner et devient démente.

Essayons d'analyser sa folie. Pendant la courte période de son bonheur, le reste du monde avait disparu à ses yeux: elle était toute à sa passion idéale et à sa félicité. Or lorsque ses yeux sont dessillés elle est humiliée intérieurement d'avoir été la dupe de cette passion irrésistible qui l'a aveuglée, trompée. La conscience de sa faiblesse l'accable, elle ne peut accepter d'être ainsi mortifiée à ses propres yeux. Son ressentiment est dirigé non contre Valmont, mais contre elle-même, qui s'est laissé envahir et dominer par la passion. Or, comble d'humiliation, elle aime toujours Valmont; la déception n'a pas détruit son amour, moins que jamais sa raison n'est capable de l'étouffer.

Même maintenant qu'elle entrevoit le Valmont réel, et non plus embelli par son imagination, maintenant qu'elle ne peut plus l'estimer, elle ne peut s'empêcher de l'aimer. L'image du Vicomte l'"obsède"; dans son délire elle le voit tantôt comme celui qui l'a dégradée, et tantôt comme l'être charmant qu'elle adorait: "Oh! mon aimable ami! reçois-moi dans tes bras . . . ne nous séparons plus, ne nous séparons jamais! . . . c'est la douce émotion de l'amour" (p. 373). Elle a la nostalgie de son amour splendide. Elle ne pourra accepter l'idée de sa noble passion ramenée au niveau d'une vulgaire aventure. Elle se rejette pour avoir permis que cela soit, pour n'avoir pas su résister et pour avoir été trahie dans son aspiration vers la perfection.

Elle a un tel besoin de foi que le jour où elle perd son amour qui était devenu sa raison de vivre, elle ne peut plus supporter l'existence. Cette femme qui avait toujours cru en quelque chose ou appartenue intégralement à un autre, dont la personnalité était soumise à une valeur extérieure à elle, refuse de continuer à vivre.³³ Elle est trop idéaliste pour

³³ "La passion suppose une cruelle et absurde division de l'être. Elle arrache l'homme à lui-même, le déchire, l'amène à se confondre avec des objets qui ne sont pas lui. Lorsqu'a cessé l'illusion de cette identité impossible, l'âme, forcée de rentrer en elle-même, ne sait plus se reconnaître et croit désormais habiter un désert." Mauzi, op.cit., p. 339.

envisager une vie sans valeurs morales ou sentimentales, elle a besoin d'un absolu.

Le choc est mortel, elle prévoit "une mort assurée et prochaine . . . Quand les blessures sont mortelles . . . " (p. 340); elle réclame "la nuit profonde"; "Qu'on me laisse seule, qu'on me laisse dans les ténèbres, ce sont les ténèbres qui me conviennent" (p. 349); contraste frappant avec le bonheur passé, l'impression de plénitude et de clarté dans laquelle elle se délectait et l'obscurité, la nuit qui conviennent à la souillure dont elle se sent accablée. Sa clarté était une fausse clarté, qui ne pouvait pas durer puisqu'elle était dépourvue de lucidité. La voilà maintenant forcée de se déjuger, d'essayer d'affronter la réalité nue, les réactions de l'opinion publique et surtout le mépris de sa propre personne qu'elle croit flétrie et coupable. Sa dernière lettre dictée sous l'effet du délire montre comment elle se voit maintenant: en tant que femme "tourmentée, dégradée, avilie . . . criminelle . . . infidèle". Elle parle d'"ignominie", de "mépris" (pp. 372, 373). Le mot criminel revient à plusieurs reprises. A cause de sa passion, elle a oublié ses devoirs, trahi son mari, elle est devenue une méprisable "femme infidèle". Le choix des termes et leur répétition indique l'obsession de l'opprobe, l'idée d'être dégradée, à ses propres yeux et aux yeux

de ceux qui l'estimaient. Elle ne peut supporter sa nouvelle réputation de femme facile; elle ne veut pas être confondue avec la "foule des femmes". Elle se sent déchue, se voit en femme méprisable. Elle parle d'Emilie, la prostituée cette "vile créature.... Mais que dis-je? Ah! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser. Elle a trahi moins de devoirs, elle est moins coupable que moi. Oh! que la peine est douloureuse quand elle s'appuie sur le remords!" (p. 325). Elle demande "une mort prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte et le remords" (p. 340). Elle se sent profondément coupable, "indigne de pitié"; elle se méprise et a horreur d'elle-même. "Je n'implore point une grâce que je ne mérite point" (p.372). Elle fait appel à la miséricorde divine, non pour elle-même, elle ne s'en croit pas digne, mais pour Valmont: "Dieu tout-puissant, je me sou mets à ta justice: mais pardonne à Valmont. Que mes malheurs, que je reconnais avoir mérités, ne lui soient pas un sujet de reproche, et je bénirai ta miséricorde!" (p. 379). Elle veut assumer elle seule toute la culpabilité et se soumettre à un "juste" châ timent. Elle s'adresse à son mari: "Viens punir une femme infidèle. Que je souffre enfin des tourments mérités. . . Que cette lettre t'apprenne mon repentir. Le Ciel a pris ta cause: il te venge d'une injure que tu as ignorée . . . il a craint que tu

ne me remisses une faute qu'il voulait punir" (p. 373). Elle se voit en pécheresse et n'attend plus que la punition de sa faute, les "ténèbres" et les "tourments mérités".

Sa lutte intestine était le résultat d'un déséquilibre entre ses principes, son idéal de vie vertueuse et ses sentiments. Son remords accentue ce déséquilibre qui devient rupture totale et elle sombre dans la folie. Elle se condamne pour avoir perdu le contrôle de sa tête sur son coeur, pour être devenue l'esclave de son amour et surtout pour être devenue coupable; "j'étais innocente et tranquille", sa tranquillité dépendait si totalement de son innocence; "c'est pour t'avoir vu que j'ai perdu le repos; c'est en t'écoutant que je suis devenue criminelle" (p. 373); vu, écouté: elle n'a pas su rester insensible à l'appel des sens, et elle a succombé au péché de la chair. Cette idée lui fait à tel point horreur que l'existence lui devient intolérable; elle perd la raison, refuse tout secours et résume elle-même son drame: "survivre à mon malheur et à ma honte, c'est ce qui m'est impossible" (p. 353).

III. L'ECHEC D'UN SYSTEME

L'intrigue des Liaisons dangereuses repose essentiellement sur la relation entre le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil. La première lettre de la Marquise nous met au fait des rapports singuliers qui les unissent: ils ont été amants, ils se sont séparés, mais restent unis d'une étrange amitié. Ils sont les confidents l'un de l'autre dans la carrière de séduction et de libertinage qu'ils poursuivent chacun de son côté.

Nous allons tenter d'examiner les motifs de leur union, sa nature, les éléments communs qui font d'eux des alliés, des complices à part entière au début du livre, et l'évolution qui fait qu'ils s'opposent, deviennent ennemis et se détruisent mutuellement à la fin du livre.

Les deux héros ont appris à se connaître et à s'évaluer. Au hasard des rencontres de leur vie galante, ils ont eu la surprise de se rencontrer, de trouver dans un autre un égal qui se prévaut des mêmes principes et poursuit le même but. Nous avons vu qu'ils partagent le même idéal de vie, ils se sont distingués des autres en défiant leur intelligence qu'ils révèrent

comme la faculté supérieure à toutes les autres. Leur liaison, loin d'être une aventure ordinaire, leur a permis de se découvrir, et de reconnaître la similitude de leurs principes. Ils ont admis mutuellement qu'ils étaient des êtres hors pair, et de loin supérieure aux personnages sur lesquels ils avaient l'habitude d'exercer leurs charmes et leur pouvoir. "Il n'y a que vous et moi dans le monde, qui valions quelque chose" (p. 235), écrit Valmont. Ils décident de collaborer dans leurs entreprises respectives; ils s'écrivent de longues lettres, se demandent des conseils, se racontent leurs succès ou leurs difficultés, se servent de confidents. Valmont parle de l'"amitié inviolable" qu'ils se sont jurée. "S'il vous vient quelque idée heureuse, quelque moyen de hâter ma marche, faites-m'en part" (p. 235), écrit-il à la Marquise. "J'en appelle à la longue et parfaite amitié, à l'entière confiance qui depuis ont resserré nos liens" (p. 312). "Tel est le charme de la confiante amitié" (p. 32).

Toutefois, le sens de leur collaboration est plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Chacun de son côté se considère comme un être exceptionnel, supérieur. Or, à sa grande surprise, le héros se découvre un égal: par conséquent il va pouvoir parler à quelqu'un qui le comprend, qui sera capable de constater sa supériorité, de l'apprécier à sa juste

valeur. Leurs partenaires habituels sont trop méprisables hébétés qu'ils sont par leur sensibilité, pour pouvoir être considérés comme des interlocuteurs ou des juges valables. Valmont écrit à Madame de Merteuil "au moins, je parle à quelqu'un qui m'entend, et non aux automates près de qui je végète depuis ce matin" (p. 235). Les autres sont traités d'"automates"; leur intelligence n'est pas le mobile unique de leurs actions, ils ne créent pas leur propre destin, ce ne sont que des esclaves aux yeux des deux héros. Par conséquent la découverte inespérée d'un égal, d'un émule dans le même genre de perfection les remplit d'aise. Ils vont devenir non seulement des alliés, mais aussi grâce au fait qu'ils sont dignes l'un de l'autre, une sorte de miroir réciproque qui reflétera leurs actions, sera toujours ~~présent~~ pour attester (ou, le cas échéant, contester) la supériorité de l'autre. Miroir donc l'un pour l'autre que ces deux êtres qui vivront et agiront perpétuellement en la présence de ce témoin qui saura l'apprécier, et dont il faudra rester digne. Toutes leurs actions existeront, non plus en elles-mêmes, mais à seule fin d'être connues, admirées, en un mot acceptées comme supérieures par l'allié.

Ils se confient tous les secrets de leurs succès; leur champ d'action est la séduction et tout

porterait à croire que leur but est le plaisir. Or, si l'on étudie les différents épisodes érotiques du roman, on s'aperçoit que ni l'un ni l'autre des héros ne tire une simple jouissance de ses succès amoureux. On peut citer à cet égard l'épisode Prévan. Dans le récit glorieux qu'en fait Madame de Merteuil, on sent que, pendant la scène de séduction elle-même, elle n'est pas occupée par son plaisir; son esprit actif savoure à l'avance le récit qu'elle fera à Valmont de ses succès. Sa jouissance ne réside pas dans l'acte même, mais dans l'idée que Valmont admirera son habileté et la virtuosité qu'elle a apportée à l'exécution de cette conquête difficile. Elle a donc besoin de lui comme d'un aiguillon pour se prouver sa force et en obtenir la sanction méritée. De même, lorsqu'elle emmène le Chevalier de Belleruche à sa petite maison, elle se vante auprès de Valmont:

Je ne crois pas avoir jamais mis tant de soin à plaire, ni avoir jamais été aussi contente de moi. Après le souper, tour à tour enfant et raisonnable, folâtre et sensible, quelquefois même libertine, je me plaisais à le considérer comme un Sultan au milieu de son Sérail, dont j'étais tour à tour les favorites différentes. En effet ses hommages réitérés, quoique toujours reçus par la même femme, le furent toujours par une maîtresse nouvelle (p. 31).

Elle s'observe, veut être éblouissante, pour charmer Belleruche, bien sûr, mais surtout pour impressionner le Vicomte. Elle méprise trop le pauvre chevalier pour

se donner tant de peine pour lui exclusivement.

Réaction parallèle chez Valmont lorsqu'il raconte à la Marquise son "réchauffé" avec la Vicomtesse de M. "Comme je n'ai point de vanité, déclare-t-il, je ne m'arrête pas aux détails de la nuit: mais vous me connaissez, et j'ai été content de moi" (p. 147). Il est occupé de l'impression qu'il va produire, et se projette au cours même de l'action, dans l'instant où il pourra s'en glorifier auprès de la Marquise. Notons toutefois une différence dans les motifs qui poussent Valmont et Merteuil à se servir l'un de l'autre comme miroirs. Le Vicomte, en tant qu'homme, peut se glorifier socialement de ses succès de séducteur, il n'en acquiert que plus de prestige auprès d'une société frivole et galante. La Marquise, elle, agit en secret, ce qui est évidemment beaucoup plus fort. Elle parvient à garder intacte sa réputation malgré ses dérèglements. Il est donc facile d'expliquer qu'elle ait besoin d'un témoin secret puisqu'elle ne peut pas tirer une gloire publique de ses faits d'arme. Mais pourquoi Valmont ressent-il, lui aussi, le besoin de cette duplicité, puisqu'il jouit d'un prestige public? Valmont est un séducteur accepté en tant que tel et pratiquement sans rival; il n'a donc presque plus rien à gagner d'un surcroît de prestige, puisqu'il est déjà fêté et recherché au maximum. Sa carrière de séducteur a atteint un sommet,

et il en est lassé. Il dit d'un air désabusé: "... parlons d'autre chose. D'autre chose! je me trompe. C'est toujours de la même; toujours des femmes à avoir ou à perdre, et souvent tous les deux" (p. 156). Il a besoin de nouveau, et la présence, l'existence de la Marquise lui donnera l'occasion de se surpasser en faisant admirer par quelqu'un d'égal à lui, ses actions d'éclat. L'estime publique ne lui suffit plus parce qu'elle est inférieure à lui. Sa fascination pour Madame de Merteuil vient de ce qu'il la considère comme un être exceptionnel, le seul qui soit à sa hauteur. "Je ne reparaitrai dans le monde que plus célèbre que jamais, et toujours plus digne de vous" (p. 275), lui écrit-il; digne d'elle parce qu'elle est, elle seule, digne de lui. Il va tenter de se surpasser, non pour la société dont il n'a plus rien à gagner, mais pour lui-même et pour son égale dont il recherche le suffrage.

Les deux héros ont donc besoin de la confirmation de leur puissance et de leur force dans les yeux du témoin. Il était évidemment nécessaire que ce témoin, ce miroir, soit un être de mérite égal, et non pas un inférieur qu'ils n'auraient eu aucune peine à éblouir. Ils comptent sur l'approbation l'un de l'autre et c'est ce qui donne à leur union ce caractère nécessaire et ambigu. Toute la trame des Liaisons dangereuses repose

sur les rapports entre la Marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont, bien qu'ils ne se rencontrent qu'une seule fois au cours du roman (et cela presque par hasard lorsque Valmont surprend Madame de Merteuil avec Danceny). C'est de l'évolution et de la détérioration de ces rapports que dépend leur sort, et celui de tous les personnages du roman.

Or le genre de rapport qui unit les deux héros, cette reconnaissance dans la perfection comporte une certaine précarité. En effet le fait d'admettre la perfection d'un être se fonde sur ses exploits passés ou présents. Cette admission est par nature temporaire et susceptible de modification. Le fait d'avoir admis l'excellence d'un allié à un point donné ne constitue en rien une admiration définitive ou permanente. Leur pouvoir va être constamment remis en question, ils devront sans cesse se prouver à nouveau; or comment éviter la tentation, pour chacun de ces deux êtres qui a une si haute opinion de lui-même, de prouver qu'il est, non seulement à la hauteur de l'autre, mais qu'il lui est supérieur. En effet la conscience de leur force comporte a-priori un orgueil, justifié par leurs succès et par la faiblesse de leurs partenaires, mais cet orgueil risque de les empêcher d'admettre pour longtemps qu'il existe au monde quelqu'un qui soit leur égal. Leur entente, de par sa nature même, est rendue

fragile par la conscience qu'ils ont de leur supériorité, par leur orgueil qui, s'il est tout d'abord stimulé par une supériorité égale à la sienne, aura de la peine à rester sur un plan d'égalité, même à un niveau très élevé. La tentation sera grande, et en proportion de leur orgueil, de vouloir se prouver non seulement égal à l'allié, à la hauteur de cet idéal qu'ils se sont choisi, mais qu'il lui est supérieur.

Quelques exemples à l'appui du caractère ambigu de leur collaboration éclaireront leur désir de se mettre personnellement en valeur en rabaissant le complice plutôt que de se contenter de se maintenir au même niveau d'excellence. Un des exemples les plus frappants en est l'épisode Prévan dans lequel l'auteur poursuit un double but: il donne à Valmont l'occasion de mettre Madame de Merteuil en garde, de la conseiller; il considère l'entreprise trop périlleuse pour elle, en un mot il ne la croit pas capable d'affronter un ennemi de la taille de Prévan. "Tenez, j'ai peur. Ce n'est pas que je doute de votre adresse: mais ce sont les bons nageurs qui se noient" (p. 156). "Votre lettre m'a vraiment donné de l'inquiétude et j'attends avec impatience une réponse plus sage et plus claire à la dernière que je vous ai écrite.

Adieu, ma belle-amie, méfiez-vous des idées plaisantes ou bizarres qui vous séduisent toujours trop facilement". (p. 170). La Marquise, piquée, répond par une conduite rigoureuse et une réussite totale, après avoir méprisé les avis et les conseils de Valmont. Elle remporte une victoire éclatante que lui ne consent à admettre qu'à contre-cœur.

Je parie bien que depuis votre aventure, vous attendez chaque jour mes compliments et mes éloges; je ne doute même pas que vous n'ayez pris un peu d'humeur de mon long silence: mais que voulez-vous? j'ai toujours pensé que quand il n' y avait plus que des louanges à donner à une femme, on pouvait s'en reposer sur elle et s'occuper d'autre chose. Cependant je vous remercie pour mon compte, et je vous félicite pour le vôtre. Je veux bien même, pour vous rendre parfaitement heureuse, convenir que pour cette fois vous avez surpassé mon attente. Après cela, voyons si de mon côté, j'aurai du moins rempli la vôtre en partie (p. 215).

On sent de la part du Vicomte un certain dépit qu'une "femme" ait réussi un tel exploit. Malgré l'admiration qu'il a pour la Marquise, il ne se départit pas de sa suffisance masculine et n'accepte de reconnaître la virtuosité de l'exécution que parce que c'était en effet un exploit remarquable de la part d'une femme. Venant d'un homme un tel épisode tiendrait à la technique pure et simple. La réaction de Valmont est donc significative; contrarié, il ne se réjouit pas des succès de son alliée. Il la félicite mollement, du bout des lèvres, après un long silence. De même lorsque la Marquise lui annonce qu'elle va tenter une

nouvelle conquête: elle entreprend de séduire Danceny.

La réaction de Valmont est cinglante:

Pour votre motif à vous, je le trouve, à vrai dire, d'un ridicule rare; et vous aviez raison de croire que je ne devinerais pas le successeur. Quoi! c'est pour Danceny que vous vous donnez toute cette peine-là! Eh! ma chère amie, laissez-le adorer sa vertueuse Cécile, et ne vous compromettez pas dans ces jeux d'enfants. Laissez les écoliers se former auprès de Bonnes, ou jouer avec les pensionnaires à de petits jeux innocents. Comment allez-vous vous charger d'un novice qui ne saura ni vous prendre, ni vous quitter, et avec qui il vous faudra tout faire? Je vous le dis sérieusement, je désapprouve ce choix, et quelque secret qu'il restât, il vous humilierait au moins à mes yeux et dans votre conscience. (p.276)

Il rabaisse l'entreprise au niveau d'un caprice ridicule qui frise l'enfantillage et qui aurait le double effet de diminuer l'estime que Valmont porte à sa complice et en plus devrait susciter la mauvaise conscience de la Marquise qui s'abaisserait à une aventure si facile, si peu digne de l'image idéale qu'elle veut donner d'elle-même.

Le procédé inverse se produit lorsque Valmont annonce triomphalement son succès total auprès de la Présidente de Tourvel: "La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister! Oui, mon amie, elle est à moi, entièrement à moi; depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder" (p. 296). Cette conquête pour laquelle il s'est donné tant de peine, qu'il a voulue si parfaite et si totale, la voilà donc achevée, et irréprochablement, impeccablement achevée.

Son cri de victoire indique clairement combien il y attache d'importance et ce qu'elle représente pour lui. Voyons maintenant la réaction de la Marquise de Merteuil, qu'il est intéressant de rapprocher de celle de Valmont dans des circonstances analogues; "Si je n'ai pas répondu, Vicomte, à votre lettre du 19, ce n'est pas que je n'en aie eu le temps; c'est tout simplement qu'elle m'a donné de l'humeur, et que je ne lui ai pas trouvé le sens commun. J'avais donc cru n'avoir rien de mieux à faire que de la laisser dans l'oubli" (p. 307).

Elle va beaucoup plus loin que Valmont et refuse même la moindre félicitation au vainqueur; dans toute la lettre, il n'est pas fait la plus petite allusion au succès si éclatant aux yeux de Valmont; elle l'ignore totalement et au contraire marque beaucoup d'humeur. Dans tout le roman la Marquise ne manquera pas une seule occasion de rabaisser les mérites du Vicomte. Lorsque la Comtesse de B. fait des avances à celui-ci, Madame de Merteuil, d'une phrase tranchante s'étonne qu'il puisse s'abaisser à obtenir des faveurs à la portée de n'importe qui: "et allez revoir, si vous en êtes tenté, le bois du Comte de B. Vous dites qu'il le garde pour le plaisir de ses amis! Cet homme est donc l'ami de tout le monde? Mais adieu, j'ai faim"(p. 131).

Donc ni l'un ni l'autre ne se réjouissent sincèrement des succès de son allié. Ils en prennent

ombrage et refusent de reconnaître en l'autre les qualités exceptionnelles qu'ils sont sûrs de posséder eux-mêmes. Ainsi, leur union n'est pas faite d'entente sincère. Se croyant complices, ils ne le sont jamais vraiment; puisque la nature même de leur entreprise est de démontrer leur excellence, chacun la sienne, il est inévitable qu'ils cherchent à se la démontrer l'un sur l'autre. Leur complicité au départ reposait sur une reconnaissance dans la perfection, mais se transformera inévitablement en une rivalité dans la perfection.¹

Rivalité dans la perfection. Avant de pouvoir analyser le sens profond de leur conflit, il est nécessaire de définir quelle est leur conception de la perfection. Rappelons le mépris qu'ils affichent pour la sensibilité: ils la considèrent comme inférieure et indigne: "Je dis l'amour; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce serait vous cacher votre mal" (p. 28), dit la Marquise. Le Vicomte, lui, parle de "cette passion pusillanime" (p. 296). La part volontaire de leur être entreprend donc d'écraser la part involontaire. L'intelligence, placée sur un piédestal aura pour fonction de

¹ "Leur complicité est dès le départ antagonisme, et leur volonté de puissance paroxystique dans une certaine mesure, conduite d'échec." Laufer, op.cit., pp. 140-141.

contrôler tout mouvement instinctif ou affectif. A cet effet ils se créent une personnalité idéale, abstraite en quelque sorte, un modèle parfait qui prétendra ne pas être soumis aux réactions passionnelles, et ils vont tenter d'imiter ce modèle en tâchant de se maintenir à un niveau de lucidité parfaite, et d'être ainsi digne de lui. Les héros présentent un curieux dédoublement de la personnalité avec, d'une part leur modèle, leur image idéale, invulnérable, pure intelligence; d'autre part le héros qui tend à imiter ce double, à ne faire qu'un avec lui et qui y parvient plus ou moins bien dans la mesure où il résiste aux "faiblesses" humaines, aux émotions.

Pourquoi ce désir d'annihiler le monde affectif en eux-mêmes? Ce mépris bruyant du sentiment cache une réalité complexe. Les deux héros se sont choisis pour alliés. Ils vivent sous le regard l'un de l'autre et sont sans cesse conscients de ce miroir dans lequel se reflètent leurs actions et leurs pensées. L'essentiel pour eux réside dans l'image que chacun donne de lui-même à l'autre. Après s'être rencontrés, au hasard de leur carrière libertine, ils se sont quittés pour poursuivre cette carrière chacun de son côté. Mais ce qu'ils ignorent, ou refusent de voir, c'est le fait que leur liaison a été plus qu'une simple passade, qu'après s'être quittés, ils ne sont plus simplement deux libertins qui recherchent le

plaisir. Toute leur motivation va découler de leur désir, de leur besoin, de s'éblouir l'un l'autre. La séduction, au lieu d'être un but en soi, devient un moyen de se prouver aux yeux du témoin et ceci est manifeste dès la première lettre de Valmont à la Marquise:

Dépositaire de tous les secrets de mon coeur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me proposez-vous? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'amour qui prépare ma couronne hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, et vous direz avec enthousiasme: "Voilà l'homme selon mon coeur" (p. 17).

Valmont rejette la séduction de Cécile comme un exploit facile et à la portée de n'importe qui. Tandis que son "grand projet" lui assurera la gloire et le "respect" de la Marquise.

Quant à Madame de Merteuil, c'est l'épisode Prévan qui est le plus frappant à ce sujet. Valmont lui présente Prévan comme quelqu'un d'extrêmement redoutable. La Marquise répond: "je l'ai rencontré souvent ce superbe vainqueur; à peine l'avais-je regardé!" (p. 151). Elle n'avait jamais été attirée

par lui, mais puisque Valmont le considère comme un séducteur dangereux, Madame de Merteuil va se faire un point d'honneur de le séduire, pour prouver à Valmont ce dont elle est capable.

Ce besoin de s'affirmer, cette espèce d'attrait qu'ils ressentent l'un pour l'autre est d'autant plus complexe qu'ils n'en sont pas conscients et qu'ils s'imaginent bel et bien être de simples alliés et des confidents qui s'entraident et s'amuse de leurs succès réciproques. Comment cette équivoque est-elle rendue possible ? Par l'utilisation remarquable que fait Laclos de la technique épistolaire.² Le lecteur peut étudier le caractère du héros en analysant ses lettres, où celui-ci veut se montrer sous un certain jour, puis comparer son attitude avec ses actions. L'épistolier veut donner de lui-même une certaine image, si bien que le plus souvent ses lettres ne sont pas sincères.³ C'est le reproche que Madame de Merteuil lance à Valmont: "Parlez-moi vrai; vous faites-vous illusion à vous-même, ou cherchez-vous à me tromper? La différence

² voir p. 14.

³ "la réalité déformée doit être rétablie, elle n'est dite nulle part; c'est à l'esprit du lecteur à rectifier et recomposer: mais la vraie réalité, ce sont précisément les déformations révélatrices des personnages," Rousset, op.cit., p. 86.

entre vos discours et vos actions, ne me laisse de choix qu'entre ces deux sentiments: lequel est le véritable? " (p. 336). Le dédoublement est évident pour le lecteur bien que parfois, comme nous allons le voir dans le cas du Vicomte et de la Marquise, la nature de leurs rapports soit si ambiguë qu'il est difficile de tirer une conclusion définitive. Mais il vaut la peine de le tenter.

Le problème de l'anéantissement du sentiment paraît s'éclaircir si on l'envisage sous l'angle de l'image qu'ils veulent se donner l'un à l'autre. Ils se prétendent des séducteurs blasés pour qui le libertinage est un art. Ils vont rivaliser de "pureté de méthode"; ils vont briller grâce au nombre et à la qualité de leurs victimes. Toute émotivité représente un danger immédiat puisqu'ils se prétendent invulnérables. Tout sentiment transformerait le sens de leur entreprise et entacherait l'image qu'ils veulent projeter d'eux-mêmes. S'ils combattent le sentiment ce n'est donc pas seulement parce qu'ils le méprisent, mais surtout parce qu'ils le redoutent à cause de la flétrissure qu'il provoquerait auprès de leur allié.

Examinons dans quelle mesure le Vicomte et la Marquise parviennent à cette suppression du domaine affectif en eux-mêmes. Tout au long de l'intrigue, ils se défendent de ressentir la moindre émotion, ou,

si par malheur ils ne peuvent y résister, ils se font un devoir de le dissimuler et de le combattre. Des deux héros, c'est sans contredit Valmont qui a la partie la plus difficile. En effet, à de nombreuses reprises, il est forcé de constater en lui-même la présence d'une certaine tentation de la sensibilité, une propension irrésistible qu'il dénie vigoureusement et contre laquelle il lutte: après avoir fait la charité (par procédé) il déclare en effet: "J'avouerai ma faiblesse; mes yeux se sont mouillés de larmes, et j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien" (p. 48). Remarquons qu'il parle de sa "faiblesse" c'est-à-dire de l'incapacité de sa volonté de résister à la tentation du sentiment. Il découvre malgré lui l'attrait d'un "mouvement involontaire mais délicieux". Il est surpris de voir qu'une réaction non réfléchie, issue du coeur et non de l'esprit peut donner une félicité ignorée. Le contact de la Présidente accentuera ces découvertes et peu à peu le Vicomte se laisse entraîner par le charme du sentiment. Dans la mesure où il en est conscient, il lutte de toutes ses forces. Il "avoue": "Je cédaï à un mouvement de jeune homme, et baisai cette lettre avec un transport dont je ne me croyais pas susceptible" (p. 95); il ne peut

s'empêcher de reconnaître qu'il ressent "quelque inquiétude" relative au charme qu'il éprouve auprès de la Présidente: "Serai-je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire et inconnu? Non: il faut, avant tout, le combattre et l'approfondir" (p. 296). Prendre conscience du danger, ne pas se laisser surprendre contre sa volonté, et ensuite lutter de toutes ses forces pour maintenir l'autonomie de la tête sur le coeur. Il revient à plusieurs reprises sur ce "charme inconnu . . . quelque'il soit, je saurai le combattre et le vaincre" (p. 312).

- - - - -

C'est en effet l'attitude du Vicomte, l'évolution de son caractère lors de la conquête de Madame de Tourvel qui est un des éléments déterminants dans la détérioration des rapports des deux héros.

Au début de l'intrigue, Valmont apparaît au lecteur sous le jour d'un séducteur maître de lui, froid, précis et calculateur, ourdissant une nouvelle conquête avec un sang-froid glacé. Nous avons vu avec quel soin il a choisi sa nouvelle victime, le nouvel "ennemi" qu'il va "attaquer" et combien de "gloire" il attend de cette nouvelle victoire. Il projette de lui l'image d'un Valmont idéal et inhumain, désincarné pourrait-on dire, puisque chez lui la chair n'existe

que pour se prouver son pouvoir de domination sur ses sentiments et la volonté de puissance sur autrui. Inhumain, puisqu'il refuse le contact spirituel ou sentimental avec les hommes. Janine Marat a très bien analysé ce que représente la Présidente pour Valmont à ce moment-là: "Qu'est-ce que Madame de Tourvel pour son séducteur? Une femme? A peine; un objet de plaisir et surtout une difficulté à vaincre, un obstacle digne de lui. On peut se souvenir à ce propos, que l'intellect procède par abstraction, ne voit jamais dans un être que propriétés distinctes; la connaissance globale et profonde appartient à la sympathie, - à l'intuition, si l'on veut s'en référer à Bergson qui affirme que l'intelligence ne comprend rien à la vie".⁴ Madame de Tourvel représente aux yeux de Valmont un certain nombre d'éléments juxtaposés qu'il va tenter de vaincre l'un après l'autre: sa "dévotion", son "amour conjugal", ses "principes austères". Il est frappant qu'en parlant d'elle il ne

⁴ "Les liaisons dangereuses. Roman de l'intelligence pure," Revue de Suisse, 20 novembre 1951, p. 141. Greshoff développe la même idée: "There is one other obvious factor which limits Valmont's and Mme de Merteuil's psychological insight: their complete lack of sympathy and understanding. They are therefore essentially 'intellectuals'; they do not have a real intelligence of the game they are playing, and it is characteristic that this intelligence is applied not to life or people but to an abstraction: the game". op.cit., p. 386.

dise pas: Voilà qui j'attaque, mais bel et bien: "Voilà ce que j'attaque" (p. 17). Cette matérialisation de la personnalité d'autrui est le produit d'un abus, d'une démesure de l'intellect qui la décompose en "propriétés distinctes" qu'il va affronter l'une après l'autre selon un plan bien établi à l'avance: "J'aurai cette femme; je l'enlèverai au mari qui la profane; j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore" (p. 22). Cette conquête qu'il veut totale et parfaite lui fait sacrifier tout "son temps, ses plaisirs, sa vie" (p. 38).

Il serait fastidieux de suivre ses progrès pas à pas, d'analyser les victoires qu'il remporte sur la Présidente pour perdre ensuite une partie de l'avantage qu'il avait conquis. L'élément digne d'attention dans la progression de son entreprise est le fait qu'il découvre bientôt qu'elle sera plus difficile qu'il ne l'avait prévu, qu'elle ne suit pas la marche habituelle de ses nombreuses victoires précédentes. Les réactions de sa victime sont inattendues et le déconcertent. Valmont a l'habitude de séduire des femmes pour lesquelles l'amour est une sorte de jeu dont il faut observer les règles; la résistance est une de ces règles et Valmont le sait: "Cela me rappelle que Mademoiselle de B. a résisté les trois mois complets" (p. 231). Or, il s'aperçoit que la résistance de Madame de Tourvel n'est pas un jeu, que sa vertu n'est pas une façade mais

vraiment sa vie. Il n'en renonce pas moins à sa conquête mais il doit changer de tactique; il va être obligé de jouer lui-même le jeu de la sensibilité. Rappelons que dès sa première rencontre avec la Présidente, il avait été frappé par son naturel, sa bonté et sa modestie. La fibre sensible qu'il n'est jamais parvenu à étouffer totalement en lui-même réagit favorablement à ce contact d'une sensibilité réelle et non jouée. Et peu à peu le sens de sa conquête se transforme. Madame de Tourvel cesse d'être un simple pion sur l'échiquier, le Vicomte voit faiblir son détachement et sa belle assurance; la tentation du sentiment pointe, puis se fait plus pressante à mesure qu'il la connaît mieux et qu'il découvre le charme de son émotivité.

Il est difficile de déterminer à quel moment précis Valmont tombe amoureux de sa victime, son glissement est si graduel, et il s'en défend avec tant de force que le lecteur ne sait pas très bien à quoi s'en tenir. De toute manière, à mesure que la conquête progresse, que Madame de Tourvel se débat avec impuissance contre son amour pour Valmont, il devient de plus en plus évident que Valmont n'est plus exclusivement le calculateur glacé qui enregistre ses progrès; le lecteur le voit faiblir, se sentir peu à peu attiré par sa victime. Un conflit s'amorce dont l'âme du Vicomte sera le théâtre: d'un côté son image mythique, le Valmont sur-

homme qu'il veut être aux yeux de Madame de Merteuil; de l'autre côté, l'attrait de la sensibilité et le charme qu'il ressent en présence de Madame de Tourvel. La lutte devient de plus en plus âpre entre sa tête, les principes qu'il a sciemment adoptés, et son coeur, l'émotivité qu'il a toujours méprisée:

Quelle est donc notre faiblesse ? quel est l'empire des circonstances, si moi-même, oubliant mes projets, j'ai risqué de perdre, par un triomphe prématuré, le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite; si, séduit par un désir de jeune homme, j'ai pensé exposer le vainqueur de Madame de Tourvel à ne recueillir, pour fruit de ses travaux, que l'insipide avantage d'avoir eu une femme de plus! (p. 53).

Ce matin j'ai revu ma sensible Prude. Jamais je ne l'avais trouvée si belle. Cela devait être ainsi: le plus beau moment d'une femme, le seul où elle puisse produire cette ivresse de l'âme, dont on parle toujours, et qu'on éprouve si rarement, est celui où, assurés de son amour, nous ne le sommes pas de ses faveurs (p. 96).

Mais j'oublie, en vous parlant d'elle, que je ne voulais pas vous en parler. Je ne sais quelle puissance m'y attache, m'y ramène sans cesse, même alors que je l'outrage. Ecartons sa dangereuse idée; que je redevienne moi-même pour traiter un sujet plus gai. Il s'agit de votre pupille, à présent devenue la mienne, et j'espère qu'ici vous allez me reconnaître (p. 217).

De la vertu!... c'est bien à elle (Cécile) qu'il convient d'en avoir! Ah! qu'elle la laisse à la femme véritablement née pour elle, la seule qui sache l'embellir, qui la ferait aimer!... Pardon, ma belle amie: mais c'est ce soir même que s'est passée, entre Madame de Tourvel et moi, la scène dont j'ai à vous rendre compte, et j'en conserve encore quelque émotion. J'ai besoin

de me faire violence pour me distraire de l'impression qu'elle m'a faite; c'est même pour m'y aider, que je me suis mis à vous écrire. Il faut pardonner quelque chose à ce premier moment (p. 228).

Ma belle amie, les beaux yeux se sont en effet levés sur moi, la bouche céleste a même prononcé: 'Eh bien! oui, je...' Mais tout à coup le regard s'est éteint, la voix a manqué, et cette femme adorable est tombée dans mes bras . . . J'étais, je l'avoue, vivement ému (p. 229).

Mais quelle fatalité m'attache à cette femme? . . . Pourquoi courir après celui le plaisir qui nous fuit, et négliger ceux qui se présentent? Ah! pourquoi?... Je l'ignore, mais je l'éprouve fortement (p. 233).

Les citations qui précèdent expriment clairement la dualité qui s'est fait jour dans la personnalité du Vicomte. Malgré lui, il se laisse peu à peu engager sentimentalement. Mais il n'admet qu'avec réticence le conflit qui se déroule en lui et il refuse d'analyser lucidement et de prendre clairement conscience de l'appel du sentiment en lui. Il est aisé d'expliquer ce refus par le mépris qu'il a toujours ressenti pour le domaine affectif et l'humiliation que représenterait l'acceptation du sentiment en lui-même. Mais la signification de ce refus est singulièrement éclairée par la pression qu'exerce sur lui le regard de la Marquise. En effet, Madame de Tourvel et Valmont ne sont jamais seuls en présence, Valmont agit perpétuellement en se sachant surveillé par la Merteuil; ses actes, ses pensées même, se reflètent dans ce miroir qui l'observe, le juge, et

l'empêche de se laisser aveugler ou de se bercer de mauvaises raisons. Parallèlement à son engagement sentimental, le lecteur assiste aux efforts de Valmont pour essayer de continuer à projeter de lui-même l'image d'un homme supérieur et invulnérable aux sentiments. Il proteste de son détachement, et répète à de nombreuses reprises qu'il n'est pas amoureux. "Ainsi, vous me croyez amoureux, subjugué? et le prix que j'ai mis au succès, vous me soupçonnez de l'attacher à la personne? Ah! grâces au Ciel, je n'en suis pas encore réduit là, et je m'offre à vous le prouver" (p. 318). Et en effet il prétend non seulement affirmer qu'il n'est pas amoureux, mais utiliser pour le démontrer une méthode qu'il considère irréfutable: simultanément à sa conquête de la Présidente, il poursuit une carrière à bonnes fortunes; il retrouve son "ancienne Emilie" et pousse le cynisme jusqu'à écrire, d'entre ses bras, une lettre à la Présidente. Quelques jours plus tard il passe la nuit avec la Vicomtesse de M., lui faisant commettre du même coup une infidélité à son amant en titre Vressac. Plus tard il séduit Cécile et en plus insiste auprès de la Marquise pour qu'ils renouent leur liaison interrompue. "Et je ne saurais pas m'en (l'amour) défendre! Ah! soyez tranquille. Déjà je vais, sous peu de jours, affaiblir, en la partageant, l'impression peut-être

trop vive que j'ai éprouvée; et si un simple partage ne suffit pas, je les multiplierai" (p. 320). Il croit lui prouver ainsi, et se prouver à lui-même, que ce n'est pas de l'amour qu'il ressent pour Madame de Tourvel, et il se glorifie bruyamment de ses conquêtes auprès de la Marquise pour dénier le fait qu'il aime Madame de Tourvel: "Je persiste, ma belle amie: non je ne suis pas amoureux; et ce n'est pas ma faute, si les circonstances me forcent d'en jouer le rôle. Consentez seulement, et revenez; vous verrez bientôt par vous-même combien je suis sincère. J'ai fait mes preuves hier, et elles ne peuvent être détruites par ce qui se passe aujourd'hui". (p. 330). Ses dénégations se font de plus en plus catégoriques à mesure qu'il s'engage davantage. La Marquise n'est pas dupe: "Assurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez assez cette femme pour ne pas la tromper . . .; je ne doutais même pas qu'il ne vous fût à peu près égal de satisfaire avec une autre, avec la première venue, jusqu'aux désirs que celle-ci seule aurait fait naître; et je ne suis pas surprise que, pour un libertinage d'esprit qu'on aurait tort de vous disputer, vous ayez fait une fois par projet ce que vous aviez fait mille autres par occasion" (p. 336).

A quel point l'attitude du Vicomte est ambiguë, il n'est que de voir combien il ralentit la marche de sa séduction, il s'attarde auprès de la Présidente. Malgré lui, il est forcé de reconnaître qu'elle est différente des femmes qu'il a l'habitude de fréquenter. Il espère sa chute, mais la redoute en même temps, ce qui n'est pas dans la ligne de conduite attendue d'un libertin: "Ah! le temps ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chute, elle la Présidente, ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire" (p. 216). Il pressent la portée de sa propre réaction, lorsqu'il analyse le sentiment de Danceny envers Cécile: "un libertin amoureux, si un libertin peut l'être, devient de ce moment même moins pressé de jouir" (p. 119).

L'opposition entre les deux tendances qui s'affrontent en lui se fait de plus en plus violente, mais sa lutte s'avère chaque jour plus impuissante. Le lecteur le voit se débattre et protester de son détachement, mais la Marquise, impitoyablement, le rappelle à ses "principes". Le regard de la Merteuil l'obsède, il veut à tout prix rester fidèle à sa ligne de conduite, ne pas renier son modèle idéal, et surtout ne pas se montrer indigne de la confiance que la Marquise et lui se sont mutuellement accordée. Il craint de s'abaisser aux yeux de celle qu'il estime et admire et veut continuer à mériter sa considération. Un épisode de son

aventure avec la Présidente est particulièrement significatif à cet égard: il est chez Madame de Tourvel, avec l'intention d'y passer la soirée:

le plaisir que je me promettais fut troublé par l'idée de cet amour que vous vous obstinez à me croire, ou au moins à me reprocher; en sorte que je n'éprouvai plus d'autre désir que celui de pouvoir à la fois m'assurer et vous convaincre que c'était de votre part pure calomnie.

Je pris donc un parti violent et sous un prétexte assez léger je laissai là ma Belle, toute surprise, et sans doute encore plus affligée. Mais moi, j'allai tranquillement joindre Emilie à l'Opéra; et elle pourrait vous rendre compte que, jusqu'à ce matin que nous nous sommes séparés, aucun regret n'a troublé nos plaisirs. (p. 331).

Il est dérangé dans sa quiétude par le fantôme de Madame de Merteuil qui l'observe et le juge comme une superconscience. Et il renonce à une soirée heureuse avec la femme qu'il aime pour rester digne de l'image qu'il veut que Madame de Merteuil ait de lui. Il revient à ses principes, à sa "pureté de méthode" de peur que son miroir n'enregistre de lui une image impure. Ce désir de rester digne de son moi passé, et digne de la Marquise n'est pas dépourvu d'un certain héroïsme qui évoque Corneille. Une fois de plus on pourrait parler d'une forme d'héroïsme cornélien corrompue.⁵

Or la scène de la chute de la Présidente, tant attendue, et dont la préparation lui a coûté tant de

⁵ voir pp. 48 ff.

manoeuvres habiles, cette scène qui devait être le couronnement de sa victoire impeccable, prend un tout autre sens que ce à quoi il s'attendait. Le récit qu'il en fait à la Marquise est éloquent en lui-même :

Je suis encore trop plein de mon bonheur, pour pouvoir l'apprécier, mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Serait-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme, jusque dans le moment même de sa faiblesse? . . . Quand même la scène d'hier m'aurait, comme je le crois, emporté un peu plus loin que je ne comptais; quand j'aurais, un moment, partagé le trouble et l'ivresse que je faisais naître: cette illusion passagère serait dissipée à présent; et cependant le même charme subsiste. J'aurais même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causait quelque inquiétude. Serai-je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire et inconnu? Non: il faut avant tout le combattre et l'approfondir. . . . Ce fut avec cette candeur naïve ou sublime qu'elle me livra sa personne et ses charmes, et qu'elle augmenta mon bonheur en le partageant. L'ivresse fut complète et réciproque; et, pour la première fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais. Enfin, même après nous être séparés, son idée ne me quittait point, et j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire.

Ah! pourquoi n'êtes-vous pas ici, pour balancer au moins le charme de l'action par celui de la récompense? (pp. 296, 304).

Toutes les mauvaises raisons dont s'accompagne le récit fait à la Marquise ne parviennent pas à masquer l'évidence. Le Vicomte de Valmont, pour la première fois de sa vie, a connu auprès d'une femme, non seulement le

plaisir, mais un bonheur réel. C'est, non pas la victoire d'un séducteur sur une victime que décrit le récit, mais une union totale dans l'amour. Le Vicomte a expérimenté ce bonheur auquel il avait toujours refusé de croire.

Quelle sera sa réaction à cette découverte? lui fera-t-elle renoncer à ses "principes" adoptés volontairement par son intellect, pour vivre et approfondir ce bonheur, ce "charme inconnu"? Or, la Marquise l'humilie, bafoue sa vanité⁶ et le Vicomte, piqué, envoie à Madame de Tourvel, malgré son amour pour elle, la lettre fatale dictée par la Marquise. Il choisit contre ses sentiments, décide de se prouver fidèle à ses principes, toujours digne de son émule: il n'ose pas renier son passé, n'a pas la force d'affronter le mépris de celle qu'il admire et qu'il s'était choisie pour alliée. Pour prouver sa "supériorité", il choisit contre la réalité de son bonheur,

⁶"Un homme de ma connaissance s'était empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisait peu d'honneur. Il avait bien, par intervalles, le bon esprit de sentir que, tôt ou tard, cette aventure lui ferait tort: mais quoiqu'il en rougît, il n'avait pas le courage de rompre. Son embarras était d'autant plus grand qu'il s'était vanté à ses amis d'être entièrement libre; et qu'il n'ignorait pas que le ridicule qu'on a, augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passait ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, et ne cessant de dire après: Ce n'est pas ma faute. Cet homme avait une amie qui fut tentée un moment de le livrer au Public en cet état d'ivresse, et de rendre ainsi son ridicule ineffaçable" (p. 337).

contre lui-même. Il est devenu à tel point prisonnier de son système, de principes qu'il avait adoptés, du besoin d'être vu et admiré par Madame de Merteuil, qu'il est incapable de se libérer de cette pression et il cause ainsi, lui-même, sa propre perte et celle de la femme qui lui a fait découvrir l'existence et la réalité de l'amour et du bonheur.

Il se vante auprès de Madame de Merteuil de la célébrité que va prendre cette aventure. Je vous le disais bien, il y a quelque temps, que malgré vos inquiétudes, je ne reparais sur la scène du monde que brillant d'un nouvel éclat. Qu'ils se montrent donc, ces Critiques sévères, qui m'accusaient d'un amour romanesque et malheureux; qu'ils fassent des ruptures plus promptes et plus brillantes: mais non, qu'ils fassent mieux . . . (p. 341).

Dans tout le début de cette lettre c'est le Valmont idéal, invulnérable qui parle, qui se glorifie d'avoir été à la hauteur de ce qu'on attendait de lui, d'avoir même surpassé en perfection les exploits insignes des séducteurs les plus vantés. Mais sa belle assurance est bien vite mitigée par la nostalgie d'avoir perdu Madame de Tourvel, et, maladroitement, gauchement, il propose à la Marquise de lui permettre de renouer avec la Présidente. "Je pourrais essayer cette démarche sans y mettre d'importance, et par conséquent, sans qu'elle vous donnât d'ombrage. Au contraire! ce serait un simple essai que nous ferions de concert" (p. 342). Il tente encore de sauver son image idéale, mais en même

temps veut reconquérir la Présidente; le tout enveloppé dans des sophismes maladroits et de mauvaises excuses.

La Marquise qui a assisté à la lutte de Valmont, jette le masque et lui lance d'un air de défi mêlé d'ironie: "ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage; c'est sur vous . . . vous l'aimez comme un fou: mais parce que je m'amusais à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée . . . Où nous conduit pourtant la vanité! Le Sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur." (p. 343). A partir de ce moment les rapports entre les deux héros se tendent à l'extrême. Valmont commence à entrevoir la valeur de ce qu'il a sacrifié. Il appelle Madame de Tourvel "une femme sensible et belle, qui n'existait que pour moi, qui dans ce moment même meurt peut-être d'amour et de regret" (p. 358). Elle est devenue pour lui un prochain et non plus un agglomérat de propriétés distinctes. Toutefois, il s'acharne simultanément à vouloir renouer les liens rompus avec la Marquise. Il menace: "chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre . . . de ce jour même je serai ou votre Amant ou votre ennemi" (p. 361). Son obstination auprès de Madame de Merteuil témoigne du besoin que, plus que jamais, il a de leur "amitié", de l'existence dans sa vie de cet être qui lui avait témoigné de l'admiration. Sa panique exprime sa peur d'être placé, seul, en face

de lui-même, et d'avoir alors à voir clair dans son coeur et à se trouver dans une situation où, ayant sacrifié Madame de Tourvel, c'est-à-dire la tendance émotive de sa personnalité, il n'aurait même plus l'appui, la reconnaissance de la Marquise.

Madame de Merteuil le défie et c'est alors seulement qu'il réalise pleinement la portée de ce qu'il a sacrifié. Il comprend, enfin, ce qu'aurait pu être son amour pour la Présidente: "ce que j'ajoute encore, c'est que je regrette Madame de Tourvel; c'est que je suis au désespoir d'être séparé d'elle; c'est que je paierais de la moitié de ma vie le bonheur de lui consacrer l'autre. Ah! croyez-moi, on n'est heureux que par l'amour" (p. 366), écrit-il à Danceny. Il se rend compte, trop tard, que c'est son propre bonheur qu'il a sacrifié à une idée, à un idéal ennemi de sa félicité. Laclos n'a donné dans la version définitive des Liaisons dangereuses que quelques brèves indications, non ambiguës il est vrai, de la transformation de Valmont. Cependant il est intéressant d'étudier le brouillon de la lettre du Vicomte à Madame de Volanges que celle-ci mentionne, et dont elle met la sincérité en doute: "Mais que direz-vous de ce désespoir de Monsieur de Valmont? D'abord faut-il y croire, ou veut-il seulement tromper tout le monde, et jusqu'à la fin? Si pour cette fois il est sincère, il peut bien

dire qu'il a lui-même fait son malheur" (p. 363).

Or cette lettre ⁷ frappe par son ton de sincérité.

Il demande à Madame de Volanges d'obtenir que la Présidente lise cette lettre

en l'assurant de mon repentir, de mes regrets et surtout de mon amour . . . Elle (ma démarche) m'étonne moi-même; mais le désespoir saisit les moyens et ne les calcule pas. Madame de Tourvel se meurt, Madame de Tourvel est malheureuse, il faut lui rendre la vie, la santé, le bonheur. . . je sais que j'ai outragé indignement une femme digne de toute mon adoration . . . je ne prétends dissimuler mes fautes, ni les excuser (p. 831).

Cette lettre ne laisse place à aucune incertitude quant à la conversion du Vicomte. Si Laclos l'a supprimée, c'est probablement qu'il a voulu laisser planer un doute, conserver une certaine ambiguïté quant à la motivation des faits et gestes de Valmont à la fin du roman. Il n'a pas voulu aller jusqu'à résoudre complètement la dualité de sa personnalité mais laisser au lecteur une impression équivoque et des possibilités d'interprétations variées. Il semble toutefois que la rédaction de cette lettre indique le sens de l'évolution que Laclos a voulu que Valmont subisse. Sa réconciliation de dernière minute avec Danceny confirme cette hypothèse.

De toutes manières, que l'on veuille interpréter le caractère du Vicomte comme ayant complètement

⁷ citée page 830 de l'édition Pléiade.

abandonné ses principes glacés en faveur du monde de l'affectivité, ou que l'on préfère le voir simplement comme susceptible d'une transformation relative et incomplète, il est indéniable que Valmont a subi la tentation du sentiment et qu'il a cédé à son charme.

C'est l'existence, le regard de la Marquise qui l'ont empêché d'accepter la présence du sentiment dont il refuse d'admettre qu'il soit partie intégrante et nécessaire de sa personnalité. Son drame est d'être incapable de s'accepter avec cette sensibilité, incapable de se soustraire à l'image qu'ont de lui les autres, et surtout Madame de Merteuil. La peur de démentir cette image aux yeux de son émule, la hantise du mépris qu'elle aurait alors pour lui, la crainte de perdre la face lui font renoncer à cet amour et à ce bonheur dont il a découvert l'existence. Il opte pour cet idéal qu'il s'est donné pour modèle, pour ce qu'il veut paraître plutôt que pour la réalité d'autres valeurs qui se sont clairement fait jour dans sa personnalité. Il est "prisonnier des apparences du monde"⁸, et pour n'avoir pas su s'en libérer devient, lui-même, l'agent de son propre échec.

- - - - -

Dans les rapports entre les deux héros, la Marquise, elle, dès le début de l'intrigue, se pose en

8 Rougemont, L'amour et l'Occident, p. 179.

championne de leur idéal commun et prétend être parvenue par des "travaux pénibles," entrepris dès sa jeunesse, à s'opposer aux femmes "sensibles, et dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance . . . Mais moi, proclame-t-elle glorieusement, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées?" (p. 176). C'est volontairement qu'elle a voulu étouffer en elle toute trace d'émotivité; une Merteuil froide, lucide, réfléchie, diabolique, voilà le but vers lequel elle tend; elle modèle sa conduite sur cet idéal insensible avec lequel elle croit s'être confondue grâce à de pénibles efforts:

quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes? je dis mes principes, et je le dis à dessein: car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage. (p. 176).

Elle prétend diriger parfaitement et impeccablement le cours de sa vie et être parvenue à ne jamais s'écarter d'une ligne de conduite savamment réfléchie.

Elle a une très haute opinion de sa maîtrise et son ton de suffisance à l'égard de Valmont frappe le lecteur dès le début du roman et va en s'accroissant à mesure que l'intrigue progresse:

Que vos craintes me causent de pitié! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous! et vous voulez m'enseigner, me conduire? Ah! mon pauvre Valmont, quelle distance il y a

encore de vous à moi! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare . . . Et qu'avez-vous fait que je n'aie surpassé mille fois? (p. 178).

Son narcissisme se trahit dans chacune de ses lettres au Vicomte et à de très nombreuses reprises elle insiste sur sa supériorité. Elle profite d'une erreur commise par Valmont pour lui déclarer: "C'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous n'inventez rien. Aussi, dès que les circonstances ne se prêtent plus à vos formules d'usage, et qu'il vous faut sortir de la route ordinaire, vous restez court comme un Ecolier" (p. 250). Elle accuse le Vicomte d'avoir simplement assimilé quelques règles de séduction qu'il applique identiquement dans chaque cas, sans être capable d'invention, sans savoir utiliser ses talents pour une innovation originale. Elle lui dénie tout "génie", il est simplement un élève qui a bien appris une leçon: ". . . je suis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation" (p. 20). "Enfin, il faut vous attendre à être apprécié peut-être autant au-dessous de votre valeur, que vous l'avez été au-dessus jusqu'à présent" (p. 267). On pourrait multiplier les exemples de ce genre. A de nombreuses reprises elle déprécie les talents du Vicomte pour mettre en valeur ses propres qualités exceptionnelles: "Enfin vous serez tranquille et surtout vous me rendrez justice. Ecoutez, et ne me confondez plus avec les autres femmes.

. . .Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie!
Je suis pour vous une fée bienfaisante . . . En vérité, si vous ne passez pas votre vie à me remercier, c'est que vous êtes un ingrat." (p. 190).

Toutefois ne nous laissons pas abuser par tant de suffisance. Sa fameuse lettre autobiographique par exemple, est, d'une part, une occasion pour elle de se convaincre elle-même de sa perfection; d'autre part, il n'y a pas de doute qu'elle cherche à éblouir Valmont. Et il est frappant de constater que sa belle assurance est parvenue à éblouir en outre plusieurs générations de critiques qui ne mettent pas en doute la "supériorité" de la Marquise, sa lucidité, son brio, son satanisme et j'en passe.

Nous passerons rapidement sur cet aspect de sa personnalité et tenterons ensuite d'analyser au contraire l'attitude de Madame de Merteuil envers Valmont dans ce qu'elle a d'ambigu; de ne pas nous laisser impressionner par sa forfanterie, pour nous pencher sur ses réactions intimes, sur les motifs profonds de son attitude et nous verrons que c'est une tout autre Merteuil qui apparaît soudain, bien différente de la "Merteuil, chez qui tout ce qui est humain est calciné" comme la voit Baudelaire.⁹

⁹ cité dans l'édition Pléiade p. 719.

Dans les rapports qui unissent le Vicomte et la Marquise, celle-ci joue le rôle de mentor. Elle se flatte d'être, elle, parvenue à annihiler toute trace de sentiment en elle, pour se poser en guide de son allié dont elle n'ignore pas qu'il connaît une propension dangereuse pour le sentiment. Il a beaucoup à lutter pour rester fidèle à leurs principes et elle entreprend de l'aider, de le mettre en garde en l'éclairant sur le danger qu'il court, en un mot de le maintenir dans la ligne de conduite prévue, en le protégeant des effets pernicioeux de la sensibilité. Dès qu'elle apprend que Valmont a entrepris la conquête de la Présidente, elle désapprouve ce choix parce qu'elle pressent, dit-elle, que Madame de Tourvel ne sera pas femme à jouer le jeu de la séduction et que Valmont court un risque à entreprendre sa conquête. Chacune de ses lettres contient un avertissement, sous la forme de raillerie au début, puis de rappels à l'ordre de plus en plus précis. "Cette femme qui vous a rendu les illusions de la jeunesse, vous en rendra bientôt aussi les ridicules préjugés Savez-vous que voilà plus de quinze jours que cette ridicule aventure vous occupe" (p. 28). "Revenez, Vicomte, et ne sacrifiez pas votre réputation à un caprice puéril" (p. 267). Elle prétend empêcher Valmont de se laisser séduire et corrompre par l'amour pour lequel de concert, ils affichent un tel

mépris: elle déploie toute son énergie pour éviter qu'il ne s'abaisse, ne se laisse entraîner par un sentimentalisme humiliant. Elle dit trembler pour lui; elle l'avertit de se méfier, elle le tourne en ridicule, fait appel à sa vanité ou essaie de transformer son amour pour la Présidente en une simple aventure semblable à tant d'autres, à ravalier au rang d'un marché: "Aussitôt que vous aurez eu votre belle Dévotion, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, et je suis à vous" (p. 45). En d'autres termes, hâtez-vous de terminer cette conquête qui vous déshonore, et vous pourrez alors jouir à nouveau de mon estime. Elle le voit subir la tentation du sentiment et assiste à sa lutte mais ses efforts s'avèrent inutiles et Valmont s'engage chaque jour davantage malgré leur accord, et malgré sa surveillance.

Or, elle a choisi Valmont comme allié, et seul un Valmont invulnérable aux sentiments peut remplir ces fonctions; du moment où il faiblit elle ne peut plus le considérer comme un égal, et leur entreprise est en danger; elle lui reproche vivement sa transformation: "vous qui n'êtes plus vous" (p. 29). Le fait qu'il trahisse sa confiance représente une déception très profonde pour elle. Tout d'abord, parce qu'elle devrait reconnaître qu'elle s'est trompée, qu'elle a mal placé cette confiance qu'elle prise

si haut; et aussi le terrible désabusement de constater que celui qu'elle avait choisi parce que lui, à l'instar d'un Dieu dominait sa destinée, était invulnérable aux faiblesses passionnelles, lui donc s'est prouvé n'être en rien différent des autres mortels et est tombé amoureux d'une femme aussi "féminine" que Madame de Tourvel: "je suis tentée surtout de vous retirer ma confiance. Je ne m'accoutumerai jamais à dire mes secrets à l'amant de Madame de Tourvel" (p. 20). La Présidente, simple femme vertueuse a réussi, sans le vouloir aucunement, à faire descendre Valmont de leur piédestal glacé pour le transformer en un homme sensible. "Déjà vous voilà timide et esclave . . . Vous voyez que je vous bats avec vos propres armes: mais je n'en prendrai pas d'orgueil; car c'est bien battre un homme à terre" (p. 28). Elle ne peut plus l'estimer, elle le voit déchu.

La situation de Madame de Merteuil n'est pas sans présenter une certaine analogie avec celle de Phèdre. Phèdre aimait en Hippolyte un homme qu'elle croyait incapable de s'abaisser à un amour humain, elle aimait l'image d'un dieu et son désabusement est terrible lorsqu'elle sait Hippolyte amoureux.¹⁰ La Merteuil éprouve

10

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,

une déception comparable; elle ressent une insulte personnelle du fait que Valmont aime la Présidente, elle est profondément humiliée que celui qu'elle s'était choisi pour allié s'abaisse à connaître les liens de l'amour.

Ces explications, si elles sont en partie valables, ne satisfont pas entièrement le lecteur qui se contente de s'identifier à la Marquise et d'accepter pour probants les prétextes qu'elle donne elle-même de sa conduite. En effet, puisque Valmont est tellement diminué à ses yeux, pourquoi ne l'abandonne-t-elle pas à son sort, avec le mépris que justifierait sa supériorité envers celui qui a trahi leur cause ?

Les motifs qui retiennent Madame de Merteuil auprès de Valmont, qui la poussent à lutter jusqu'au bout pour essayer de l'éloigner de la Présidente, sont complexes et variés. Il est évident qu'elle s'attarde auprès de lui non seulement pour essayer de le sauver du danger du sentiment, mais qu'elle est poussée par des motifs d'intérêt personnel. Sa première réaction à la lettre de Valmont lui annonçant son grand projet de séduire la Présidente est violente: elle l'accuse d'avoir

10 (suite)

Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît son vainqueur:
Aricie a trouvé le chemin de son coeur.
(vv. 1219-1224).

"perdu la tête" (p. 18); elle joue l'indignation et se prétend fidèle à ses principes en avertissant Valmont que Madame de Tourvel n'est pas à la hauteur de ses talents.

Vous, avoir la Présidente de Tourvel! mais quel ridicule caprice! Je reconnais bien là votre mauvaise tête qui ne sait désirer que ce qu'elle croit ne pas pouvoir obtenir. Qu'est-ce donc que cette femme? des traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression; passablement faite, mais sans grâces: toujours mise à faire rire! avec ses paquets de fichus sur la gorge, et son corps qui remonte au menton! Je vous le dis en amie, il ne vous faudrait pas deux femmes comme celle-là, pour vous faire perdre toute votre considération. (p. 18).

Est-ce vraiment parce que Madame de Tourvel n'est pas digne de Valmont que la Marquise réagit si vivement? Il est clair qu'elle est vexée qu'il ne soit pas accouru prendre ses ordres concernant la séduction de Cécile. Mais, surtout, au lieu de considérer la conquête de la Présidente comme un chaînon de plus à la liste des succès du Vicomte, elle la rabaisse, la ridiculise. Dès cette première réaction il est manifeste qu'elle ne se conduit pas comme le ferait une libertine détachée, au récit des aventures de son complice. C'est en femme qu'elle réagit, et en femme jalouse qui malgré elle, trahit son dépit de se voir préférer une autre femme qu'elle appelle dédaigneusement une "prude". En outre, à mesure que son mépris pour l'"amour" du Vicomte augmente, elle s'attarde auprès de lui d'une manière suspecte.

Chaque fois qu'elle réussit un exploit amoureux particulièrement brillant, elle s'empresse d'en faire à Valmont une narration détaillée qui ne peut que piquer le désir du Vicomte. Son récit de la nuit qu'elle passe avec le Chevalier de Belleroyche dans sa "petite maison" en est un bon exemple. Ses descriptions dénotent une connaissance aiguë de la sensualité masculine. Valmont lui répond d'ailleurs: "En lisant votre Lettre et le détail de votre charmante journée, j'ai été tenté vingt fois de prétexter une affaire, de voler à vos pieds, et de vous y demander, en ma faveur, une infidélité à votre Chevalier" (p. 37). De même son récit de l'épisode Prévan; la Marquise veut prouver sa supériorité à Valmont, bien sûr, mais elle cherche aussi à susciter sa jalousie, à éveiller dans son esprit l'idée qu'elle est insurpassable.

Et l'énigme de sa personnalité s'éclaire si l'on se penche sur certaines de ses déclarations faites au Vicomte et si on les lit en se souvenant que c'est une femme qui écrit à un homme qui aime une autre femme:

Adieu, comme autre fois, dites-vous? Mais autrefois, ce me semble, vous faisiez un peu plus de cas de moi; vous ne m'aviez pas destinée tout à fait aux troisièmes Rôles (p. 308).

En effet, ce n'est plus l'adorable, la céleste Madame de Tourvel, mais c'est une femme étonnante, une femme délicate et sensible, et cela, à l'exclusion de toutes les autres; une femme rare enfin, et telle qu'on n'en rencontrerait pas une seconde (p. 322).

Mais ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé, ce que je pense encore, c'est que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre Présidente; non pas, à la vérité, de l'amour bien pur ni bien tendre, mais de celui que vous pouvez avoir; de celui, par exemple, qui fait trouver à une femme les agréments ou les qualités qu'elle n'a pas; et qui la place dans une classe à part, et met toutes les autres en second ordre (p. 336).

Et c'est après ces mille preuves de votre préférence décidée pour une autre que vous me demandez tranquillement s'il y a encore quelque intérêt entre vous et moi? (p. 337).

je n'ai pas oublié . . . que vous l'aviez trouvée un moment préférable à moi, et qu'enfin, vous m'aviez placée au-dessous d'elle (p. 344).

C'est bien clairement de la jalousie dont il s'agit ici, ou il n'en exista jamais. La Marquise exprime son dépit d'être devenue une femme "en second ordre" aux yeux du Vicomte. Il trouve le bonheur auprès d'une autre, ce qui signifie manifestement que la Marquise n'est plus unique pour lui. Et, peu à peu, à mesure que l'intrigue progresse, que Valmont s'attache plus profondément à la Présidente, Madame de Merteuil devine confusément que son aventure avec Valmont a été davantage pour elle qu'une passade. En le voyant s'attacher à une autre femme, elle se rend compte de ce qu'aurait pu être leur rencontre, s'ils avaient abandonné le jeu de la séduction. Elle pressent l'existence de ce monde qu'elle a voulu ignorer, lorsqu'elle découvre qu'il peut conduire à une félicité réelle. Elle est mise en présence de ce bonheur notamment par la lettre

où Valmont ne peut s'empêcher d'admettre le "charme inconnu" qu'il a ressenti auprès de Madame de Tourvel.

Le lecteur attentif peut d'ailleurs discerner dès le début du roman quelques indices du fait que la Marquise n'a pas réussi aussi parfaitement qu'elle le prétend à anéantir toute trace de sentiment en elle. Dans une de ses premières lettres, elle parle de Belleruche :

Ce pauvre Chevalier, comme il est tendre ! comme il est fait pour l'amour ! comme il sait sentir vivement ! la tête m'en tourne. Sérieusement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi m'attache véritablement à lui . . . Je retrouvai sur cette charmante figure, cette tristesse, à la fois profonde et tendre, à laquelle vous-même êtes convenu qu'il était si difficile de résister. La même cause produisit le même effet ; je fus vaincue une seconde fois. (p. 29).

Plus tard, elle entreprend la conquête de Danceny, pour essayer d'éveiller la jalousie de Valmont, bien sûr, mais aussi pour des motifs plus ambigus. Elle décrit ainsi le jeune Chevalier :

il n'a que les grâces de la jeunesse, et non la frivolité (p. 272).

j'aurais craint qu'il ne s'aperçût de quelque chose entre Belleruche et moi, et je serais au désespoir qu'il eût la moindre idée de ce qui se passe. Je veux au moins m'offrir à son imagination, pure et sans tâche ; telle enfin qu'il faudrait être, pour être vraiment digne de lui (p. 272).

Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une première passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, et m'aimant enfin comme on aime à son âge pourrait, malgré ses vingt

ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur et à mes plaisirs (p. 308).

Le rapprochement de ces citations, perdues au milieu de discours rationnels et cyniques confirme cet aspect de la personnalité de la Marquise: bien qu'elle en ait, malgré le masque de froideur qu'elle affiche, elle cache une femme romanesque, qui rêve de "grâces de la jeunesse", de "pureté", de ce type de bonheur dont elle a tant proclamé le ridicule. Cette nostalgie de la pureté, ce désir confus d'un bonheur procuré par un homme qui vous aime, indiquent nettement que sa personnalité n'est pas exclusivement cérébrale.

Et à mesure que Valmont s'engage davantage auprès de la Présidente, elle réagit de plus en plus en femme nostalgique et malheureuse; elle prend conscience, rétrospectivement de la qualité des sentiments qui l'attachaient à Valmont, lorsqu'à plusieurs reprises elle fait allusion à son aventure passée avec le Vicomte:

C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi (p. 181).

Dans le temps où nous nous aimions, car je crois que c'était de l'amour, j'étais heureuse; et vous, Vicomte!... Mais pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne peut revenir? . . . Et puis, comment vous fixer? Oh! non, non, je ne veux pas seulement m'occuper de cette idée, et malgré le plaisir que je trouve en ce moment à vous écrire, j'aime mieux vous quitter brusquement (p. 316).

Ne dirait-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre femme heureuse, parfaitement heureuse? Ah! si vous en doutez, vous avez bien peu de mémoire! (p. 322).

Il est aisé de noter l'écart entre ces cris du coeur, ces exclamations spontanées, et le personnage glacé que la Marquise prétend être. "Ainsi l'attitude de la Marquise n'est pas moins ambiguë et contradictoire que celle du Vicomte." ¹¹

Cet aspect de sa personnalité va nous permettre d'expliquer son attitude lorsque Valmont trouve le bonheur auprès de Madame de Tourvel; la Marquise pique la vanité du Vicomte en prétendant le croire incapable de certains "sacrifices" qu'elle exigerait comme condition de la reprise de leur liaison et elle lui dicte la lettre terrible qui tuera la Présidente. Les coups qu'elle porte contre Madame de Tourvel sont les coups d'une femme jalouse qui veut abattre sa rivale.¹² Elle sait que Valmont aurait pu être heureux par l'amour, et elle détruit sciemment cette possibilité en tuant la Présidente qui illustrait les qualités de sentiment qui ont charmé Valmont. Elle ne cherche pas tant la mort de la Présidente que la

¹¹ Laufer, op.cit., p. 149

¹² cf. Phèdre:

Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères:
Le crime de la soeur passe celui des frères
(vv. 1259-1263).

disparition pour Valmont d'une possibilité de bonheur auprès d'une autre qu'elle: "quand une femme frappe dans le coeur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable. Tandis que je frappais celle-ci, ou plutôt que je dirigeais vos coups, je n'ai pas oublié que cette femme était ma rivale" (p. 344).

Or, le danger que représentait Madame de Tourvel étant écarté, les rapports entre les deux héros se tendent à l'extrême. Nous avons vu qu'à ce moment-là Valmont cherche désespérément à renouer sa liaison avec la Marquise qui refuse et le nargue. Comment expliquer son attitude, n'a-t-elle pas en effet admis qu'elle aimait Valmont, ou du moins que de tous ses amants passés c'est "le seul de (ses) goûts qui ait pris un moment d'empire sur" elle? Une première explication réside dans le fait que le Valmont amoureux de la Présidente, et désespéré de l'avoir perdue n'est plus le Valmont qu'elle avait connu et apprécié lors de leur liaison:

Ne savez-vous donc plus être le plus aimable?... Au vrai, vous accepter tel que vous vous montrez aujourd'hui, ce serait vous faire une infidélité réelle. Ce ne serait pas là renouer avec mon ancien Amant; ce serait en prendre un nouveau, et qui ne vaut pas l'autre à beaucoup près. Je n'ai pas assez oublié le premier pour m'y tromper ainsi. Le Valmont que j'aimais était charmant. Je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable. Ah! je vous en prie, Vicomte, si vous le retrouvez,

amenez-le moi; celui-là sera toujours bien reçu (pp. 359,360).

Pourquoi Valmont a-t-il perdu son attrait, pourquoi est-il ainsi diminué aux yeux de la Marquise: elle sait que son aventure avec Madame de Tourvel s'est transformée en une découverte de l'amour et du bonheur. Elle n'ignore pas que Valmont regrette la Présidente et pressent que s'il cherche à renouer leur ancienne liaison, c'est parce qu'il se sent désemparé et malheureux et qu'il a peur de sa solitude morale. Une nouvelle aventure avec la Marquise contribuerait à effacer ses regrets, serait en quelque sorte une compensation. Or Madame de Merteuil n'est pas habituée à jouer les "troisièmes Rôles", elle veut être désirée pour elle-même et refuse d'assumer les fonctions de consolatrice. En outre Valmont est incapable de la traiter en femme, de l'aimer, elle, comme il a aimé la Présidente. Il lui écrit: "j'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds" (p. 18); et plus loin: "puis-je deviner les mille et mille caprices qui gouvernent la tête d'une femme, et par qui seuls vous tenez encore à votre sexe? (p. 155). Il la connaît trop bien; elle a perdu la possibilité d'exercer sur lui le genre de charme qu'a exercé Madame de Tourvel et elle le sait: "à vos yeux, je

ne vaux pas que vous vous donniez tant de peine. Vous désirez moins mes bontés que vous ne voulez abuser de votre empire" (p. 360). Elle préfère renoncer à Valmont plutôt que d'accepter une liaison dans ces conditions. Cette fidélité à l'image de celui qu'elle avait admiré indique, elle aussi, que la Merteuil a cessé de jouer le jeu de la séduction pour accepter inconsciemment l'existence d'autres valeurs. Elle est attachée au souvenir du Vicomte tel qu'elle avait pu l'apprécier, et refuse d'accepter sa transformation.

Aussi son attitude envers le Vicomte marque-t-elle un changement de plus en plus sensible à mesure que le malentendu s'aggrave entre eux. Au début de l'intrigue Madame de Merteuil confiait ses secrets à Valmont. Or voici maintenant qu'elle lui ment et lui cache son retour à Paris tandis qu'elle l'annonce à Danceny qu'elle ira rejoindre sans que le Vicomte le sache. Elle traite Valmont, non plus comme un allié mais comme n'importe quel autre homme qu'elle a l'habitude de duper. Le fait que Valmont soit tombé amoureux de la Présidente l'a abaissé à tel point aux yeux de la Marquise qu'elle en vient à le considérer comme indigne de sa confiance et elle le place sur le même pied que ses dupes habituelles. Valmont le lui reproche vivement: "Avez-vous entrepris de me traiter

comme un écolier" (p. 357). Par conséquent leurs rapports sont faussés, leur ancienne alliance ne peut plus être valable puisqu'elle le traite en inférieur. Valmont menace: "de ce jour même, je serai votre Amant ou votre ennemi . . . vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit sans risquer d'être joué; et vous avez dû prévoir que je ne le souffrirais pas."(p. 361). Il la met en demeure de renouer leur ancienne liaison selon la promesse qu'elle lui en avait faite. Mais il a le tort de lui rappeler "qu'une femme sensible et belle, qui n'existait que pour" lui (p. 358), est en train de mourir. La disparition de la Présidente n'a pas éteint l'amour du Vicomte et la jalousie de Madame de Merteuil pointe à nouveau. Se croyant invulnérable à ce genre d'émotion, elle ne se doute pas de ce qui se passe dans son coeur. Elle avertit Valmont: "Mais vous êtes jaloux et la jalousie ne raisonne pas" (p. 359). Il est ironique que ce soit exactement ce qui lui arrive à elle. Pour une fois, elle va agir impulsivement et commet une erreur fatale en défiant le Vicomte simplement parce qu'elle se croit au-dessus de ce genre de faiblesse. Et lorsqu'elle appose les quelques mots "Eh! bien la guerre" au bas de la lettre du Vicomte, cela trahit d'une part la réaction d'une femme jalouse et blessée et d'autre part la griserie de sa propre force.

Elle croit ne plus pouvoir estimer Valmont, elle refuse de continuer à le considérer comme un interlocuteur valable. Elle se sent d'autant supérieure que Valmont est abaissé et veut continuer à prouver qu'elle domine le sort. Mais cette fois-ci elle prend le risque de jouer le rôle de demiurge sur Valmont lui-même: elle le sousestime, n'analyse pas le danger qu'il peut représenter pour elle. Elle néglige ses menaces, persifle et veut prouver qu'elle est la plus forte. Elle refuse de se laisser placer devant un ultimatum et provoque la rupture. La mesure de l'évaluation de sa propre force l'aveugle; cette fascination par sa supériorité et sa prétendue invulnérabilité se prouve être fatale puisqu'elle l'empêche d'apprécier à sa juste mesure la menace que représenterait un Valmont ennemi et humilié.

La rupture étant consommée, Valmont pique sa vanité, l'humilie et se moque d'elle qui a été abandonnée par Danceny. La marquise réplique aussitôt: "Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, je ne le persifle pas; je fais mieux: je me venge" (p. 371). Et, imprudemment, elle dévoile à Danceny la conduite de Valmont envers Cécile, tout en pouvant bien se douter que celui-ci lui rendra la pareille. Cette dernière action de la Marquise est une nouvelle trahison de cet idéal de froideur et de rationalisme qu'elle

s'était fixé pour objectif. Son désir de vengeance, au risque de se perdre elle-même, est le fait d'une femme humiliée qui ne calcule plus ses moyens. Ces impulsions, son attitude inconséquente sont en contradiction avec le personnage qu'elle avait voulu devenir.

Jusqu'à la fin elle refuse d'envisager la possibilité pour elle d'une faille, elle refuse de s'admettre avec des sentiments "communs": amour, jalousie, vanité. Elle ne peut accepter la nécessité d'une situation humaine ambiguë, la réalité dans ce qu'elle comporte de relatif et de complexe. La "trahison" de Valmont, la manifestation de ses propres sentiments envers lui, prouvent l'échec de leur système mais elle ne veut pas prendre lucidement conscience du fait que le pouvoir de l'intellect est limité par l'existence du hasard, ou de manifestations inattendues de l'affectivité.

Le fait de connaître ses limites, d'en tenir compte, serait une preuve de maturité. La Marquise nous apparaît en effet comme incapable de s'adapter à une situation humaine donnée. Son besoin d'absolu, de continuer à croire en un système qu'elle a voulu, de refuser de constater les limites du pouvoir de la raison rendent son personnage vulnérable. Son drame peut être comparé à celui de la

Présidente: ces deux êtres ne sont pas en état de vivre en tenant compte de l'imperfection. L'orgueil de Madame de Tourvel est un orgueil angélique; sa vertu doit être supérieure à celle des autres femmes. La Marquise présente au fond la même déficience: elle est incapable de se voir autrement que sous la forme d'un démiurge. Elle est prisonnière de son propre système et n'est pas assez clairvoyante pour le savoir et en sortir.

CONCLUSION

Le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil sont les produits d'une certaine aristocratie du dix-huitième siècle issue d'une société trop civilisée, qui a voulu renier toute valeur au sentiment pour se créer un bonheur exclusivement intellectuel. Ils ont prétendu trouver leur félicité dans l'exercice du pouvoir de leur intelligence et parvenir à un idéal d'intellectualisme pur. Les liaisons dangereuses illustre la tentative de deux êtres humains de faire de leur intelligence le guide unique de leur destin au détriment de toute qualité affective. Ils aspirent à un bonheur rationnel qui ressortirait uniquement au domaine de l'esprit.

Or le rôle qu'ils accordent à l'intelligence n'est pas la traditionnelle "faculté de connaître et de comprendre". Marat dit :

qu'il ne s'agit ni de bon sens, ni d'esprit pratique, ni de facilité, ni, surtout, de sagesse: l'intellect, à son point de liberté et de puissance suprême est ce qu'il y a de plus éloigné de la sagesse: une manière de monstre admirable, un pouvoir effrené, une force qui trouve soi-même sa justification et sa fin. Une maladie en somme, si l'on veut, une malédiction... 'C'est un outrageux glaive de l'esprit, à son possesseur

même, un outil vagabond, errant et dangereux', avoue Montaigne; et que l'on pense à la 'netteté désespérée' d'un Valéry, qui connaissait trop bien ce que lui-même appelait 'la tentation de l'esprit'.

Ainsi donc, l'intellect est tout d'abord pouvoir, et pouvoir précis, enchaînement prévu et nécessaire des causes. ¹

C'est cette intelligence à laquelle il est accordé un pouvoir quasi illimité qui devient l'instrument d'une véritable entreprise de déification. Grâce à elle les héros prétendent dominer le destin et le sort, se poser en démiurges de leur destinée et de celle d'autrui.

Nous avons analysé la maîtrise avec laquelle Valmont et Merteuil se jouent des autres, transforment les hommes en marionnettes ou en esclaves. Leurs prouesses sont accomplies avec la plus grande rigueur. Ils choisissent soigneusement leurs proies, utilisent leurs connaissances psychologiques et se soumettent la victime avec brio. Leur capacité d'agir sur autrui repose sur une connaissance sûre du coeur humain, de son inconsistance et de la vulnérabilité des sentiments. Ils n'ont aucune illusion sur la fermeté du caractère humain: l'homme est faible, sa force d'âme s'effondre devant la puissance des sentiments. La volonté de chaque homme, si forte soit-elle, cédera tôt ou tard à l'élan de la passion, à la tentation de la sensualité,

¹ op.cit., p. 138.

malgré sa vertu, malgré ses principes. Ni le Vicomte ni la Marquise ne doutent que Madame de Tourvel ne succombe: "aussi se donnera-t-elle comme les autres" (p. 28), affirme la Marquise. La Présidente est indiscutablement présentée comme une femme d'une vraie vertu; Les Liaisons dangereuses prouvent que la vertu pas plus que la religion ou des principes stricts ne sont inexpugnables. Le cas de Cécile et celui de Danceny en sont d'autres exemples. La pureté et l'innocence n'ont guère de force en elles-mêmes et ne résistent pas à la puissance des sens ou à une dialectique habile. Valmont déclare: "Voilà bien les hommes! tous également scélérats dans leurs projets, ce qu'ils mettent de faiblesse dans l'exécution, ils l'appellent probité" (p. 137). C'est l'existence ou l'absence de la tentation qui détermine le maintien de la vertu comme le démontrent les défaillances de Madame de Tourvel, de Cécile et de Danceny.

Or Valmont et Merteuil qui se glorifient de leur connaissance du coeur humain, aidée de leur intelligence devenue pouvoir, n'en sont pas moins détruits, et leur échec prouve que leur idéal de vie fondé uniquement sur la raison s'est avéré négatif dans la conduite de leur propre existence; leur déification de la volonté incarne en effet un faux

idéal de bonheur. Ils ont prétendu se griser de la puissance de leur volonté en restant eux-mêmes désengagés sentimentalement. Le roman met en scène ces deux êtres qui ont cru en le pouvoir absolu de l'intellect comme instrument de bonheur. Libres penseurs, ils ont méprisé l'affectivité car leur tentative de domination sur le sort dépend d'une condition sine qua non: ne pas permettre au sentiment d'infirmer, par son apparition, la puissance de l'intelligence; il faut donc annihiler toute trace d'émotion en soi-même pour pouvoir diriger les autres à sa fantaisie. Le sentiment est humiliant, il est l'apanage des êtres "inférieurs", il "abrutit" ceux qu'il domine, et en plus il incarne une menace dangereuse puisqu'il réduit l'autonomie de l'intelligence en lui enlevant la capacité de rester froidement objective. Les deux héros souhaitent que leur esprit soit tellement dominant qu'il puisse parfaitement maîtriser leur corps et leur affectivité. Ces aristocrates intellectuels illustrent un certain idéal rationaliste par leur foi démesurée en la raison.

Or Les Liaisons dangereuses nous prouve que cet idéal est inadéquat: il réside dans l'indépendance à l'égard du sentiment que les héros renient ou refusent et dans l'exercice de la puissance de leur volonté sur la part émotionnelle et instinctive de leur être. Cette

aspiration à la suprématie de l'intelligence, qui leur fait rejeter toutes les qualités humaines d'émotion et de sensibilité, a été l'instrument de leur propre échec, comme le dénouement l'a montré.

En outre, il manque à leur système une conscience clairvoyante de la puissance du sentiment. Valmont et Merteuil, qui connaissent si bien la nature humaine, ont négligé de mettre cette leçon à profit pour eux-mêmes. Ils ont voulu se concevoir différente du reste de l'humanité, non soumis au hasard, non susceptibles de passion qu'ils considèrent comme une faiblesse. Ils n'ont pas su s'appliquer à eux-mêmes leur connaissance du coeur humain.

Résumons brièvement la nature de leurs entreprises respectives. Le Vicomte se veut le séducteur idéal, froid, insensible, le Don Juan glacé qui provoque l'amour de la femme, lui fait renoncer à ses principes et à son honneur, et contemple avec délectation l'étendue de son pouvoir, à mesure que la femme renonce peu à peu à tous ses devoirs pour se consacrer à lui. Valmont projette de lui-même l'image du Don Juan idéal en quelque sorte, celui pour qui la chair est pouvoir, mais qui garde la tête entièrement froide. Or son entreprise se prouve vaine par suite de l'apparition en lui du sentiment qui ne s'est pas laissé écraser totalement. En effet la manifestation inattendue

du hasard, de la passion, l'empêche d'en reconnaître les premières manifestations en lui-même, de voir le "danger" que représente pour lui l'apparition du sentiment, d'en analyser lucidement la nature dès le début, et par conséquent d'être prêt à y faire face. Non, il en nie l'existence jusqu'à ce qu'il se trouve à tel point dominé par elle qu'il est trop tard pour réagir efficacement. En outre même lorsqu'il a admis la réalité du bonheur qu'il a ressenti auprès de Madame de Tourvel grâce au sentiment, il est incapable d'accepter l'affectivité en tant que valeur positive. Les Liaisons dangereuses exprime clairement l'existence de la sensibilité en tant que force positive lors du bref mais heureux amour de Valmont et de la Présidente. Mais Valmont n'est pas prêt à le reconnaître et à l'assumer comme tel.

Quant à la Marquise de Merteuil, le libertinage devient pour elle un moyen de prouver que sa condition de femme ne la réduit pas forcément à un rôle inférieur et passif. Elle rejette la condition traditionnelle de la femme mais refuse de voir clairement et d'accepter la réalité de certaines conventions imposées par la société. Elle prétend triompher de la société et veut prouver qu'une simple "femme" est capable de renverser les rôles traditionnels dans les rapports amoureux. C'est elle qui veut avoir le privilège

du choix et de la rupture. Elle prétend ne jamais se donner dans l'amour mais faire des hommes les "jouets" de ses "caprices". Elle est obligée de laisser croire à l'homme qu'il est le maître, ainsi le veut la société, mais elle se grise de la conscience intime de sa supériorité. Elle est forcée de jouer le rôle de "l'esclave" mais elle sait qu'en réalité c'est elle qui est le "maître" et c'est dans la contemplation de sa maîtrise que réside son bonheur. Duper ses partenaires, leur laisser l'illusion qu'elle leur est soumise; mais, tout en jouant le rôle, savoir qu'elle est, elle seule, l'instigatrice et la maîtresse de son destin. Or l'idée qu'elle se fait de la femme, l'idéal qu'elle poursuit est à l'origine de son échec puisque ses rapports avec le Vicomte prouvent qu'elle n'est pas invulnérable. Elle refuse le rôle de femme, mais c'est en femme qu'elle réagit par sa jalousie et elle détruit elle-même par ses réactions impulsives le succès de son entreprise.

Les deux héros échouent pour avoir négligé de constater que l'être humain est complexe. Valmont et Merteuil ont voulu que leur destin soit gouverné par leur intelligence seule. Ils n'ont pas su envisager la possibilité pour eux-mêmes d'une faille, ni accepter l'ambiguïté de la nature humaine et en tenir compte dans la conduite de leur vie.

Laclos a voulu démontrer que ces deux êtres ont adopté un idéal de vie sans comprendre la portée de leurs principes. La signification de l'expérience qu'ils ont entreprise leur échappe. Laclos lui, s'il est séduit par le pouvoir de l'intellect, en a compris aussi les limites et a exprimé l'impossibilité d'une telle expérience par la destruction de ses deux héros. Or, plusieurs critiques ont été éblouis par la lucidité du Vicomte et de la Marquise.² Certainement ils le sont, et à un degré remarquable, dans leurs rapports avec les autres. Mais il s'agit d'une lucidité limitée puisqu'ils sont incapables d'analyser leur propre système de vie, ils le suivent aveuglément sans en voir les déficiences. Leur défaite symbolise l'impossibilité pour des êtres humains de vouloir se concevoir exclusivement en tant qu'intelligence et prouve l'inefficacité du système de vie conçu par la philosophie des lumières et son immense foi en la Raison. Il est vain de vouloir déifier une seule faculté au détriment des autres. L'aristocrate

² "Le cynisme de Madame de Merteuil et de Valmont est rendu plus terrible par leur lucidité aiguë". Le Hir, op.cit., p. XII.
 "Une vertu stricte, un rigoureux entraînement, l'exigence de prouesses toujours renouvelées, tout cela fait du libertin un être d'une extrême lucidité". Vailland, op.cit., p. 80.

intellectuel de la fin du dix-huitième siècle, incarnant cet idéal d'intellectualisme pur est détruit; l'échec de Valmont et de Merteuil, leur mort, physique, ou sociale pour la Marquise, signifie l'impossibilité de prétendre dominer le destin. Leur besoin d'absolu, de transcendance est annihilé par la vie et le héros découvre à ses dépens que la nature humaine ne peut pas se régler comme une machine.

Malheur à qui espère insérer parmi ces rouages un destin exceptionnel. On meurt dans Les Liaisons dangereuses de se croire une "inimitable saveur". La Présidente se condamne le jour où elle écarte les conseils banals de Madame de Volanges et se juge capable, elle, de convertir Valmont . . . Valmont ne veut pas reconnaître en lui-même les symptômes d'un amour souvent diagnostiqué chez les autres et propre à le discréditer aux yeux de la Marquise. Nous assistons à une lutte désespérée de quelques individus avides d'échapper aux condamnations universelles. Mais l'auteur sait d'avance - ou plutôt les moralistes qui guident sa main savent pour lui - qu'il n'y a pas de héros. Aucune vertu n'est inexpugnable et l'on ne peut pas même s'élever au-dessus de ses semblables par le vice.³

Les aristocrates libertins ont été influencés par le rationalisme de l'âge des lumières. Ils cherchent maintenant à se distinguer des autres principalement en affirmant leur liberté de pensée et en prouvant que leur esprit n'est asservi en rien; les libres penseurs que sont Valmont et Merteuil avaient rêvé de se

³ Charpentrat, op.cit., p. IX.

différencier de leurs semblables grâce à leur intelligence et Laclos démontre la vanité d'un tel rêve.

La Présidente, elle aussi, se croit invulnérable et il est possible d'établir un certain parallèle entre elle et les deux héros malgré la disparité de leurs destins. Imbue de principes austères, elle est profondément attachée à un mode de vie réglée et en accord avec la loi morale. Son orgueil à elle est de se croire au-dessus de la tentation, à l'écart de l'humanité banale, différente des "autres femmes" qui se laissent séduire par la passion. Elle a une foi totale en sa vertu et sa sagesse, elle refuse d'envisager pour elle-même la possibilité d'une faiblesse et c'est cet orgueil, que nous avons appelé un orgueil angélique, qui la perd. Elle symbolise la bourgeoisie montante du dix-huitième siècle qui est profondément fière de son nouveau système de valeurs; elle lui accorde une confiance illimitée fondée sur la conviction de son infaillibilité, ce qui l'empêche de s'appliquer à comprendre d'autres valeurs et d'en tenir compte.

Les personnages des Liaisons dangereuses symbolisent deux aspects de la philosophie des lumières; d'une part l'aristocrate libertin qui croit en la supériorité de la raison et rejette le sentiment, d'autre part une partie de l'aristocratie qui a assimilé les

valeurs bourgeoises de vertu et de sentiment. La faiblesse des héros de Laclos réside dans leur désir d'être supérieur, chacun à sa manière, et d'être incapable d'accepter un autre système de valeurs que le sien. Leur échec à tous trois prouve qu'aucune de ces valeurs n'est efficace en elle-même parce que trop limitée. Il prouve aussi le désordre qui s'est fait jour dans les rangs de l'aristocratie à cause des différentes valeurs qu'elle représente intellectuellement et socialement.

Madame de Tourvel is destroyed because her means of understanding life are inadequate, and ultimately the same is true of Madame de Merteuil. The disturbing parallel between the fate of the "wicked" Marquise and the "good" Présidente, makes us at last aware of what Laclos the moralist, in addition to Laclos the moralizer, is saying. If it is true that excessive rationalism is evil because its logical consequences are an oversimplification of life and a loss of all values which are not strictly pragmatic . . . ; if it is true that sensibility as a system provides a most ineffectual solution to the problems of living, then it is apparent that Laclos is an advocate of neither and that he is seeking to make clear to his readers the dangers, not merely of liaisons, but of liaisons - which is to say existence - for and with those who are in either way imbalanced in personality, imperfect, incomplete. In an age when rationalism of all kinds was surrendering to feeling and offered a change from thought, Laclos attempts to show how easily this can happen, and how inevitably one becomes the victim of whatever one knows nothing about.⁴

⁴ Mead, op.cit., p. 570.

Laclos illustre le conflit entre le rationalisme et le sentiment par le truchement de ses personnages qui incarnent ces deux possibilités de la philosophie des lumières à l'intérieur même de l'aristocratie. Les héros se sont créé un idéal en fonction de leur faculté dominante et lorsque leur système se prouve défectueux, ils sont incapables de reconnaître leur erreur, d'accepter l'échec de leur système pour assumer une autre forme de bonheur. Ils restent les esclaves de leurs principes inadéquats, dépendants des contingences du monde.

En conclusion, l'échec des héros de Laclos, jeunes, beaux, intelligents, découle de leur besoin d'absolu et de transcendance, de leur incapacité d'accepter la condition humaine avec ce qu'elle comporte d'imperfection, d'inconnu et d'ambiguïté. Leur foi démesurée en eux-mêmes, en l'infailibilité de leur système, en leur capacité d'abolir le hasard, fait échouer leur séduisante tentative d'être soit dieu, soit ange.

BIBLIOGRAPHIE

- Abensour, Léon. La femme et le féminisme avant la Révolution. Paris, 1923.
- Aury, Dominique. "La Révolte de Madame de Merteuil," Les Cahiers de la Pléiade, XII (1951), 89-101.
- Barber, Elinor. Bourgeoisie in 18th century France. Princeton, 1955.
- Bénichou, Paul. Morales du Grand Siècle. Paris, 1948.
- Crébillon, Claude. Les égarements du coeur et de l'esprit. ed. Etiemble, Paris, 1961.
- Delmas, A. et Y. A la recherche des Liaisons dangereuses. Paris, 1964.
- Elsen, Claude. Homo eroticus, esquisse d'une psychologie de l'érotisme. Paris, 1953.
- Faurie, Jacques. Essai sur la séduction. Paris, 1948.
- Friedrich, Hugo. "Immoralismus und Tugendideal in den Liaisons dangereuses," Romanische Forschungen, XLIX (1935), 317-342.
- Gide, André. Incidences. Paris, 1924.
- Girard, René. Mensonge romantique et vérité romanesque. Paris, 1961.
- Giraudoux, Jean. "Choderlos de Laclos," dans Littérature. Paris, 1941.
- Goncourt, Edmond et Jules de. La femme au dix-huitième siècle. Paris, 1882.
- Greshoff, C.J. "The moral Structure et Les Liaisons dangereuses," French Review, xxxvii (1964), 383-399.
- Guyon, Bernard. "La chute d'une honnête femme," L'Anneau d'or, numéro spécial, "De l'enfance au mariage," 167-172.

- Hazard, Paul. La crise de la conscience européenne. Paris, 1961.
- Laclos, Pierre-Ambroise Choderlos de. Oeuvres complètes, ed. Maurice Allem, Paris, 1951.
- _____. Les Liaisons dangereuses, ed. Dominique Aury, Lausanne, 1950.
- _____. Les Liaisons dangereuses, ed. Pierre Charpentrat, Paris, 1950.
- _____. Les Liaisons dangereuses, ed. Yves Le Hir, Paris, s.d.
- La Fayette, Madame de. La Princesse de Clèves. Paris, 1958.
- Laufer, Roger. Style rococo, Style des "lumières". Paris, 1963.
- Lettres portugaises. Lausanne: Guilde du livre, 1960.
- Loy, J. Roy. "Love/Vengeance in the late Eighteenth-Century French Novel," L'Esprit Créateur, III (1963), 157-166.
- Malraux, André. "Laclos," dans Tableau de la Littérature française, II. Paris, 1939, pp. 377-389.
- Marat, Janine. "Les Liaisons dangereuses, roman de l'intelligence pure," Revue de Suisse (novembre 1951), 138-141.
- Maurois, André. Les sept visages de l'amour. Paris, 1946.
- Mauzi, Robert. L'idée du bonheur au XVIII^e siècle. Paris, 1965.
- May, Georges. "The Witticisms of Monsieur de Valmont," L'Esprit Créateur, III (1963), 181-187.
- Mead, William. "Les Liaisons dangereuses and Moral 'Usefulness'," PMLA, LXXV (1960), 563-570.
- Moreau, Pierre. "Les stendhaliens avant Stendhal," Revue des Cours et Conférences, I (1926-1927), 734-746.
- Poulet, Georges. La distance intérieure. Paris, 1952.

- Prévost, Abbé. Histoire du Chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut. Paris, 1965.
- Rougemont, Denis de. L'amour et l'Occident. Paris, 1939.
- _____. Comme toi-même. Paris, 1961.
- Rousseau, Jean-Jacques. Julie ou la Nouvelle Héloïse. Paris, 1960.
- Rousset, Jean. Forme et signification. Paris, 1962.
- Ruff, Marcel. L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne. Paris, 1955.
- Salomon, Jean-Jacques. "Liberté et libertinage," Les Temps modernes (juillet 1949), 55-70.
- Seylaz, Jean-Luc. Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos. Genève, 1958.
- Vailland, Roger. Laclos par lui-même. Paris, 1953.
- Van Tieghem, Philippe. "La sensibilité et la passion dans le roman européen au dix-huitième siècle," Revue de littérature comparée (1926), 424-426.
- Vartanian, Aram. "The Marquise de Merteuil, a Case of Mistaken Identity," L'Esprit Créateur, III (1963), 172-180.
- Weinstein, Leo. The Metamorphoses of Don Juan. Stanford, 1959.